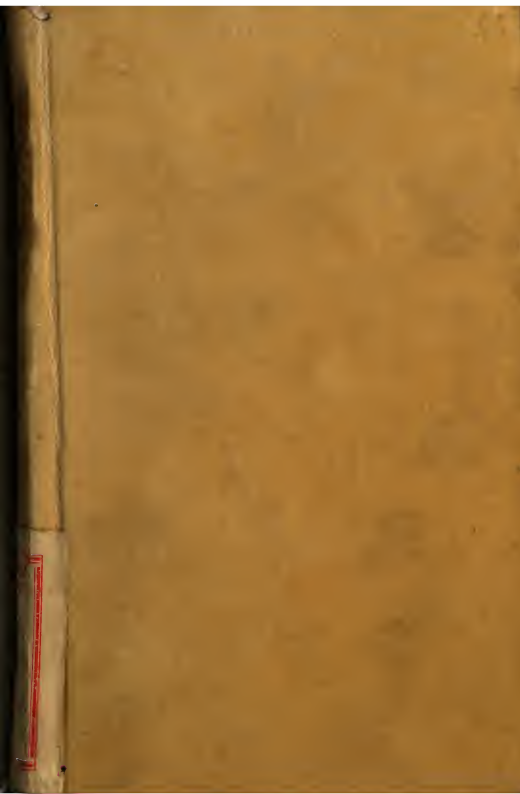


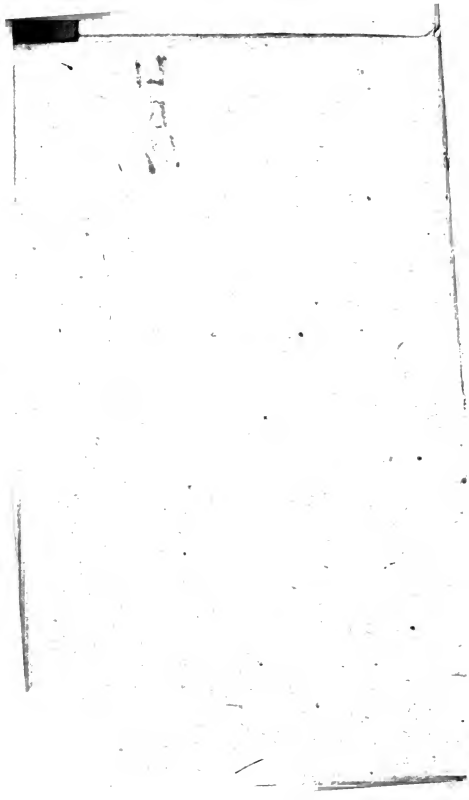


BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

LI

NAPOLI

L1
B
57



LE
MISOPOGON
ET LES LETTRES
DE JULIEN

RECEIVED
JAN 10 1968
U.S. AIR FORCE

HISTOIRE DE L'EMPEREUR JOVIEN

ET TRADUCTIONS
de quelques ouvrages
de l'Empereur

JULIEN



Par M. l'Abbé DE LA BLETERIE,
Professeur d'Eloquence au Collège
Roiàl, & de l'Académie Roiàle
des Inscriptions & Belles-Lettres.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quai de Conti,
vis-à-vis de la descente du pont-
Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





LE
MISOPOGON
DE
L'EMPEREUR
JULIEN.



ENJOUMENT regne dans
les vers d'Anacréon. (i)
C'est qu'une fortune
riante l'avoit mis en belle hu-
meur. Pour les poësies d'Alcée
& d'Archiloque, elles se ressent-
tent des chagrins qu'essuierent
leurs auteurs. Ils ne purent con-
sacrer leurs talens aux jeux &
aux ris : mais ils y trouverent

A

2 MISOPOGON

quelqu'adoucissement à leurs peines, & s'en servirent pour exhiler leur ressentiment contre ceux dont ils avoient sujet de se plaindre. Je n'ai pas la même liberté. La loi me défend comme à tout autre, de nommer personne : (c) & je ne m'attribue point le privilege de flétrir des gens, qui de guaieté de cœur sans que je les aie offensés veulent être mes ennemis. Je n'oserois non plus faire de vers aujourd'hui que la poésie est un genre de littérature méprisé des honnêtes gens (d), & qui deshonne comme, faisoit autrefois le bien mal acquis.

Je ne prétends pas néanmoins renoncer au secours des Muses. J'en profiterai le moins mal qu'il me sera possible. N'ai-je pas vû moi-même avec quelle complaisance les barbares d'au-de-là du

DE L'EMP. JULIEN. 3

Rhin goûtent une musique sauvage, dont les paroles aussi rudes que les airs ressemblerent au cri de certains oiseaux ? Les mauvais musiciens, les mauvais poètes, sont insupportables à ceux qui les écoutent : mais la nature les a mis en possession d'être enchantés d'eux-mêmes. Cette réflexion me rassure, & bien moins habile que le célèbre (1) Isménias, mais, si je ne me trompe, indépendamment comme lui de l'estime des hommes, je me dis souvent à son exemple que je chanterai du moins pour les Muses & pour moi. J'écris en prose, & l'ouvrage contiendra beaucoup d'injures & de traits sanglans ; non contre les autres : la défense de la loi est trop formelle ; mais contre l'auteur lui-même. Il n'y a point de loi qui défende de se louer ou de se blâ-

4 MISOPOGON

mer. Quelqu'envie que j'eusse de dire du bien de moi, la vérité me forceroit au silence: mais comme j'en veux dire du mal, je ne crains pas de tarir si-tôt.

Je commence par mon visage. Il n'avoit rien de régulier ni de trop agréable: & par humeur, par bizarrerie, uniquement pour le punir de n'être pas beau, je l'ai rendu laid en portant cette barbe longue (f) & peuplée. Elle m'oblige de manger & de boire avec une extrême circonspection. Je la brouterois infailiblement, si je n'étois sur mes gardes. Par bonheur je ne me soucie ni de donner ni de recevoir des baisers.

Vous dites, Messieurs, qu'elle n'est bonne qu'à faire des cordes. Mettez-la en œuvre; j'y consens: mais elle est bien rude; & j'ai peur que vous ne puiss-

DE L'EMP. JULIEN. 5

siez l'arracher sans blesser vos
mains délicates. De bonne foi
pensez-vous me chagriner par vo-
tre plaisanterie ? Ne voyez-vous
pas que je la cherche ? Il m'en
coûteroit si peu de faire tomber
sous le rasoir cette barbe épaisse
& pointuë, & de donner à mes
jouës l'air de fraîcheur, les gra-
ces enfantines qui sont le parta-
ge des femmes, & qui les ren-
dent aimables. Pour vous, même
avec des cheveux blancs, vous
tâchez de ressembler à vos filles.
Par un raffinement de délicatesse,
que dis-je ? peut-être par simpli-
cité vous entretenez sur votre
visage une jeunesse éternelle : ce
n'est pas au menton, mais aux
traits que l'on s'apperçoit que
vous êtes des hommes. Je ne me
contente pas de laisser croître
ma barbe : mes cheveux peu soi-
gnés n'occupent gueres plus les

A iij

6 MISOPOGON

barbiers. Je me fais rarement les ongles , & l'on voit à mes doigts que je tiens souvent la plume. Voulez-vous savoir quelque particularité secrète ? Ma poitrine veluë & hérissée ressemble à celle du roi des animaux. Je n'ai jamais emprunté le secours de l'art pour la mettre à la mode : j'ai toujours eu le travers & la petitesse de conserver tout ce que m'a donné la nature. Si j'avois la moindre difformité , (g) je ne vous en ferois pas mystère : mais je n'en ai aucune , pas même de celles qui méritent votre indulgence. C'est assez parlé du corps : passons à l'esprit.

La vie que je mene est aussi choquante que ma personne. Mon peu de goût m'exclut du théâtre. Je suis tellement insensible aux belles choses , que la porte du palais est fermée aux

DE L'EMP. JULIEN. 7

comédiens. Ils n'y entrent qu'au premier jour de l'an : encore l'attention que je leur donne est-elle si superficielle, que l'on voit bien qu'elle est de cérémonie. Le tribut qu'exige de moi la tyrannie de l'usage, je le paie avec la contenance d'un fermier qui n'apporte à un maître dur qu'une petite partie de ce qu'il lui doit (b).

Témoins, il n'y a pas longtemps, de ce que je viens de dire, vous vous rappelez la jeune fille de mon prédécesseur, son génie & ses inclinations. Peut-être que ma façon de penser à cet égard si éloignée de la sienne, suffisoit pour caractériser un homme fâcheux. Mais écoutez quelque chose de plus étrange. Jamais débiteur n'eût tant d'aversion pour le barreau, que j'en ai pour l'hippodrome. Aussi m'y

A iiij

voiez-vous rarement. Je n'y paroïs qu'aux fêtes solennelles. En cela bien différent de mon cousin, de mon oncle & de mon frere, je n'y passe jamais le jour entier. Je n'ai de patience que ce qu'il en faut pour voir six courses (*i*). J'y assiste sans y prendre intérêt, avec dégoût, avec peine ; & le seul plaisir que me procure le spectacle est celui de le quitter. Voilà, Messieurs, un échantillon de la conduite que je tiens en public. Je supprime mille autres choses qui vous blesseroient. Voïons maintenant de quelle maniere je vis dans mon domestique.

Les nuits que je passe sur un lit fort dur, partagées entre des occupations sérieuses & un sommeil léger & interrompu, un ordinaire si frugal, qu'il paroît tenir du régime, me rendent l'hu-

meur aigre , & me communiquent je ne fais quoi d'incompatible avec la politesse d'une ville plongée dans les délices. Hé , mes amis, ne me fachez point mauvais gré (*k*) de cette maniere de vivre. Je n'ai point prétendu vous offenser par le contraste. Pardonnez-moi le ridicule préjugé dont je fus esclave dès mon enfance. J'ai pour principe de faire la guerre à mes sens , & de les contenir dans les bornes de la tempérance les plus étroites. Aussi jamais estomach ne fut moins sujet que le mien à l'inconvénient qui suit les excès. Depuis que j'ai été élevé à la dignité de César , je ne me suis vû qu'une seule fois dans la nécessité de le soulager : encore ne fût-ce qu'un accident auquel l'intempérance n'avoit point de part. Je veux vous conter le fait. S'il

n'est pas agréable, il n'en est que plus conforme à mon caractère.

J'étois en quartier d'hiver dans ma chere Lutèce: c'est ainsi que l'on appelle dans les Gaules la petite capitale des parisiens. Elle occupe une isle peu considérable, environnée de murailles, dont la riviere baigne le pié. On y entre de deux côtés par des ponts de bois. Il est rare que la riviere se ressent beaucoup des pluies de l'hiver ou de la sécheresse de l'été. Ses eaux pures sont agréables à la vûe & excellentes à boire. Les habitans auroient de la peine à en avoir d'autres, étant comme ils sont dans une isle. L'hiver n'y est pas rude; ce qu'ils attribuent à l'océan dont ils ne sont qu'à neuf cens stades, (1) & qui peut envoyer jusques-là des exhalaisons propres à tempérer le climat. Il

DE L'EMP. JULIEN. II

semble en effet que l'eau de la mer est moins froide que l'eau douce. Quoiqu'il en soit, ils ont de bonnes vignes & des figuiers même, depuis qu'on prend soin de les revêtir de paille & de ce qui peut garantir les arbres des injures de l'air.

Cette année-là un hiver extraordinaire couvrit la riviere de glaçons. Vous connoissez les carreaux de marbre blanc que l'on tire des carrieres de Phrygie. Je ne puis mieux vous représenter ces pièces énormes de glace (*m*) qui flottoient au gré des eaux & se suivant sans relâche étoient prêtes de s'accrocher & de faire un pont. Je ne voulus point que l'on échauffât la chambre où je couchois; quoiqu'en ce pais-là par le moïen des fourneaux, on échauffe la plupart des appartemens, & que tout fût disposé

12 MISOPOGON

dans le mien pour me procurer cette commodité. Plus sauvage & plus dur que jamais, je me livrai tout entier à mon caractère, dont j'étois comme de raison, la première victime. Je luttois contre la rigueur de la saison & me refusois impitoyablement un secours qu'elle rendoit nécessaire. Le froid augmentoit chaque jour & devenoit insupportable. Cependant je me contentai de faire porter dans ma chambre quelques charbons allumés, craignant qu'une trop grande chaleur n'attirât l'humidité des murailles. Mais ce feu, tout médiocre qu'il étoit, en fit exhaler une vapeur qui me donna à la tête & m'endormit. Je pensai être étouffé. On m'emporta dehors : & les médecins m'ayant fait rendre le peu de nourriture que j'avois pris sur le soir, je me

sentis soulagé. J'eus une nuit tranquille, & fut dès le lendemain en état d'agir.

Ainsi pendant mon séjour dans les Gaules, j'imitois le fâcheux⁽ⁿ⁾ de Ménandre, & me rendois la vie dure. Cette conduite trouvoit de l'indulgence chez une nation grossière, (o) chez des gaulois. Mais quelle injustice de vouloir qu'elle ne révolte pas une ville florissante comme la vôtre, une ville si peuplée, le centre de la richesse & de l'oisiveté, le rendez-vous des baladins & des joueurs de flûte, une ville où l'on compte plus de farceurs que de citoyens, enfin une ville accoutumée à traiter ses princes avec le dernier mépris! Rougir est une faiblesse qui ne convient qu'à des âmes basses. Des gens de cœur tels que vous doivent commen-

cer la débauche dès le matin, consacrer les nuits à la mollesse, à la volupté, braver les loix, non-seulement par des paroles, mais par des actions; je dis braver les loix: car enfin, si la majesté des princes est la sauvegarde des loix, outrager le prince comme vous faites, n'est-ce pas, à plus forte raison, les avoir foulées aux piés. Ces nobles inclinations qui vous suivent par tout, se font principalement remarquer au théâtre & dans les assemblées publiques. C'est-là que le peuple se distingue par des clameurs & des applaudissemens tumultueux. C'est-là que les magistrats s'immortalisent par des profusions, qui leur donnent plus de célébrité que n'en donna jamais au législateur d'Athènes son entretien avec le monarque de Lydie. (p) Là on ne voit que

beauté, qu'agrément, que des tailles avantageuses, que des barbes nouvellement faites. Semblables aux phéaciens, (q) le jeune homme & le vieillard sympathisent dans l'amour du luxe & des plaisirs.

Quoi Julien ! as-tu été assez simple pour croire que nous nous accommoderions de ta grossièreté, de ta rudesse, de tes travers ? O le plus mal-avisé & le plus haïssable (r) des hommes, qu'as-tu fait de ces lumières tant prônées par tes vils adulateurs. Cette âme, l'unique objet de ta complaisance & de tes soins, cette âme que tu travailles sans relâche à embellir, à parer des ornemens de la sagesse, comment s'est-elle prêtée à une pareille extravagance ? Nous te le déclarons : nous ne sçavons ce que c'est que la sagesse. Nous en avons seulement entendu pro-

noncer le nom ; & n'en avons aucune idée. Mais si pour être sage il faut t'imiter ; s'il faut regarder ; comme indispensable la subordination aux dieux & aux loix , ne point dominer sur les égaux , ni leur faire sentir sa supériorité , veiller à la défense du pauvre contre l'oppression du riche , affronter pour la justice , comme tu as fait sans doute plus d'une fois , les inimitiés , les emportemens , les injures , se posséder soi-même , étouffer son ressentiment , maîtriser son propre cœur , qu'elle est étrange cette sagesse ! Enfin s'il est nécessaire de renoncer même aux plaisirs qui ne deshonnorent point celui qui s'y livre ; si la sagesse ne peut s'allier avec la fréquentation des théâtres ; si dans le secret des maisons elle ne se reconcilie jamais avec ceux qui l'outragent

l'outragent en public , tu es perdu sans ressource, & tu veux nous perdre avec toi. Le seul mot d'assujettissement nous fait horreur. Nous ne voulons dépendre ni des dieux ni des loix. Vive en tout la liberté.

Fut-il jamais de forfanterie pareille à la tienne ? Tu ne peux souffrir que l'on t'appelle seigneur. (s) Tu declares que tu ne l'es pas. Ce titre autorisé par l'usage te met en colere : il te paroît trop fastueux. Plusieurs, par complaisance pour toi, ont déjà réformé leur langage : & cependant tu nous forces d'obéir aux puissances & aux loix. Prends plutôt le nom de seigneur & de maître , & laisse nous la réalité de l'indépendance. Non , non : vrai tyran dans le fonds , tu n'eus jamais que l'apparence & les grimaces de la bonté. En effet quelle

barbarie d'empêcher les riches d'abuser de leur crédit dans les tribunaux, d'interdire aux pauvres le métier de délateur! Ton mépris pour les théâtres, pour les comédiens & pour les danseurs, a réduit notre ville à l'état le plus déplorable. Voici le septième mois (1) que tu es notre fleau, & que tu nous fais sentir tout le poids de ta mauvaise humeur. Quel bien avons-nous reçu de toi? Nous n'avons eu d'autre consolation, que celle de seconder efficacement par nos railleries les vœux de ces bonnes vieilles qui se roulent sans cesse autour des sépulchres, (2) & sur qui nous nous étions remis du soin de prier pour notre délivrance. Nous venons enfin de nous la procurer. Percé jusqu'au vif par nos traits ingénieux, tu quittes la partie. Guerrier ma-

gnanime, nos bons mots te font pâlir: ils t'obligent à prendre la fuite. Quelle sera donc ta contenance, lorsque les perses feront pleuvoir sur toi une grêle de flèches? Hé bien, Messieurs, pourriez-vous mieux dire? Mais je ne suis pas encore au bout. Je veux me faire mon procès sur un autre article.

Est-il une occasion que ton chagrin brutal ne saisisse pour nous mortifier? Tu vas souvent aux temples. Entraîné par le desir de te plaire, le peuple se rend en foule à celui où tu dois aller. La même complaisance y attire plusieurs magistrats. Réception magnifique, applaudissemens, acclamations semblables à celles du théâtre, rien n'est épargné. Que faut-il donc pour te satisfaire? Pourquoi refuser à notre zèle les louanges qu'il avoit droit

d'attendre ? Mais non : tu prétens être plus sage que l'oracle de Delphes , & tous nos empressemens ne sont païés que de réprimandes. Nos cris sont l'objet de ta censure. Tu nous représentes avec aigreur l'indécence prétendue de nos acclamations , & tu nous adresses ces paroles :

» Vous venez rarement aux temples pour les dieux mêmes ; &

» lorsque vous y venez pour moi , on voit regner dans le lieu saint le tumulte & l'irrévérence. Des hommes sages & vertueux doivent former dans le recueillement des vœux capables d'attirer les bénédictions célestes , & se ressouvenir de la loi d'Homère (x) qui prescrit ce silence religieux. Si ces clameurs n'avoient quelque chose de condamnable , Ulysse eût-il réprimé les transports d'Eus-

» ryclée? (1) eût-il blâmé les cris
» de joie qu'arrachoit à cette
» bonne vieille, le meurtre des
» amans de Pénélope? Dans l'I-
» liade on ne voit ni les troïens ,
» ni les troïennes faire des vœux
» au roi Priam , à ses femmes ,
» aux princes ses enfans, ni même
» au vaillant Hector, qu'ils ho-
» noroient comme un dieu. Ce
» n'est pas en effet vers ce héros,
» mais vers la déesse Pallas , (2)
» que les dames de Troïe élevent
» les mains avec des hurlemens.
» Cette maniere de prier sent ,
» il est vrai, les mœurs d'un peu-
» ple barbare, & ne convient
» qu'à des femmes : mais au moins
» est-elle bien éloignée de l'im-
» piété de vos profanes acclama-
» tions. Vils mortels que nous
» sommes, vous nous mettez à
» la place des dieux. Vous nous
» prodiguez un encens que vous

» dérobez à leurs autels. Les
 » dieux mêmes , si je ne me
 » trompe, n'ont pas besoin de
 » nos adulations. Un culte sage
 » & réglé, des prieres modestes,
 » c'est tout ce qu'ils demandent
 » de nous.

Je repete, Messieurs, comme
 vous voïez, une des petites re-
 montrances, que j'ai coûtume
 de vous faire. Je n'ai garde de
 me pardonner la franchise & la
 hardiesse dont j'use alors avec
 vous. Bien loin d'excuser mes
 torts, je suis à mon ordinaire
 assez ennemi de moi-même,
 pour me donner ceux que je
 n'ai pas. Après tout, de pareilles
 duretés sont-elles propres à ga-
 gner des gens qui veulent trai-
 ter à leur fantaisie & les princes
 & les dieux ? Est-ce le moïen
 de leur persuader que l'on a pour
 eux une tendresse de pere, & de

leur faire goûter un homme d'un mauvais caractère comme moi ?

Souffre donc, Julien, qu'ils te haïssent, qu'ils te déchirent en secret, qu'ils t'insultent en public. Dévore les injures, puisque les louanges ne font pas de ton goût, & que tu traites de flâteurs ceux qui font retentir les temples de tes éloges. Aussi bien n'as-tu gueres pensé à t'ajuster à leur train de vie, à te rapprocher de leurs usages & de leurs mœurs. On pourroit peut-être te le pardonner; mais le reste est-il excusable? Tu ne partages presque jamais ton lit avec personne (aa). Tu es un sauvage que rien ne sauroit apprivoiser. Ton cœur inaccessible à la volupté est à l'épreuve de ce qu'elle a de plus piquant. Pour comble de maux, cette vie farouche est pleine de charmes pour

toi : tu trouves du plaisir dans la malédiction publique. On ne peut même te le dire que tu ne te mettes en colere, au lieu de sçavoir quelque gré aux auteurs de ces jolis vers anapestes, où par amitié pour toi l'on te donne de si bons avis. On t'y conseille de livrer au rasoir cette barbe qui t'offusque le visage, de recréer par des spectacles de toute espèce les yeux de ce peuple qui ne cherche qu'à rire. On te demande pour premier divertissement la métamorphose de ta personne. On te conjure de peupler les théâtres de danseurs, de baladins, d'actrices sans pudeur, de jeunes garçons rivaux de la beauté des femmes, d'hommes efféminés & plus mous que les femmes mêmes. On te demande enfin des assemblées & des fêtes ; mais non pas de ces fêtes consacrées.

sacrées aux dieux. Il y faut de la sagesse & de la retenue (*bb*). Tu n'en célébres que trop. Tout le monde en est las & rebutté.

Vous avez raison, Messieurs : l'empereur a sacrifié une fois dans le temple de Jupiter ; une dans le temple du génie de la ville. Il est allé trois fois de suite à celui de Cérès. J'ai oublié combien à celui d'Apollon que l'on adoroit à Daphné. Il n'est plus aujourd'hui ce temple auguste : la négligence de ceux qui le gardoient, vient de le livrer à l'audace des athées qui l'ont réduit en cendres (*cc*). Le premier jour de l'année (*dd*) syrienne, nouveau voyage au temple de Jupiter Philien. Le premier de Janvier, fête générale dans tout l'empire, autre sacrifice au génie. Je laisse passer un jour au quel il n'est pas permis de sacri-

fier : & dès le lendemain je retourne faire des vœux à Jupiter selon notre ancienne coutume. Peut-on souffrir un prince si importun aux dieux ? Ne seroit-ce pas assez de les fatiguer une fois ou deux tout au plus ? Mais on ne sauroit trop avoir de ces fêtes communes à tout le peuple ; de ces fêtes dont l'espèce de gens qui remplit la ville partage le divertissement avec ceux qui font profession d'honorer les dieux. Ah ! Quel plaisir, qu'elles délices de voir danser une multitude d'hommes, d'enfans & de femmes ! Qui pourroit se lasser d'un spectacle si intéressant ?

Toutes réflexions faites, Messieurs, je ne puis que vous féliciter sur le choix de vos plaisirs. Je vous trouve heureux : mais je ne sens point mon malheur. Que voulez-vous ? La vie que je mene

ne peut me déplaire. Apparemment quelque dieu m'a gâté le gout. Ainsi critiquez, blâmez tant qu'il vous plaira le parti que j'ai pris. Loin de me fâcher, vous voïez que je vous fers de second, que j'enchéris de mon mieux sur vos railleries, & que je me charge de nouvelles injures. Je ne les merite que trop, pour n'avoir pas sçû vous connoître. J'ai lû sans vanité autant qu'homme de mon âge, & je n'ai pas eu l'esprit d'apprendre qu'elle a été de tout tems votre caractère. Que de lecture perdue !

Vous reconnoissez pour fondateur le roi Séleucus (*ce*). On lit dans l'histoire qu'Antiochus son fils, qui porta le nom de votre ville, ou plutôt qui lui donna le sien, prince livré à la mollesse, à la bonne chere, à l'amour, conçut enfin pour la

reine sa (*ff*) belle mere une passion criminelle. Voulant renfermer en lui-même le feu qui le dévorait, il tomba dans une maladie de langueur. A son enbonpoint, à ses forces, on voïoit succéder insensiblement la maigreur & la foiblesse : sa respiration étoit moins forte qu'à l'ordinaire. Le mal augmentoit de jour en jour, sans que l'on en découvrit ni la nature ni la cause. C'étoit une énigme qu'aucun médecin ne devinoit. On consulte enfin le célèbre Erasistrate de Samos. Celui-ci se rappelant une épithète (*gg*) qu'Homere donne aux chagrins, fit réflexion que la maigreur & la phtisie ne sont pas toujours l'effet d'un temperament alteré ; mais que souvent elles ont pour principe quelque maladie de l'âme. D'ailleurs le prince étoit jeune, & l'on n'i-

ignoroit pas qu'il avoit le cœur sensible. Voici donc le moïen dont se servit Erasistrate pour vérifier sa conjecture. Il s'assied auprès du lit , les yeux fixés sur le malade , & fait approcher l'une après l'autre toutes les belles personnes de la cour. La reine parut d'abord. Aussi-tôt la respiration du malade devint fréquente & entrecoupée comme celle d'un homme qui se sent oppressé. Quelque effort qu'il fit, il ne pouvoit cacher le trouble qui l'agitoit. Un rouge vif & animé se répandit sur son visage. Le cœur lui palpitoit avec tant de violence , qu'on eût dit qu'il alloit sortir de sa place. Cette agitation finit avec la visite de la reine ; & les autres beautés qui passerent en revue , laisserent au Prince toute la tranquillité d'un homme sain. Erasistrate fit

part de la découverte au roi Séleucus, qui fut assez bon pere pour vouloir céder la reine à son fils. Le fils se piqua de générosité, & le remercia : mais aussitôt après la mort du roi, qui ne survécut pas longtems à cette aventure, il poursuivit avec chaleur le mariage (*hh*) qu'il avoit eu honte d'accepter. Voilà un trait de votre Antiochus.

Vous êtes les héritiers de son nom : il est votre auteur : doit-on se formaliser de le voir revivre en vous ? Les qualités des plantes se perpétuent ; & peut-être même que chaque plante en particulier ressemble parfaitement à la premiere dont elle tire son origine. Il est également dans l'ordre que les mœurs soient héréditaires parmi les hommes, (*ii*) & que le caractère des ancêtres passe jusqu'aux derniers neveux.

Dans toute la Grece , il n'y a pas de peuple plus humain & plus genereux que les athéniens. Si l'on trouve en général chez les grecs un fonds de religion, une cordialité pour les etrangers que l'on ne rencontre nulle autre part ; il faut avouer qu'Athenes l'emporte , & c'est un témoignage que je lui dois. Or conserver les vertus de ses peres, n'est pas un privilege qui soit propre aux athéniens. Cet avantage leur est commun avec les syriens , les arabes , les gaulois , les thraces , les pannoniens , avec cette nation située sur les bords du Danube entre la Pannonie & la Thrace ; je veux dire les mésiens (kk) mes braves aïeux. Je tiens de ces hommes rustiques la dureté , l'impolitesse , la haine des plaisirs , l'attache à mon propre sens. Ce sont-là mes ti-

tres de noblesse , (*ll*) les preuves incontestables de mon origine.

Ainsi, Messieurs, faisons-nous grace de part & d'autre. Je vous permets d'imiter vos peres : trouvez bon que je suive l'exemple des miens. Si je dis que vous êtes des menteurs impudens , des danseurs de profession , loin de prétendre vous insulter , j'ai dessein de louer en vous cet attachement religieux aux coutumes de vos ancêtres. C'est ainsi qu'Homere fait l'éloge d'Autoly-cus , (*mm*) en disant qu'il sçavoit dérober & se parjurer mieux qu'aucun homme de son siècle. Vous dites de votre côté que je suis grossier , impoli , chagrin , opiniâtre ; que l'on me conjure inutilement de me mêler de mes affaires ; que ni les prieres ni les cris ne peuvent rien gagner sur moi : ces reproches & autres sem-

blables, je les prends pour des éloges. Quel est le plus supportable de votre caractère ou du mien ? Les dieux le savent apparemment : mais sur la terre il n'est point de juge que notre amour propre ne refusât dans une matière si délicate. Chacun n'estime que sa façon de penser & méprise celle d'autrui. Rien n'est si juste. Cependant celui qui supporte avec indulgence des mœurs contraires aux siennes, me paroît avoir les mœurs les plus douces (*nn*).

Et comment, me direz-vous, oses-tu vanter ici ta complaisance & ta douceur ? Tu ne fais point vivre avec les hommes, ni mettre en pratique la maxime de (*oo*) Théognis. Il propose au sage pour modèle ce poisson (*pp*) qui fait changer de couleur & prendre celle du rocher qui lui

fert d'asyle. Pour toi, loin de te prêter à nos mœurs, tu te piques d'être tout d'une piece comme un habitant (99) de Mycone: & tu veux faire sentir à tout le monde ta grossiereté & ta bêtise. As-tu donc oublié que nous ne sommes ni des gaulois ni des thraces, ni des illyriens ? Ne vois-tu pas que les marchands font une partie considérable de notre ville ? Tu le vois : & tu ne crains point de t'attirer leur haine en les empêchant de rançonner à discrétion le citoïen & l'étranger. Les marchands crient contre les possesseurs des terres. Tu contrains ceux-ci de mettre fin à leurs injustices, & par conséquent de devenir aussi tes ennemis. Pour les magistrats qui savoient tirer parti de la misère publique & comme marchands & comme possesseurs des

terres , privés d'un double profit , ils te haïssent doublement. Le peuple n'est gueres moins irrité. Comment des syriens ne s'estimeroient - ils pas malheureux , lorsqu'ils ne peuvent ni s'enivrer , ni danser des danses obscènes ? Tu crois les régaler assez-bien parceque tu leur donnes du bled en abondance ; & toujours gracieux à ton ordinaire , tu ne prends pas seulement le soin de leur faire venir des huîtres.

L'autre jour quelqu'un se plaignit de ce qu'on trouvoit au marché peu de volaille & de poisson. Tu ne fis que rire de cette plainte , & tu réponds d'un air moqueur : une ville frugale & réglée doit être contente lorsqu'elle a du pain , du vin & de l'huile. Manger de la viande , c'est déjà porter trop loin la

délicatesse: mais demander du poisson & de la volaille; c'est un raffinement, c'est un excès inconnu même aux amans de Pénélope. Ainsi les viandes simples & grossières que l'on servoit à la table de ces princes te paroissent encore trop recherchées. Tu voudrois nous obliger à vivre comme toi (rr) de légumes; t'imaginant donner des loix aux thraces tes compatriotes, ou à ces stupides gaulois qui ont fait de toi, pour notre malheur, un homme de fer & d'acier, (ss) une espece de héros manqué, insupportable au reste du genre humain. A quoi pensois-tu d'apporter ici cette longue barbe, cette tête négligée? N'y avoit-il point de barbier qui pût te prêter son ministère? Quel spectacle pour une ville libre qui ne pardonne rien sur cet ar-

ticle ! On croiroit voir le vieillard chagrin ou le soldat écervelé de la comédie. Ne vaudroit-il pas mieux te rajeunir, ou du moins te donner l'air & les manieres d'un jeune homme aimable, faire brûler des parfums lorsque tu paroïs dans la place publique, marcher accompagné de ces femmes qui s'assemblent tous les jours parmi nous ou d'une troupe de beaux enfans qui attireroient les ieux de toute la ville ?

Fort bien, Messieurs, mais ce que vous exigez de moi, ma façon de penser me le défend. Je ne veux point jeter çà & là des regards tendres & passionnés, embellir mon visage en rendant mon ame hideuse ; pour devenir agréable, cesser d'être philosophe. La vraie philosophie, selon vous, consiste à vivre dans

la mollesse & dans les plaisirs : & moi j'ai été élevé dans des principes tout différens. J'avois un gouverneur qui m'obligeoit de marcher les yeux baissés lorsque j'allois écouter mes maîtres, qui m'interdisoit les théâtres, & ne me permettoit d'y paroître que quand j'aurois la barbe plus longue que les cheveux. Si pendant que j'étois entre ses mains, j'y parus trois ou quatre fois, ce ne fut jamais ni par goût ni de mon propre mouvement ; mais pour obéir au prince à qui je sacrifiois ma repugnance par devoir comme sujet, par complaisance comme parent & comme ami.

Vous devez donc me pardonner, puisque je vous dénonce le vrai coupable. Tournez votre haine contre ce maudit pédagogue, qui la mérite mieux que moi. Il m'a tant fatigué de son

canuïeuse morale : & c'est encore lui qui m'attire votre disgrâce par les maximes qu'il a profondément imprimées dans mon esprit & dans mon cœur. Elles me revoltoient alors : mais rien ne le rebuttoit. Il revenoit sans cesse à la charge , nommant gravité ce qui n'est que rudesse , temperance ce qui n'est que bêtise , grandeur d'ame la résistance aux passions & le mépris du bonheur que l'on trouve à les satisfaire. Par Jupiter & par les Muses ; jen'étois encore qu'un enfant , lorsqu'il me disoit à toute heure : prenez garde que l'exemple & la foule de vos camarades ne vous entraînent au théâtre , & ne vous donnent du goût pour les spectacles. Avez-vous de la curiosité pour les courses de chariots ? Ouvrez Homere : il en fait une pein-

ture admirable (*tt*). Vous entendez parler des danses de nos pantomimes : ce n'est rien en comparaison de celles de la jeune phéacienne (*uu*). Toute notre musique ne vaut pas la lyre de Phémios (*xx*) & la voix de Démodocus (*yy*). Les arbres qu'Homère décrit sont plus beaux que ceux qui décorent nos scènes. Quoi de plus gracieux que les bocages de Calypso, de plus enchanteur que les grottes de Circé, de plus riant que les jardins d'Alcinoüs ? Non ; mon fils, vous ne verrez rien qui en approche.

Telles étoient les leçons dont il rebattoit mon enfance. Voulez-vous sçavoir sa patrie & son nom. C'étoit, je vous jure, un barbare, un scythe. Il portoit le nom de ce persan, (*zz*) qui déterminâ Xerxès à entreprendre la

DE L'EMP. JULIEN. 41
la conquête de la Grece. Il étoit
eunuque : titre respecté jusqu'à
l'adoration il n'y a que vingt
mois (aaa), mais qui n'est plus au-
jourd'hui qu'une injure. Mon
aïeul l'avoit élevé pour expli-
quer à ma mere les poësies
d'Homère & d'Hésiode. Elle
n'eut que moi d'enfant , & je la
perdis étant encore au berceau.
Tendre orphelin , dérobé mille
fois à la mort , je n'avois que
sept ans accomplis , lorsque je
fus livré à ce gouverneur. De-
puis ce tems-là me conduisant
aux écoles publiques, il me fit
croire que le chemin par ou
nous passions étoit le seul qui fût
dans le monde. C'étoit le seul
qu'il voulût savoir lui-même ,
& qu'il me permît d'apprendre.
En un mot , si vous ne pouvez
me souffrir , j'en suis redevable
à ses soins.

D.

Cependant , si vous m'en croïez , nous lui ferons grace vous & moi. Il ne s'imagina jamais que je dussé venir dans votre ville, bien loin de penser que vous me verriez empereur (*bbb*). Quelle apparence en effet , que les dieux me revêtissent du pouvoir suprême , malgré celui de qui je le tiens & contre ma propre volonté ? A quelque titre qu'il m'ait cédé l'empire , (*ccc*) à titre de récompense , de grace ou de tout ce que l'on voudra , la repugnance paroïssoit égale de part & d'autre ; de son côté cession involontaire ; du mien acceptation forcée. Les dieux savent combien mes refus étoient sincères : mais leur volonté s'est accomplie sur moi comme elle s'accomplira toujours. Si mon gouverneur avoit lû dans l'avenir , il eût pris sans

doute de justes mesures pour former un prince que vous pûssiez goûter. Mais le mal est maintenant sans remède. On ne se défait pas des habitudes que l'éducation & le tems ont enracinées. Elles sont, dit-on, une seconde nature ; & lutter contre la nature c'est un terrible combat. Les miennes sont l'ouvrage de plus de trente ans, le fruit de tant de réflexions & de peines. Il m'en a tant coûté pour les former, qu'il m'en coûteroit trop pour les détruire.

D'accord, me dites-vous : il est juste de te passer les idées de ton pédagogue (*ddd*). Mais pourquoi veux-tu prendre connoissance des affaires de notre commerce ? Cette idée ne vient pas de lui. Il n'avoit aucun pressentiment de ton élévation future.

N'importe, Messieurs : sur ce-

D ij

la, comme sur le reste, ce maudit vieillard merite aussi-bien que moi vos reproches & les miens. Je ne suis que ce qu'il m'a fait. Ses principes influent dans toute ma conduite. Je dois pourtant dire à sa décharge que d'autres l'avoient trompé. Vous avez entendu parler de Socrate, d'Aristote, de Théophraste, de Platon. Ils ont été si souvent joués & tournés en ridicule sur le théâtre, que leurs noms vous doivent être familiers. Il avoit eu la simplicité de donner dans leurs rêveries. J'étois jeune & passionné pour l'étude : j'y donnai tête baissée après lui. Tâchez, me disoit-il, de suivre en tout les préceptes de ces grands maîtres; & vous deviendrez, je ne dis pas meilleur que vous n'êtes (il ne vous convient de parler avec personne) mais du moins beaucoup meilleur que vous n'ê-

tes. Je l'ai crû sur sa parole : pouvois-je faire autrement ? Il ne m'est plus aujourd'hui possible d'effacer ces premières impressions. Si je me reproche, comme je fais souvent, de ne pouvoir laisser impunies toutes sortes d'injustices, aussi-tôt un passage de Platon vient se présenter à mon esprit. Dans le cinquième livre des loix ce philosophe fait ainsi raisonner un de ses interlocuteurs. » Le citoïen qui
» ne fait tort à personne doit sans
» doute être estimé. Celui qui
» non content d'être juste, arrête
» le cours de l'injustice en la dé-
» nonçant aux magistrats, mérite
» infiniment plus d'estime. En
» effet le premier n'est qu'un
» homme, & le second en vaut
» plusieurs. Mais celui dont le
» zèle ne se borne pas à dénon-
» cer le crime, & qui de tout son
» pouvoir concourt avec les ma-

„ gistrats à le punir, est un hom-
 „ me vraiment précieux à l'état ;
 „ c'est le parfait citoyen : qu'on
 „ lui adjuge le prix de la vertu.
 „ Ce que je dis ici de la justice ,
 „ il faut le dire de la temperan-
 „ ce , de la prudence & de tous
 „ les biens que l'on peut com-
 „ muniquer aux autres sans ces-
 „ ser pour cela de les posséder
 „ soi-même.

J'étois élevé dans ces princi-
 pes par un homme qui songeoit
 uniquement à former un parti-
 culier vertueux. Dans le rang
 sublime où m'a placé Jupiter ,
 j'aurois honte d'être moins ver-
 tueux qu'un simple particulier.
 J'ai voulu mal-à-propos vous
 rendre justes , ne faisant pas ré-
 flexion que ce seroit vous rendre
 grossiers comme moi. Une au-
 tre loi de Platon m'a fait deve-
 nir votre ennemi , parce qu'elle
 me rappelle un devoir de mon

état. » Il faut , dit-il ; que la vie
» des gens en place & des vieillards
» soit pour la multitude une
» leçon continuelle de retenue &
» de tempérance. » Seul ou pour
mieux dire à la tête d'une petite
troupe d'amis , je tâche d'observer
la loi de Platon : mais en l'observant ,
j'ai trouvé bien du mécompte. Beaucoup
d'injures , point d'imitateurs , c'est tout
ce qui m'en revient ; & c'est à quoi
je devois m'attendre. Nous sommes
ici sept étrangers , (*ccc*) qui suivons
le même genre de vie. Nous avons
associé un de vos concitoïens , mon
ami intime , (*fff*) le favori de Mercure ,
l'homme de son siècle le plus éloquent.
Séparés du reste du monde , nous ne
sortons que pour aller aux temples ,
encore est-ce rarement. Nous n'allons
jamais aux spectacles , & nous les
regardons com-

me le divertissement le plus vil & le plus honteux. Les sages de la Grece me permettront de prendre pour la devise de notre société ce qu'on y remarque le plus. Je ne trouve rien de si propre à nous caractériser que l'aversion pour les spectacles (ggg). C'est ainsi que nous aimons à vous blesser, & que nous recherchons votre haine, au lieu de vous flatter & de songer à vous plaire.

Ah Julien! Quelle folie est la tienne! Un tel a commis une injustice, pourquoi t'en embarrasser? il ne tiendrait qu'à toi d'en partager le profit avec lui, de gagner même son amitié à ce prix: & tu aimes mieux t'en faire hair en pure perte. Tu t'applaudis de cette admirable politique, & crois entendre tes véritables intérêts. Un peu de réflexion

Hexion te pouvoit apprendre,
 que le particulier à qui l'on fait
 tort ne s'en prend point à ceux
 qui gouvernent & ne se plaint
 que de son ennemi. Mais aussitôt
 que le prince a reprimé le
 coupable, la haine de celui-ci
 change d'objet & se tourne contre
 l'auteur de sa condamnation.
 Ce raisonnement te devoit faire
 abandonner le dessein de rendre
 justes par force les habitans d'une
 ville où regne l'esprit d'indépendance.
 Au lieu de laisser chacun se
 conduire au gré de ses desirs, tu
 veux qu'ils s'assujettissent à des
 regles. Quel chimérique projet !
 ne vois-tu pas qu'ici jusqu'aux plus
 vils animaux tout jouit de la
 liberté ? Les conducteurs des
 chameaux & des ânes les promènent
 comme en cérémonie (*bbb*) sous les
 portiques. Les rues quelques belles & spa-

cieuses qu'elles soient , ne servent que d'un ornement inutile. En vertu du privilège qu'a chacun de faire ici tout ce qu'il veut , ces animaux aiment mieux marcher sous les portiques. Cela suffit : personne ne les en empêche , de peur de donner atteinte à la liberté. Dans une ville si libres tu demandes que les jeunes gens soient tranquilles & réglés ! tu veux dominer sur leurs pensées ou du moins sur leurs paroles ; comme si leur liberté ne les avoit pas mis en possession de faire chaque jour des parties de débauche , & de s'émanciper encore plus lorsque les fêtes & les assemblées publiques autorisent la dissolution.

Les romains tirèrent autrefois une vengeance éclatante de l'insulte que les tarentins avoient faite à leurs ambassa-

DE L'EMP. JULIEN. 51
deurs (iii) dans les fumées du
vin & dans la licence des bac-
chanales. Pour vous, Messieurs,
vous êtes à tous égards plus heu-
reux que les habitans de Ta-
rente, les bacchanales durent
chez vous toute l'année (lkk).
Ce ne sont pas les ambassadeurs
que vous insultez : c'est sur les
princes mêmes, sur leur barbe,
sur les marques de leurs mon-
noïes (lll), que tombent vos
traits satiriques. Courage, ci-
toïens modeste : continuez de
goûter à l'aise le plaisir de cet
innocent badinage. L'un s'éguaie
à dire des bons mots ; l'autre est
charmé de les entendre & les
adopter. Quelle intelligence !
quelle union ! Aimable ville, tes
citoïens ne sont qu'un cœur &
qu'une âme. Je dois t'en félici-
ter.

Quel abus ne seroit-ce pas de

E ij

reprimer la fougue de la jeunesse, de châtier son insolence ! Oter à des hommes le droit de dire & de faire tout ce qui leur vient en pensée ! crime de leze-liberté au premier chef. Jaloux avec raison, d'un avantage si précieux, vous permettez d'abord à vos femmes de se gouverner elles mêmes, comme si vous craigniez qu'elles ne fussent pas assez libertines. Ensuite vous leur abandonnez l'éducation de vos enfans, de peur que sous une discipline trop sévère, ils ne prissent des inclinations basses & serviles. Au sortir de l'enfance ils apprendroient à honorer les vieillards. De-là, que fait-on ? ils passeroient jusqu'à respecter les princes. Devenus tempérans, modestes, réglés, en un mot des esclaves & non des hommes, ils se perdroient sans le savoir. Mais

quelle éducation leur donnent vos femmes ? Elles les attirent à leur religion par les charmes du plaisir (*mmm*) , ce bien suprême & universel , dont tout ce qui respire connoît si parfaitement le prix. Ainsi révoltés premierement contre les dieux , puis contre les loix , enfin contre nous , qui par état en sommes les conservateurs , vous parvenez enfin à cette heureuse indépendance. Ne serions-nous pas bien simples d'y trouver à redire , & de nous en offenser , tandis que les dieux vous abandonnent à votre propre liberté , tandis qu'ils ne se vangent de vous que par le mépris ?

Le *Chi* & le *Cappa* , dites-vous n'ont point fait de tort à notre ville. Cela est fin & je ne l'ai pas entendu d'abord. Mais quelques-uns de vos compatriotes

m'ont expliqué l'énigme. Le *Chi* désigne le nom de Christ, & le *Cappa* celui de Constance. Souffrez ici, Messieurs, que je vous parle librement. Vous vous trompez. Constance vous a fait tort en un point : c'est qu'après m'avoir nommé César, il m'a laissé la vie. Daigne le ciel entr'autres faveurs vous donner à vous seuls entre tous les peuples de l'empire grand nombre de Constances, ou plutôt de harpies semblables aux favoris de ce prince que vous regrettez. Pour lui c'étoit mon proche parent & mon ami. Depuis même qu'il eût jugé à propos de me déclarer cette guerre que les dieux ont terminée par les voies (*non*) de la douceur, il a toujours eu dans ma personne un ami plus fidelle, qu'il n'auroit osé l'espérer avant notre rupture. Hé quoi ! vous pensez que ses louanges me

blessent moi qui me mets en courroux lorsque j'en entends dire du mal.

Mais vous aimez Christ : vous en faites votre divinité tutélaire à la place de Jupiter, d'Apollon que vous adoriez à Daphné & de Calliope qui vient de confondre vos impostures (ooo). **** Les habitans d'Emèse (ppp) étoient-ils zélés pour Christ, eux qu'on a vû réduire en cendres les sépultures des Galiléens ? les habitans d'Emèse avoient-ils sujet de se plaindre de moi ? non sans doute. Au contraire, quel est celui de vous que je n'aie pas offensé ? le sénat & le peuple, grands & petits, riches & pauvres, tous ou peu s'en faut, ont leur grief particulier contre moi. La plus grande partie du peuple, ou pour mieux dire le peuple entier, par-

tisan de la secte des impies , haït mon attachement à la religion de mes peres. Les riches que j'empêche de vendre aussi cher qu'ils le voudroient , ne peuvent me pardonner le mal qu'il ne font pas. Tous me détestent à cause des danseurs & des théâtres. Il est vrai que je souffre les spectacles , mais je les méprise souverainement. Après avoir ainsi mérité la haine publique , j'ai sans doute acquis le droit de me dire des injures.

Ce qui me console un peu , c'est le jugement que Caton a porté de vous. Il vint autrefois ici ce sage romain. Comment avoit-il la barbe (qqq) ? C'est ce que j'ignore. Je sais seulement qu'il n'eût jamais son pareil en tempérance , en grandeur d'âme , en héroïsme. Un jour donc qu'il approchoit de cette ville si peu

plée, si riche, si voluptueuse, il apperçût toute la jeunesse sous les armes en belle ordonnance, & les magistrats en habit de cérémonie. Caton s'imagina que vos ancêtres le vouloient honorer d'une réception solennelle.

Il descend de cheval fort mécontent de ses amis qui l'ont devancé. Il suppose qu'ils ont répandu dans la ville la nouvelle de son arrivée & persuadé aux habitans de lui rendre ces honneurs. Dans cette idée il rougit, il est déconcerté. Le maître des exercices se détachant de la troupe, adresse la parole à Caton. Etranger, lui dit-il, où est Démétrius ? Ce Démétrius étoit un affranchi de Pompée, prodigieusement riche. De combien me dites-vous ? car rien n'est plus capable de piquer votre curiosité. Consultez Damophile (rrr)

le bithynien, qui nous a donné des recueils de pareilles anecdotes à l'usage des jeunes gens & des vieillards. En effet la vieillesse ranime dans les plus indifférens la curiosité de leur jeunesse. De-là ce goût dominant pour les fables dans les vieillards aussi bien que dans les enfans. Quoiqu'il en soit, voulez-vous savoir ce que Caton répondit. Mais au moins ne m'accusez pas d'imposture: j'ai mon garant. Auriez-vous entendu parler d'un homme de Chéronée (155), l'un de ces maudits philosophes, de ces fanfarons de vertu comme on les appelle aujourd'hui, parmi lesquels faut de les connoître, j'aurois voulu me faire enrôler? C'est d'après lui que je parle: je ne fais que le copier. Caton, dit-il, ne répondit rien: mais hors de lui-même & ne se pos-

fédant plus, il s'écria : misérable ville ! & passa outre.

Devez - vous être étonnés si je vous traite comme fit autrefois Caton ? Je suis plus sauvage, plus audacieux, plus altier que lui. Caton étoit romain, & je suis naturalisé gaulois. Il vécut presque toujours dans le sein de sa patrie : & moi après avoir été nourri dès ma première jeunesse de la lecture de Platon & d'Aristote, sans talens pour la vie civile, sans gout pour les plaisirs, j'avois à peine atteint l'âge viril, que je me vis relégué parmi les gaulois & les germains, sans cesse aux prises avec des sauvages comme un chasseur avec des bêtes féroces. J'ai passé ma vie au milieu d'hommes incapables de faire leur cour & de flatter, accoutumés à vivre simplement & librement avec tout le

monde. Je commandois à des peuples courageux & guerriers qui ne connoissent les plaisirs de l'amour que dans un légitime mariage. S'ils usent largement des dons de Bacchus , on ne voit chez eux ni l'insolence ni l'obscénité ni les danses lascives de vos théâtres. On raconte à ce sujet qu'un certain homme partit d'Antioche & s'en alla dans les Gaules il n'y a pas longtems. Vous savez qui je veux dire. C'est ce fugitif de Cappadoce élevé sous vos yeux chez un orfèvre. Il avoit pris quelque part d'étranges principes de morale , & Dieu sait comment il les avoit réduits en pratique. Votre digne élève étant arrivé à la cour d'un roi (111) de ce pais-là , & ne pouvant oublier ce qu'il avoit vû dans celui-ci , fait d'abord paroître une troupe

DE L'EMP. JULIEN. 61
de danseurs & plusieurs autres
raretés de votre ville. Enfin
comme un de ces farceurs que
vous nommez cotylistes (*un*)
manquoit à sa troupe (voïez
un peu, quel amour & quel zèle
pour vos sages coûtumes) il prit
des mesures pour en faire venir
un d'ici. Quand les gaulois vi-
rent un cotyliste, ils ne sûrent
ce qu'il voïoient. C'étoit la pre-
miere fois qu'il en paroïssoit à la
cour. Mais aussi-tôt qu'ils eurent
vu les danseurs, ils les prirent
pour des fous & leur tournerent
le dos.

Le théâtre me paroïssoit pres-
que aussi ridicule qu'a ces peu-
ples. Là j'avois les rieurs pour
moi. Ici je suis presque seul con-
tre un peuple de rieurs. Néan-
moins je prends patience: j'ai rail-
lé les partisans du théâtre: il est
juste que vous me redinez la pa-

reille. J'avois trop de sympathie avec les gaulois pour n'en être pas aimé. Leurs biens, leurs personnes, tout étoit à moi. Combien de fois m'ont-ils forcé d'accepter l'argent qu'ils m'offroient ! Ils s'empressoient de m'obéir : & ce qui me touchoit encore plus, le bruit des éloges qu'ils me donnoient passoit jusqu'à vous. J'étois, disoient-ils tous d'une voix, un prince magnanime, habile, juste, grand dans la guerre, grand dans la paix, accessible, plein de bonté. Vous leur répondez sur un ton bien différent.

Vous dites que j'ai renversé le monde (xxx), quoique je ne sache pas avoir rien renversé ni de propos délibéré ni par mégarde. Vous ajoutez que ma barbe est bonne à faire des cordes ; que j'ai déclaré la guerre au

Chi & que vous regrettez le *Cappa*. Plaise aux dieux protecteurs de votre ville vous donner, je le repete, deux *Cappa* pour un, & paier ainsi les calomnies dont vous avez noirci vos voisins. Non, contens de composer des satires contre moi, vous les avez attribuées à ces villes saintes. Non, non. Je leur rends justice à ces peuples, qui me sont unis si étroitement par le service des dieux. Je leur suis plus cher que leurs propres enfans. Avec quelle promptitude n'ont-ils pas relevé les temples? Leur zèle impatient de détruire les tombeaux des athées, n'attendoit que le signal pour éclatter. Dernièrement ils ont faisi mes ordres avec tant de chaleur, qu'ils ont poussé le châtiment des impies plus loin que je ne voulois (yyy). Il n'en est pas ainsi de vous. Plu.

feurs ont renversé les autels nouvellement élevés. Avec ma douleur j'ai bien eu de la peine à calmer ces esprits inquiets & remuans. Mais depuis que nous avons renvoïé le mort (zzz) qui étoit à Daphné, les infidèles ministres qui desservient & gardoient le temple par maniere d'acquit, l'ont sacrifié à la vengeance de ceux que l'injure faite au cadavre, avoit mis au désespoir. Ces derniers ont allumé le feu à la faveur de la négligence des premiers ; peut-être d'intelligence avec eux : spectacle horrible pour les étrangers, mais agréable au peuple, indifférent au sénat, qui jusqu'à ce jour néglige de rechercher les incendiaires. Pour moi dès avant l'incendie, j'étois persuadé qu'Apollon avoit abandonné son temple. La première fois que j'y entrai, la statue

tue me le fit connoître d'abord.
Si quelqu'un refuse de m'en croire,
je prens le Soleil à témoin
de la vérité de ce que j'avance.

A ce propos, je ne dois pas
oublier une autre preuve que
je vous ai donnée de mauvaise
volonté. Quand j'aurai confessé
le crime, j'en ferai justice : je pré-
tends me flatter sur ce point com-
me je me suis flatté sur le reste.
Vers le dixième (A) mois selon
votre manière de compter, c'est,
si je ne me trompe, celui que
vous appelez Louïs, arrive l'an-
cienne solennité d'Apollon, &
la ville devoit se rendre à Da-
phné pour célébrer cette fête.
Je quitte le temple de Jupiter
Cassius & j'accours me figurant
que j'allois voir toute la pompe
dont Antioche est capable. J'a-
vois l'imagination remplie de vi-
ctimes, de libations, de parfums,

de jeunes gens vêtus de magnifiques robes blanches, symbole de la pureté de leur cœur ; mais tout cela n'étoit qu'un beau songe. J'arrive dans le temple, & n'y trouve pas une victime, pas un gâteau, pas un grain d'encens. Je suis étonné : je crois pourtant que les préparatifs sont au dehors, & que par respect pour ma qualité de souverain pontife, on attend mes ordres pour entrer. Je demande donc au prêtre ce que la ville offrira dans ce jour si solennel. Rien, me répondit-il. Voilà seulement une oïe que j'apporte de chez moi. C'est tout ce qu'aura le dieu pour aujourd'hui. Alors (remarquez, je vous prie, combien je suis de mauvaise humeur, combien je cherche à être haï) je fis à votre sénat une forte réprimande qui ne sera peut-être pas ici déplacée.

„ C'est un grand scandale , lui
 „ dis-je , qu'une ville comme la
 „ vôtre traite les dieux avec plus
 „ de mépris que ne feroit la plus
 „ chétive bourgade des extrémi-
 „ tés du Pont. Une ville qui pos-
 „ sède un territoire si vaste , dans
 „ un tems où les dieux ont dissipé
 „ pé les ténèbres de l'athéisme ,
 „ voit tranquillement arriver la
 „ fête du dieu de ses peres , sans
 „ faire la dépense d'un oiseau ;
 „ elle qui devoit immoler un
 „ bœuf par tribu. Si l'on crai-
 „ gnoit la dépense , la ville en-
 „ tière ne devoit-elle pas sacri-
 „ fier un taureau ? ne le pouvoit-
 „ elle pas ? Quand vous donnez
 „ un festin , quand vous célé-
 „ brez la fête de la maïume(B)
 „ vous répandez l'argent à plei-
 „ nes mains. Aujourd'hui que
 „ l'on doit faire des vœux pour
 „ le salut public & pour celui

„ des particuliers, nul sacrifice
„ au nom de la ville, nulle of-
„ frande au nom des citoiens.
„ Le prêtre, au lieu d'emporter
„ sa part des sacrifices, est le
„ seul qui ait sacrifié. Mener une
„ vie irréprochable, pratiquer
„ la vertu, s'acquitter digne-
„ ment des fonctions du minis-
„ tère, c'est tout ce que les dieux
„ exigent des prêtres. Le devoir
„ des peuples est de présenter
„ des victimes. Mais non : vous
„ permettez à vos femmes de
„ vous ruiner en faveur des ga-
„ liléens. Elles font admirer l'im-
„ piété à une foule de miséra-
„ bles qu'elles nourrissent à vos
„ dépens. Vous donnez vous-
„ même à vos femmes l'exem-
„ ple de mépriser les dieux, &
„ vous osez vous croire inno-
„ cens ! C'est peut-être parce
„ que vous êtes dans l'indigen-

„ ce que vous n'avez rien ap-
„ porté... l h! quel est celui d'en-
„ tre vous qui ne trouve de quoi
„ célébrer splendidement le jour
„ de sa naissance. Dans une si
„ grande solennité personne n'a
„ offert un peu d'huile pour la
„ lampe, une libation, un grain
„ d'encens. Je ne fais ce que les
„ gens de bien, s'il en étoit par-
„ mi vous, penseroient de cette
„ conduite. Mais je fais que les
„ dieux mêmes en sont indignés.

Tels furent les termes dont
je me servis. Le dieu ne les a que
trop justifiés. Que ne réside-t-il
encor dans ce temple respecta-
ble d'où il veilloit depuis tant de
siècles à la conservation de vo-
tre ville ! Dans les mouvemens
dont elle vient d'être agitée, il
eût forcé les magistrats d'ouvrir
leurs greniers(C), il leur eût ins-
piré des sentimens plus humains.

Mais que dis-je ? j'avois tort d'être blessé. Je devois demeurer muet comme plusieurs de ceux qui entrèrent avec moi dans le temple, ne point m'ingérer dans une affaire qui ne me regardoit pas, ni prendre la liberté de censurer votre conduite. L'amitié, gardez-vous bien de le croire, n'eût aucune part à mes reproches: la vanité seule me les dicta. Malhabile & ridicule flatteur, je voulus faire parade d'un zèle ardent pour le service des dieux, & d'une affection sincère pour vous.

Ainsi, Messieurs, vous avez raison de vous dédommager du silence que vous gardâtes, & même de choisir pour me répondre un lieu plus convenable, que celui où je vous fis cette réprimande. Je vous parlai devant l'autel, aux pieds de la statue,

en présence d'un petit nombre de témoins: & vous, c'est dans la place publique, c'est au milieu de tout un peuple que vous me répondez d'une manière enjouée par l'organe de quelques-uns de vos concitoïens qui sont vos dignes truchemens. Ne vous y trompez pas. Celui qui tient de mauvais discours rend ses complices ceux qui l'écoutent. Applaudir aux injures, goûter le plaisir de la médisance sans en faire soi-même les frais, c'est en devenir coupable. Toute la ville a donc retenti de vos bons mots sur cette malheureuse barbe & sur celui qui la porte. Tout vous a déplu dans sa personne & vous y déplaira toujours, puisqu'il ne prendra jamais votre manière de vivre ni celle que vous exigez des princes. Quant aux injures que vous

avez vomies contre lui soit en public, soit en particulier; il y fait lui-même un supplément. Il vous pardonne vos vers anapestes. Soïez encore plus libres à l'avenir. Il vous déclare qu'il ne fera pour ce sujet mourir, fouetter, emprisonner personne. Oui, Messieurs, puisque la vie réglée que je mene avec mes amis vous importune & vous révolte, puisque je ne vous donne aucun spectacle qui vous intéresse; mon parti est pris: je quitte votre ville (D): je vous dis adieu. Ce n'est pas que je compte être agréable à mes nouveaux hôtes: mais si je ne puis me flatter que ma figure & mes manieres fassent fortune ailleurs, il est juste que je promène mes défauts, & que les autres souffrent de moi à leur tour. Il seroit trop cruel qu'une ville de tout tems

fi

si heureuse fût éternellement la victime de notre modération & de notre désintéressement.

Aucun de nous n'a fait ici ni d'acquisition, ni de bâtiment, ni de mariage. Nous avons vû avec des yeux de philosophes vos beautés & vos richesses. Nous n'avons point permis à certaines gens en place de faire les souverains, ni donné aux différens corps ces prétendus protecteurs qui ne servent qu'à les opprimer; ni engagé le peuple à se ruiner en spectacles, en festins. Les vers qu'il a composés contre nous, sont les fruits de l'abondance & de la tranquillité dont nous le faisons jouir. Nulle taxe, nulle demande nouvelle; diminution d'un cinquième des anciens impôts; remise de ce qui étoit dû par le passé. Non con-

tent d'ufer moi-même de toute la modération possible, j'ai choisi pour introduire ceux qui souhaitent de me parler, un homme (*E*) dont je crois connoître la modestie & la douceur. Il n'a pû néanmoins échapper à votre censure, parce que la vieillesse lui faisant perdre ses cheveux, il a le travers de vous montrer un front dégarni, & ne rougit point d'être coëffé comme les abantes (*F*) d'Homère. J'ai auprès de moi trois ou quatre personnes d'un mérite égal au sien : & j'en pourrois nommer une cinquième. C'étoit mon oncle maternel, qui portoit le même nom que moi. J'avoue que dans le gouvernement de votre ville, il ne s'est pas toujours conduit avec assez de prévoïance. Mais vous n'avez eu qu'à vous louer de sa justice,

DE L'EMP. JULIEN. 75
tandis que les dieux ont voulu
nous le laisser, & lui permettre
de partager avec nous le soin
des affaires.

Nous nous étions donc imagi-
nés que la douceur & la modéra-
tion étoient des beautés réelles
dans ceux qui gouvernent, & que
ces qualités nous donnoient le
privilege d'être laids impuné-
ment. Mais enfin puisque notre
barbe & nos cheveux vous dé-
plaisent, puisque vous ne pouvez
souffrir notre éloignement du
théâtre, non plus que notre zèle
pour faire régner dans les temples
la décence & la gravité, ni moins
encore notre attention sur ce
qui se passe dans vos tribunaux,
& la vigilance avec laquelle
nous reprimons l'avidité de vos
marchands ; nous partons : nous
vous quittons sans regret. A
mon âge je risquerois trop, si

G ij

je hazardois de me refondre. La fable du milan me fait peur. Le milan chantoit jadis comme un autre oiseau: mais aïant entendu hennir de superbes courriers, il les voulut imiter, & fit si bien qu'il désapprit à chanter sans pouvoir apprendre à hennir. Depuis ce tems, on ne connoît point d'oiseau plus disgracié du côté de la voix. Et moi, si je voulois troquer ma grossièreté pour des manieres polies, peut-être que je deviendrois un ambigu de rustre & d'homme agréable sans être ni l'un ni l'autre. Vous le voïez vous-même. Je touche, puisque le ciel le veut, à ce tems où comme dit Anacréon,

Les neiges de la vieilleſſe
Vont bigarrer mes cheveux noirs.
Mais au reſte je prens à té-

moins les dieux & Jupiter protecteur de votre ville que vous êtes des ingrats.

Quelle injustice peut me reprocher ou la ville même ou quelqu'un des membres qui l'a composent? Quelle est donc la source de cette animosité, la cause de cet acharnement, le sujet de cette haine impuissante que vous satisfaites, comme vous pouvez, en me déchirant par vos vers anapestes, en me tympanisant dans les places, en me traitant comme les poètes comiques traitent Hercule & Bacchus (G)? Peut-être que je me suis contenté de ne point vous faire de mal, & que je vous ai d'ailleurs offensés par mes paroles. Mais non : vos satires ne sont point des représailles, mais des attaques injustes. Je n'ai tenu ni des particuliers, ni de la ville aucun propos dés-

sobligeant : au contraire, je vous ai donné des loüanges, lorsque j'ai cru que vous les méritiez. Vous avez reçu de moi tout le bien que pouvoit raisonnablement vous procurer un prince, qui souhaite de rendre les hommes heureux. Mais prétendre, que celui qui doit recevoir remette tout, & que ceux qui doivent païer ne donnent rien, c'est exiger l'impossible. N'est-ce pas une espèce de prodige que j'aie trouvé le moïen de faire des remises considérables sans rien retrancher des largesses ordinaires ? Mais ce n'est pas ici le lieu de parler du bien, dont tous les sujets de l'empire me sont redevables. On ne manqueroit pas de dire, que je n'écris que pour publier effrontément mes loüanges, & qu'après avoir annoncé une invective &

même une invective sanglante, je ne donne qu'un panégyrique. Il sera plus à sa place de rapporter les fautes d'imprudence & d'étourderie, que j'ai commises à votre sujet. Si elles ne méritent pas que vous m'en sachiez mauvais gré, ce sont pourtant des fautes plus graves que celles dont j'ai parlé jusqu'à présent, & plus humiliantes pour moi qu'un visage peu soigné, qu'un air & des manières désagréables. Il ne s'agit plus ici du corps, mais de l'esprit.

Avant que de vous avoir essayé, ne sachant pas encore comment nous prendrions ensemble, je vous exaltois de tout mon pouvoir. Ils sont grecs d'origine, disois-je alors ; & moi, quoique né dans la Thrace, je suis grec d'inclination & de mœurs. Puis-je douter de notre

future sympathie? Jugement précipité : première sottise. Voici la seconde. Vous fûtes des derniers à m'envoier des députés. Quelqu'éloignée que soit l'Égypte , les alexandrins vous prévirent. Malgré cette négligence , je vous remis de grosses dettes , & vous déchargeai de plusieurs impôts jusqu'à rendre les autres villes jalouses. Dans le dessein d'accroître la puissance & la splendeur de la vôtre , j'augmentai jusqu'à deux cens le nombre de vos sénateurs. Je ne fis grâce à personne (H) & je vous permis de les choisir parmi les plus riches trésoriers de mon épargne & des officiers de la monnoie. Vous n'eûtes garde de jeter les yeux sur les sujets les plus convenables ; mais profitant de l'occasion & toujours semblables à vous mêmes , vous

DE L'EMP. JULIEN. 81

vous comportâtes comme on eût fait dans une ville sans loix. Souvenez-vous de ce sénateur que vous installâtes de votre autorité privée, avant que son nom fût sur la liste, lorsque le procès dont sa nomination fut suivie, étoit encore pendant : & de ce misérable que vous prîtes dans la rue, pour le traîner au sénat. C'étoit un homme sans biens, de la lie du peuple, en un mot, de cette espèce de gens, que l'on ne regarde dans aucune autre ville, & que vous au contraire, par un effet de votre rare discernement, vous estimez comme des hommes précieux qu'il faut acheter au poids de l'or. La plupart de vos élections étoient aussi peu judicieuses, & je ne pus me prêter à toutes vos irrégularités. Aussi-tôt le bien que je vous

avois fait s'effaçà de vos esprits ; & le refus de ce que la justice ne me permettoit pas d'accorder vous indisposa contre moi. A la vérité ce n'étoit encore là que des bagatelles : il falloit quelque chose de plus grave pour soulever toute la ville. Mais voici le crime capital qui m'a perdu sans ressource (I).

A peine étois-je arrivé que le peuple qui gémissoit sous la tyrannie des riches , commença par crier dans le théâtre : *on re-gorge de tout ; & cependant tout est hors de prix.* Je parle dès le lendemain aux principaux de la ville , & les exhorte à sacrifier un gain illégitime en faveur de leurs concitoïens & des étrangers. Ils me païent de belles paroles & se chargent de mettre ordre à tout. La dessus je me tranquillise , & j'attens l'effet de leur

promesse pendant trois mois, sans que rien s'exécute. Ils poussèrent la négligence au de-là de tout ce que l'on auroit pû s'imaginer. De mon côté, voyant queles plaintes du peuple étoient fondées, & que la cherté venoit moins de la disette, que de l'avarice insatiable de ceux qui possèdent les terres, je taxai chaque denrée à un prix raisonnable. Ils avoient du vin, de l'huile & de tout le reste en abondance. Le blé seul étoit rare, parce que la sécheresse précédente avoit fait manquer la moisson. J'en tirai donc quatre cens mille boisseaux de Chalcis, d'Hiéracle & des villes circonvoisines. Lorsqu'ils ont été consumés, j'ai fait ouvrir mes greniers & vendre à différentes fois vingt-deux mille boisseaux que l'on m'avoit envoiés

d'Egypte : & quinze boisseaux ne vous ont coûté, que ce que dix vous coûtoient auparavant. Si dès l'été dix boisseaux valoient déjà une pièce d'or , que ne devoient-ils pas valoir dans cette triste saison , où la faim , comme dit un poëte , fait sentir toutes ses rigueurs ? N'eussiez-vous pas été trop contens d'en trouver cinq pour le même prix pendant l'hiver , & sur-tout pendant un hiver si rude ? A quoi donc pensoient les riches , de survendre en cachette les grains qu'ils avoient à la campagne , comme s'ils eussent voulu perdre la ville & se perdre eux-mêmes avec elle ? Mais quoiqu'ils aient pû faire , aujourd'hui le pain se donne à si bon marché , qu'il n'est pas jusqu'aux habitans de la campagne , qui n'accourent en foule pour

DE L'EMP. JULIEN 85
en acheter. J'avoue qu'excepté le
pain, tout est rare & cher : mais
aussi quelqu'un de vous se sou-
vient-il d'avoir vû dans les meil-
leures années quinze boisseaux de
blé, ne coûter qu'une pièce d'or ?

Parce que je ne souffrois
pas que l'on vendît à un prix
exorbitant le vin, les légumes
& les fruits, ni ne permettois
aux riches de profiter de la di-
fette pour vous abîmer, & pour
convertir tout d'un coup en
monceaux d'or & d'argent le
blé qu'ils avoient dans leurs gré-
niers, vous me regardiez com-
me l'auteur de la misère publi-
que, qui cependant étoit leur
ouvrage. C'est parce qu'ils
avoient vendu leurs grains hors
de la ville, que vous fûtes affli-
gés de la famine, ce terrible
fléau des mortels, comme l'ap-
pelle un dieu dont l'oracle con-

damne sévèrement , ceux qui par de semblables manœuvres , travaillent au malheur des autres hommes. Depuis même que par mes soins la ville a du pain en a abondance , grace à leur avarice , la ville n'a que du pain.

Dès le commencement , je favois que ma conduite ne plaisoit pas à tout le monde : mais je m'en embarrassois peu , croïant qu'il étoit de mon devoir de soulager le peuple que l'on opprimoit , & les étrangers que la cour attiroit ici. Puisque ces derniers se retirent , & que vous êtes tous d'accord sur mon compte ; que je suis haï des uns & païé d'ingratitude par les autres que je nourris ; j'abandonne à la divine Némésis le soin de ma vengeance , résolu d'habiter désormais chez une autre nation ,

DE L'EMP. JULIEN. 87
chez un autre peuple. Je parts
sans vous avoir rappelé le sou-
venir de la bonne justice que
vous vous fîtes les uns aux au-
tres (K), il y a neuf ans,
lorsque les flambeaux à la main,
& poussant des cris furieux, la
populace courut mettre le feu
aux maisons des magistrats ,
massacra le gouverneur , & que
les magistrats prenant leur re-
vanche punirent impitoïable-
ment la populace, d'un ressen-
timent juste dans le fonds , mais
porté jusqu'aux derniers excès.

Au nom des dieux quel est
donc le crime dont je suis cou-
pable envers vous ? Est-ce de
vous nourrir à mes dépens & de
vous nourrir avec tant de pro-
fusion , faveur singulière dont
aucune ville n'a joui jusqu'à pré-
sent ? Est-ce de vous avoir par-
donné les vols dont je vous ai

convaincus ? Si je n'articule des faits , on pourroit prendre ceci pour une déclamation vague , pour une figure de rhétorique , pour un jeu d'imagination. Vous me demandâtes environ trois mille portions de terre qui étoient vacantes : & lorsque vous les eûtes obtenues , les riches les partagerent entre eux à l'exclusion des pauvres. La chose étant avérée , j'ai dépouillé les usurpateurs ; & sans faire néanmoins aucune recherche de ceux qui précédemment jouissoient de l'exemption à laquelle ils avoient moins de droit que personne , j'ai assigné ces terres pour fournir aux dépenses les plus considérables de votre ville. Ainsi vous avez maintenant pour nourrir les chevaux du cirque , prêt de trois mille portions de terres entièrement exemptes ,
dont

dont vous êtes redevables à l'économie , à l'habileté de mon oncle, à ma sotte libéralité. Vous avez raison , de dire , que je renverse le monde. C'est effectivement le renverser que de punir ainsi des voleurs. La clémence lorsqu'elle est si déplacée ne fait qu'enhardir le vice , ne sert qu'à l'autoriser. Voici donc où je voulois en venir , & par où je finis. Je confesse que je ne dois accuser que moi-même de tous mes malheurs. J'ai mal placé mes bienfaits. J'ai comblé de graces des ingrâts , de mauvais cœurs. C'est pourquoi, je ne m'en prens plus à votre liberté. Je ne me plains que de ma sottise. Mais puisque vous m'avez donné de si bonnes leçons de sagesse , je tâcherai désormais de les pratiquer à votre égard. En attendant , plaise aux dieux de re-

90 MISOPOGON
connoître cet amour, & ce respect dont j'ai reçu de vous tant de témoignages publics. Je les supplie de vouloir bien proportionner la récompense au mérite.



REMARQUES

SUR LE MISOPOGON.

(a) **L** *E Misoogon de l'empereur Julien*]. Ce mot veut dire ENNEMI DE LA BARBE. L'original porte : Μισοπώγων ἢ Ἀντιοχικός *osor barba seu Antiochicus*. Il semble que Julien veuille en quelque sorte se confondre avec sa barbe qui lui étoit aussi chère qu'elle déplaisoit aux habitans d'Antioche. Après tout chez les anciens le titre d'un livre n'est souvent relatif qu'à quelque trait de l'ouvrage. Le mot d'*Antiochique* ne seroit pas supportable en françois. *Discours sur les habitans d'Antioche* eût été plat & vague. Si j'avois traduit , *satire contre la ville d'Antioche* , j'aurois été défavoué par Julien qui fait semblant d'écrire contre lui-même.

(b) *L'enjouement regne dans les poësies d'Anacréon.*] Nous lisons dans les éditions : *Anacréon a fait beaucoup de vers sérieux & enjoués* , μέλη σεμνὰ καὶ χα-
H ij

ρίεντα. Il ne s'agit pas de savoir si ce poëte a fait autre chose que des chansons. En disant qu'Anacréon a composé des vers sérieux, Julien diroit précisément le contraire de ce qu'il veut dire. Je crois donc qu'il faut corriger le texte & substituer le mot *τερπνά* ou même lire simplement *μέλη χαρίεντα*. Dans un des manuscrits de la bibliothèque du roi que Mrs. Sallier & Melot ont eu la bonté de me communiquer avec leur politesse ordinaire, les mots *σεμνά καὶ* ne se trouvent point : & l'autre indique au lecteur qu'il y a des manuscrits où ces mots ne se lisent pas.

(c) *La loi me défend comme à tout autre de nommer personne.*] Les loix romaines, à commencer depuis celles des XII tables, condamnent sévèrement les auteurs des libelles diffamatoires. Julien, quoiqu'en plaisantant, est bien aise de faire voir qu'il a le cœur républicain. Il regardoit les empereurs comme soumis de droit à toutes les loix, excepté celles nommément dont ils avoient été dispensés.

(d) *La poésie est un genre de littérature méprisé des honnêtes gens.*] Je devrois

peut-être traduire : *La manière dont on élève aujourd'hui les honnêtes gens , m'ôte la faculté ou la hardiesse d'écrire en vers &c.* Je ne crois pas avoir lû autre part que la poésie fût alors si décriée. Quoi-qu'il en soit , en Grece le siècle des vers n'étoit point encore passé : témoin S. Grégoire de Nazianze dont les poésies sublimes & vraiment homériques font voir que le génie & l'enthousiasme n'ont pas besoin du secours de la fable. Julien lui-même étoit poète : & Libanius nous apprend qu'il y avoit un recueil des vers faits par ce prince pour célébrer l'arrivée des gens de lettres qui se rendoient à sa cour. *Orat. parental. p. 261.* Il ne nous reste aujourd'hui que deux petites pièces de sa façon. Dans l'une qui n'est que de huit vers , il peint élégamment & fortement des orgues composées comme les nôtres de tuyaux , de soufflets & de touches. L'autre qui n'en contient que six est une épigramme contre la bierre. Il doit l'avoir faite dans les Gaules. En voici une traduction très-libre ou pour mieux dire une imitation.

Tu n'es qu'un faux Bacchus , odieux imposteur :

J'en atteste le véritable.

Son jus a du nectar le parfum délectable :]

Tu révoltes par ton odeur.

Que le gaulois pressé d'une soif éternelle ,

Au défaut de la grappe ait recours aux épis :

De Cérès qu'il vante le fils :

Mais vive le fils de Séméle.

(e) *Moins habile que le célèbre Isménias.*] Isménias étoit un joueur de flûte très-habile. Julien est le seul qui lui attribue ce mot. Cicéron en met un assez semblable dans la bouche d'Antigénidas autre joueur de flûte , qui pour rassurer un de ses élèves , que le public ne goûtoit pas , lui dit. *Jouez pour les Muses & pour moi.*

(f) *Cette barbe longue & peuplée.*] Quelques amis dont je respecte infiniment les lumières & le goût , croiant parler au nom de la nation , exigeoient de moi que je supprimasse totalement l'idée que présente ici Julien. Ce n'est que par tolérance qu'ils m'ont permis de l'indiquer par un mot

rapide. Pour moi , j'ai craint de faire crier à l'infidélité. La délicatesse françoise ira-t-elle jusqu'à falsifier les auteurs ? Plus le trait de Julien est révoltant , plus il caractérise : or tout ce qui caractérise quand il ne blesse ni les mœurs ni la religion , doit être sacré pour un traducteur. Comme les notes souffrent tout , voici la traduction fidelle de l'endroit dont il s'agit ; à cela près que l'original nomme les choses par leur nom. *Pour punir mon visage de n'être pas beau, je l'ai rendu laid en laissant croître cette longue barbe qui sert de forêt à de petits animaux incommodes, que j'y laisse errer impunément.* Qu'un empereur romain se vante de chose pareille , & qu'il s'en vante faussement, comme je le crois ; c'est un trait unique au pié de la lettre & qui peint mieux Julien que ne feroient mille volumes. Quelques lignes plus bas je supprime une citation de Théocrîte qu'il ne me convenoit pas de traduire , & qui d'ailleurs n'ajoutoit rien du tout au sens.

(g) *Si j'avois la moindre difformité.*] Le texte porte: *Si j'avois un poireau comme Cimon.* Je n'avertirai plus de ces légers changemens.

(h) *Une petite partie de ce qu'il lui doit.]* Il y a dans l'original une phrase que j'omets. L'endroit est sûrement fautif, & le P. Petau en jugeoit ainsi. En aidant beaucoup à la lettre, on pourroit y trouver ce sens : *Je ne possède rien, & quoiqu'on m'appelle le maître du monde, je suis en effet un roi de théâtre ; ou cet autre : Je ne possède rien : celui que l'on nomme le maître du monde, semblable à un préfet ou à un preteur, commandera-t'il à des farceurs & à des cochers du cirque ?* Ni l'un ni l'autre de ces sens ne se lie avec ce qui précède & ce qui suit. Ici les manuscrits ne m'ont été d'aucun secours.

(i) *Je n'ai de patience que ce qu'il en faut pour voir six courses.]* Il y en avoit ordinairement vingt-quatre. L'empereur Constance, le César Gallus & le comte Julien les voïoient toutes; mais l'empereur Julien se retiroit après la sixième.

(κ) *Ne me sachez pas mauvais gré de cette maniere de vivre.)* On ne fera point fâché de trouver ici la peinture que fait Libanius de la maniere de vivre de Julien. Permis aux lecteurs de rabattre de cet éloge autant qu'ils jugeront à propos : mais
il

il en restera quelque chose. » Tou-
 » jours sobre & jamais appesanti par
 » les alimens il se portoit aux affaires
 » avec la légèreté d'un oiseau, & les
 » expédioit avec une aisance infinie.
 » Dans un même jour il donnoit plu-
 » sieurs audiences, il écrivoit aux vil-
 » les, aux magistrats, aux généraux
 » des armées, à ses amis absens, à
 » ses amis qui se trouvoient sur les
 » lieux; écoutant la lecture des let-
 » tres qu'on lui adressoit, examinant
 » les requêtes, & dictant avec une
 » telle rapidité, que les écrivains en
 » note ne pouvoient le suivre. Il eut
 » seul le secret d'entendre, de par-
 » ler & d'écrire tout à la fois : & dans
 » cette multitude d'opérations com-
 » pliquées, il ne se méprit jamais.
 » Ayant expédié les affaires & diné
 » seulement pour l'étroite nécessité,
 » il s'enfonçoit dans sa bibliothèque,
 » lisoit, composoit, jusqu'au moment
 » où le besoin de l'état l'appelloit à
 » d'autres travaux. Un souper plus
 » frugal encor que le dîner étoit sui-
 » vi d'un sommeil aussi léger que ses
 » repas. Il s'éveilloit pour travailler
 » avec de nouveaux secrétaires qu'il

» avoit laissé dormir le jour précé-
 » dent. Ses ministres étoient obligés
 » de se relâier , mais lui ne connois-
 » soit de repos que le changement
 » d'occupation. Seul il travailloit à
 » tout , il se multiplioit , & prenoit
 » autant de formes que Protée. Julien
 » étoit pontife , auteur , devin , juge
 » général d'armée & dans tout cela
 » pere de la patrie. *Liban. orat. pa-*
remali.

(l) *L'océan dont ils ne sont qu'à neuf cens*
stades, & qui peut envoyer jusques-là des ex-
halaisons propre à temperer le climat.] Le
 calcul est juste ; mais je ne voudrois
 pas me rendre garant de la physique
 des parisiens de ce tems-là.

(m) Les habitans d'Antioche n'a-
 voient jamais vû de riviere charrier.

(n) *J'imitois le fâcheux de Ménandre.*]
 Le fâcheux ou l'homme de mauvaise
 humeur *ἄσκολος* ; titre d'une comé-
 die de Ménandre.

(o) *Chez une nation grossiere, chez des*
gaulois.] Quoique les gaulois fussent
 devenus romains depuis long-tems ,
 les mœurs étrangères n'avoient pas en-
 core pénétré dans la partie septentrio-
 nale des Gaules. La politesse avec

ses avantages & ses inconvéniens fait le tour du monde. Si Julien revoïoit aujourd'hui sa chere Lutèce , ne la prendroit-il point pour Antioche ? Non. Il y trouveroit tant d'amour & de respect pour le souverain, qu'il seroit bien-tôt détrompé.

(p) *Plus de célébrité que n'en donna jamais au législateur d'Athènes son entretien avec le monarque de Lydie.*] Personne n'ignore le voïage que fit Solon à la cour du roi Crésus, ni les vérités qu'il osa dire à ce prince enivré de son opulence & de sa grandeur.

(q) *Semblables aux phéaciens.*] L'île des phéaciens est aujourd'hui l'île de Corfou. Homère (Odyssée v i i i. 249) représente les phéaciens comme une nation livrée à la bonne chere , au luxe à la musique , à la danse , à tous les plaisirs.

(r) *O le plus mal-avisé & le plus haïssable des hommes.*] φιλαπνεμονέστατος , qui aime le plus à être haï. Notre langue ne m'a point fourni de mot pour exprimer l'énergie de celui-ci.

(s) *Tu ne peux souffrir que l'on t'appelle seigneur.*] Le mot dominus que les grecs traduisoient par ceux de κύριος.

& de *dominus* & que nous traduifons en françois par celui de *seigneur*, marquoit proprement le pouvoir des maîtres sur les esclaves. Sous Auguste les enfans donnoient déjà ce nom à leur pere, quelquefois les freres le donnoient à leurs freres, & les femmes à leurs maris qui leur rendoient celui de *domina*. Auguste ne souffrit point que personne, excepté ses esclaves, l'appellât ainsi, ni que ses enfans & ses petits fils se traitassent entr'eux de seigneur, même par badinerie. *Dominum appellari se nec à liberis quidem aut nepotibus suis vel seriò vel joco passus est, atque hujusmodi blanditias inter ipsos prohibuit.* Suet. Aug. Contant d'avoir détruit la liberté, il écartoit scrupuleusement tout ce qui pouvoit faire penser à la servitude. Quelqu'un aiant appelé Tibere *seigneur*, il dit d'un air fâché, qu'il n'aimoit point qu'on lui dit des injures. *Je suis*, disoit-il, *le prince du sénat & le général des soldats; mais je ne suis seigneur que de mes esclaves.* Caligula prit le nom de seigneur & même celui de dieu. Mais aucun des empereurs qui lui succéderent, pas même

Néron, ne suivirent son exemple jusqu'à Domitien qui commanda expressément qu'on l'appellât seigneur & dieu, soit qu'on lui écrivit, soit qu'on lui parlât. Dictant un jour un édit, il le commença par ces mots. *Notre seigneur & notre dieu ordonne ce qui suit.* DOMINUS ET DEUS NOSTER SIC FIERI JUBET. On voit par les lettres de Pline le jeune que Trajan tout éloigné qu'il étoit de ce faste impie souffroit pourtant qu'on l'appellât seigneur: mais il ne faut point s'en étonner. Plus la servitude avoit augmenté, plus la nation étoit devenue complimenter. Dès le tems de Sénèque, on se donnoit les uns aux autres le titre de *dominus*, à peu-près comme nous nous donnons le nom de *monsieur*, qui est bien moins significatif. *Obvius, si nomen non succurrit, dominos appellamus.* Les hommes donnoient aux femmes celui de *domina* dès qu'elles avoient quatorze ans. On ne sait pas comment en usèrent les successeurs de Trajan. Ce qu'il y a de certain c'est qu'Alexandre fils de Mammée rejerta le titre de *dominus* comme trop fastueux. A la fin ce nom fit par-

tie de l'étiquette de la cour, & passa jusque dans les monumens publics. On assure qu'il ne se trouve dans aucune médaille jusqu'à celles d'Aurelien où même il est rare : il est plus commun dans celle de Carus ; fréquent dans celles de Dioclétien , de ses collègues & de ses successeurs. Julien n'eut pas le tems de l'abolir. On le lit dans un grand nombre des fiennes.

(1) *Voici le septième mois que tu es notre fleau.*] Julien étoit arrivé à Antioche au mois de Juillet 362. Il a donc composé le Misopogon au mois de Janvier ou de Février 363:

(2) *Les bonnes vicilles qui se roulent autour des sèpulchres & sur qui nous nous étions remis du soin de prier pour notre délivrance.*] Les églises étoient ordinairement bâties sur le tombeau de quelque martyr. Julien suppose que les femmes plus assiduës aux églises que les hommes demandoient à Dieu par l'intercession des martyrs d'être délivrés de lui. Il en étoit certainement quelque chose.

(x) *La loi d'Homere qui prescrit ce silence religieux.* Dans le VII^e livre de l'Iliade v. 194 & suivans , Ajax prêt de

se battre avec Hector dit aux grecs : *Pendant que je vais prendre mes armes, adressez des vœux au fils de Saturne ; en silence, de peur d'être entendus des troïens. Mais non : priez à haute voix. On sait bien que je ne trains personne.* Comment Julien trouve-t-il dans ces paroles d'Aj-ax une loi qui ordonne de prier en silence ? Tous les grecs étoient en possession de citer Homere à tort & à travers. Il est fâcheux que l'on cite quelquefois avec aussi peu de justesse des auteurs infiniment plus respectables qu'Homere.

(γ) *Ulysse eût-il reprimé les transports d'Euryclée ?*] Euryclée étoit la nourrice d'Ulysse. v. Odyssée XXII. 411.

(2) *Ce n'est pas en effet vers ce héros, mais vers la déesse Pallas.*] v. Iliade VI. 301.

(aa) *Tu ne partages presque jamais ton lit avec personne.*] Καθέυδεις ὡς ἰπίπῳ νύκτωρ μόνος. Tu couches PRESQUE TOUJOURS seul. Comment accorder ce presque toujours avec la continence parfaite que les auteurs païens attribuent à Julien, & qu'aucun des auteurs chrétiens, pas même S. Grégoire de Nazianze ne lui confesse ?

Mamertin ne craint pas de dire que le lit de ce prince est plus pur que celui des vestales. Si l'on en croit Libanius, Julien n'eut jamais la moindre foiblesse, soit avant son mariage, soit depuis la mort d'Héle-
ne sa femme. Ce que dit cet orateur n'est susceptible ni d'équivoque ni d'exception. Je me contenterai de citer la traduction latine de Fabricius. *Nisi conjugii vinculis à Junone fuisset in-*
nexus, de mutuis hominum amplexibus,
non ali ratione quam ex libris sermoni-
bùsque edoctus, moriturus fuisset Le-
gitimam quidem luxit uxorem; aliam ve-
ro nullam, sive antè sive post, fœminam
attigit &c.

On pouroit répondre que Mamertin & Libanius sont des panégyristes. Mais que dirons-nous d'Ammien dont nous avons ailleurs rapporté le témoignage aussi positif que celui de Libanius. V. vie de Julien l. 111. p. 184. Ammien est un historien très-judicieux, & qui n'épargne Julien sur aucun de ses défauts. Il le connoissoit parfaitement, & semble même avoir questionné sur le point dont il s'agit ceux des domestiques de Julien à qui

ses foiblesses, supposé qu'il en eût, ne pouvoient être inconnuës. *Ita in-violatâ castitate enituit, ut post amissam conjugem, NIHIL UNQUAM venerium agita-ret ... ut ne suspicione quidem tenus li-bidinis ullius vel CITERIORIS VITÆ MI-NISTRIS incusaretur.* Ammien étoit d'Antioche. Quoiqu'il ait écrit en latin il savoit encore mieux le grec. Il avoit lû le Misopogon. Peut-être donc que Martinus traducteur latin de cette satire, M. de Fleury, M. de Tillemont & moi rendons mal le passage de Julien, & que les mots grecs ὡς ἐπίτην ne signifient point ici presque toujours, mais toujours absolument. Au moins est-il certain qu'ἐπίτην se trouve dans l'une & dans l'autre signification. En ce cas j'aurois dû traduire: *Jamais tu ne partages ton lit avec personne.* Cependant je crois plutôt que l'on doit traduire comme j'ai fait: *Tu ne partages presque jamais.* Cette restriction me paroît une raillerie fine mais sanglante contre les habitans d'Antioche, & de laquelle on ne peut rien inférer contre la chasteté de Julien. C'est en leur nom qu'il se dit à soi-même des injures. Il doit

donc parler leur langage. Dans toute la satire il les représente comme des gens perdus de débauche & livrés aux plus infâmes plaisirs. Or les gens de ce caractère ne croient point à la vertu. Ils veulent que tous les hommes soient vicieux , & qu'ils ne différent dans le vice que du plus au moins. De la part de Julien dont les mœurs étoient au-dessus de tout soupçon , c'est un trait plaisant de représenter ses ennemis comme persuadés que sa sagesse souffre des éclipses , & lui faisant néanmoins un crime de son excès de sagesse. M. de Tillemont qui prend à la rigueur le texte dont il s'agit , & qui le regarde comme un aveu que Julien lui-même fait de son incontinence observe pour fortifier cet aveu prétendu , que Julien dans une lettre au philosophe Iamblique (c'est une de celles que je n'ai point traduites) parle de l'homme *qui avoit soin de nourrir ses enfans*. Ce savant ajoute que Codin dans ses antiquités de Constantinople marque quelques statuës de Julien & de ses enfans. Or dit en substance M. de Tillemont , il n'en eût jamais de légitimes , si ce n'est un fils qui périt par le crime de

la sage-femme que l'impératrice Eufébie femme de Constance avoit gagnée : le fait est certain : donc il en avoit d'illégitimes.

Examinons en peu de mots ces deux difficultés : mais souvenons-nous toujours que d'un côté les païens font de la chasteté de Julien l'éloge le plus complet, le plus énergique & le plus exclusif de la moindre restriction ; & que de l'autre côté les chrétiens loin de démentir ces éloges n'ont pas dit un mot qui puisse les rendre suspects. Cela posé , quel fonds doit-on faire sur la simple indication d'un grec moderne comme George Codin , que l'on fait avoir survécu à la prise de Constantinople par Mahomet II ? Si Julien avoit eu des bâtarde leur auroit-il érigé des statues ? Lui qui disoit que *l'incontinence suffit pour déparer la plus belle vie* , auroit-il affiché sa propre honte : & cela pour des enfans en bas âge &c. ? La lettre au philosophe lamblique, écrite l'an 363 paroît plus embarrassante. Julien y dit effectivement : *Lorsque le nourricier de mes enfans* (τὸ τροφίον τῶν ἰμαυτῶ παιδίων , alloit partir pour

*s'en retourner chez lui, je mis encore la main à la plume pour vous écrire. Mais on ne doit pas conclure de-là comme fait M. de Tillemont. qu'il y eût actuellement un homme chargé des enfans de Julien. Hélène avoit eu un fils. Depuis sa premiere couche, elle ne porta plus d'enfant à terme. Mais à chaque grossesse on s'assuroit d'une nourrice. Peut-être jetta-t-on les yeux plusieurs fois sur la même. C'est apparemment le mari de cette nourrice que Julien appelle *le nourricier de ses enfans*. Je dis apparemment, parce que l'on peut imaginer une infinité d'autres raisons plausibles pour lesquelles Julien aura pû donner ce nom à quelqu'un. Qui sait par exemple si ce n'est point un homme qu'il avoit destiné pour prendre soin de ses enfans lorsqu'il espéroit d'en avoir ? S'il ne faisoit point élever avec une tendresse de pere quelques enfans qui ne lui étoient rien ? Si ce n'est point une plaisanterie qu'Iamblique entendoit parfaitement &c. ? J'insiste sur un fait très-indifférent en soi, parce que M. de Tillemont s'est trompé. Les fautes des savans du premier ordre tirent à*

conséquence. Il est à propos de les faire remarquer. M. de Tillemont, grâces à son amour pour le vrai, à ses recherches prodigieuses, à son exactitude incroyable est dans l'esprit de bien des gens en possession d'une espèce d'infailibilité. Je l'avoûrai moi-même. Les premières fois que je le trouvois en faute je me sentoís dans un embarras approchant de celui de ces jeunes hommes, qui rencontrant Caton pris de vin furent plus déconcertés, qui si Caton les avoit eux-mêmes surpris dans la débauche. En général M. de Tillemont paroît un peu trop peiné des bonnes qualités des païens, & sur tout de celles de Julien. Il ne dissimule point les faits : mais il aimeroit mieux ne les pas trouver. Quand on fait aussi-bien qu'il le savoit qu'elle est la juste valeur des vertus purement humaines, on ne doit pas se faire scrupule d'en reconnoître conformément à la foi de l'histoire quelques-unes dans des hommes qui ne les ont reçues que pour leur condamnation.

(bb) *Mais non pas de ces fêtes consacrées aux dieux. Il y faut de la sagesse &*

de la retenue]. Ceci n'est pas absolument contraire à ce que nous avons rapporté dans la vie de Julien l. v. p. 347. de ses processions extravagantes. Toutes les fêtes païennes n'étoient pas aussi licentieuses que celles de Venus.

(cc) *Il n'est plus aujourd'hui ce temple auguste*]. Voïez l'incendie du temple d'Apollon. *vie de Julien* l. v. p. 361.

(dd) *Le premier jour de l'année syrienne*]. Puisque dans la suite du Misopogon, Julien compte le mois macédonien, *Lois* pour le dixième de l'année syrienne, cette année commençoit par le mois *Dius*. Dans l'année syrienne dont se servent Eufébe, Saint Epiphane, Evagre, Malela &c. le mois *Dius* répondoit au mois de Novembre. Mais peut-être que la ville d'Antioche avoit une année syrienne qui lui étoit particulière. En différentes cités macédoniennes, le mois *Dius* répondoit à différents mois romains. Il est certain que l'année syrienne d'Antioche, commençoit en automne. Cependant on ne peut assurer positivement dans lequel des mois romains Septembre, Octo-

SUR LA MISOPOGON III
bre & Novembre. C'est le résultat
des observations savantes & judi-
cieuses qu'un de mes amis a eu la
bonté de me communiquer. Je lui
dois plusieurs de mes remarques.

(ee) *Vous reconnoissez pour fonda-
teur le roi Séleucus*]. Séleucus Nicator.

(ff) *Pour la reine sabelle mere*]. Stra-
tonice fille de Démétrius. Voiez la
même histoire , racontée par Plutar-
que dans la vie de Démétrius.

(gg) *Se rappelant une épithete qu'Ho-
mere donne aux chagrins*]. *Τυιογόροι με-
λαδῶρες* les chagrins qui dévorent le corps.
Je ne trouve point le mot *τυιογόροι*
dans l'index d'Homère fait par *Wolfs-
gangus Seberus*. Si l'index n'est pas fau-
tif, Julien se trompe, ou cite quel-
que ouvrage d'Homère , que nous
n'avons plus.

(hh) *Il poursuivit avec chaleur le ma-
riage qu'il avoit en honte d'accepter*].
Il semble que Julien suive d'autres
mémoires , que ceux de Plutarque.
Selon cet historien Antiochus épousa
Stratonice du vivant même de Séleu-
cus. Il raconte le fait d'une manière si
intéressante , que l'on me pardonnera
de l'insérer dans cette note. Je me

fers de la version d'Amyot. » A donc
,, Erasistratus par ces signes & dé-
,, monstrances si claires faisant un vrai-
,, semblable discours , que ce ne pou-
,, voit être autre que Stratonice de qui
,, ce jeune prince fust amoureux , &
,, qu'il se perforçoit de le taire & le
,, celer jusqu'à la mort , il pensa bien
,, que ce seroit chose fascheuse de le
,, déclarer au roy : néanmoins se con-
,, fiant à la grande amour & affec-
,, tion paternelle qu'il portoit à son
,, fils, il prit le hazard d'un jour de lui
,, dire , que la maladie de son fils n'é-
,, toit autre chose que amour, dont-il
,, étoit impossible qu'il jouist, pour ce
,, qu'il falloit qu'il en mourust, car il
,, étoit incurable. Séleucus fut fort
,, éperdu d'ouïr cette nouvelle : si
,, lui demanda : & comment est-il
,, incurable ? Pour autant , Sire ,
,, répondit le médecin , qu'il est
,, amoureux de ma femme. Et alors
,, Séleucus , & dea , dit-il , Erasif-
,, tratus , je t'ai toujours tenu au
,, nombre de mes meilleurs amis , &
,, maintenant ne me voudrois-tu point
,, faire ce plaisir de laisser ta femme
,, en mariage à mon fils , veu même-
ment

„ ment que tu scais que je n'ai que
 „ celui-là , & que je suis assuré de le
 „ perdre si tu ne me veux secourir ?
 „ Mais tu ne le ferois pas toi-même ,
 „ sire, dit Erasistratus, si c'estoit de Stra-
 „ tonice qu'il fust amoureux. Plust aux
 „ dieux , répondit incontinent Séleu-
 „ cus , que quelqu'un ou des dieux
 „ ou des hommes pût divertir son
 „ amour en cet endroit : car quant
 „ à moy , je lui quitterois non seule-
 „ ment mon affection , mais baille-
 „ roie volontiers mon Royaume pour
 „ lui sauver la vie. Adonc voyant
 „ Erasistratus que le roy disoit , ces
 „ paroles d'un cœur merueilleusement
 „ passionné & avec grande abon-
 „ dance de larmes , il lui prit la main
 „ droite , & lui dit franchement , tu
 „ n'as sire , que faire en ceci de l'aide
 „ de Erasistratus : car étant pere , mari
 „ & roy , tu peux encore seul estre le
 „ médecin de ton fils. Cela entendu ,
 „ Séleucus fit assembler le peuple , &
 „ devant toute l'assistance déclara , qu'il
 „ avoit proposé & arresté de couron-
 „ ner son fils Antiochus, roy des hau-
 „ tes provinces d'Asie & Stratonice
 „ royne pour les marier ensemble , &

114 . REMARQUES

„ qu'il se persuadoit que son fils, lequel
 „ s'estoit toujours monsté obéissant &
 „ rendu sujet au vouloir de son pere,
 „ ne lui contrediroit point encore
 „ quant à ce mariage : & quant à Stra-
 „ tonice, si elle estoit malcontente
 „ de telles nôces ou qu'elle fist difficul-
 „ té de s'y accorder, pour autant que
 „ c'estoit chose non accoustumée; qu'il
 „ vouloit que sès amis lui monstras-
 „ sent & donnassent à entendre, qu'elle
 „ devoit trouver bon & honneste tout
 „ ce qui plaisoit au roi, & qui estoit
 „ pour le bien universel du royaume
 „ & l'utilité de la chose publique.
 „ Voilà comment fut fait le mariage
 „ d'Antiochus & de Stratonice.

(ii) *Il est également dans l'ordre, que les mœurs soient héréditaires parmi les hommes*]. Les habitans d'Antiôche n'étoient rien à Antiochus. Il ne faut pas prendre au sérieux l'espece de raisonnement que fait ici Julien. C'est une pure badinerie.

(kk) *Les mésiens mes braves aïeux*]. Eutropius pere de Constance Chlore, bisaïeul de Julien, étoit de la province de Mésie.

(ll) *Ce sont là mes titres de noblesse*].

J'ai un peu embelli le grec en cet endroit : il porte simplement : *Toutes ces choses sont la preuve d'une très-grande rufficité.*

(mm) *C'est ainsi qu'Homère fait l'éloge d'Autolycus*]. Homère au XIX. livre de l'Odyssée, dit qu'Autolycus aïeul maternel d'Ulysse sur les autres hommes *κλεπτοσύνη θ' ὄρεκτε furto ac juramento*. Me. Dacier sur cet endroit dit en substance, que le mot *κλεπτοσύνη* peut signifier non-seulement le vol, mais aussi la ruse, l'adresse, le stratagème, l'habileté à dérober la connoissance de ses projets à pénétrer les secrets des autres, & qu'Homère veut dire qu'Autolycus étoit un politique très-délié, un prince adroit, habile négociateur qui savoit faire des traités à son avantage, mais au reste fidelle à sa parole, & qui respectoit ses sermens. Supposé l'explication charitable de Me. Dacier, il est malheureux pour lui d'avoir été loué par Homère en termes équivoques : car la fripponnerie d'Autolycus a passé en proverbe. Martial dit en parlant d'un voleur : *non fuit Autolyci tam piceata manus.*

(nn) *Me paroît avoir les mœurs les plus douces*]. Le texte ajoute : *Lorsque j'y pense , je trouve aussi que je me suis fait tort à moi-même par d'autres défauts , qui vous ont dû blesser. Je suis venu dans une ville qui ne peut souffrir de cheveux négligés. J'y suis venu avec une longue barbe , une tête mal propre &c.* On diroit que Julien ne fait que commencer à s'appercevoir que sa barbe déplaît : & c'est par là néanmoins qu'il a débuté. A la première phrase j'ai substitué une transition naturelle , & rejeté la suite plus bas où je la crois à sa place. En général le Misopogon est un peu décousu , & les répétitions y sont trop fréquentes. Il a peut-être été composé dans l'espace d'une nuit ou deux. Julien avoit trop d'affaires pour être auteur à tête reposée. On ne plaint pas assez les traducteur. Ce que j'ai traduit de ses ouvrages m'a coûté plus de tems que n'en a duré son règne.

(oo) *La maxime de Théognis*]. Théognis, poète de Megare vivoit environ 550 ans avant l'ère chrétienne. Nous avons de lui des sentences ou maximes en vers élégiaques.

(pp) *Ce poisson qui fait changer de couleur*]. Ce poisson est le polype.

(qq) *Tu te piques d'être tout d'une pièce comme un habitant de Mycone*. Mycone est une île de l'archipel dont les habitans étoient renommés pour leur avarice , & pour leur rusticité.

(rr) *Nous obliger à vivre comme toi de légumes*]. Au tems de Julien les philosophes de la secte dominante qui avoient mêlé les dogmes égyptiens & chaldéens au platonisme & au débris de la doctrine de Pythagore transmise par une tradition assez incertaine , ces philosophes dis-je ; ou plutôt les plus parfaits d'entr'eux suivoient une règle de vie fort austère , qui faisoit partie de la doctrine que l'on reveloit dans les mystères aux initiés. Comme Orphée passoit pour le premier instituteur des mystères ; on prétendoit que ce genre de vie étoit celui dont Platon & quelques autres anciens avoient parlé sous le nom de *vie orphique* *Ὀρφικὸς βίος*. Cette vie que prêche Porphyre dans ses livres *de l'abstinence des animaux* , consistoit dans la pratique des vertus morales , jointe à la privation de

beaucoup de choses permises dans la vie commune. Les orphiques devoient ressembler aux prêtres égyptiens & aux brahmines. Julien n'avoit point embrassé la vie orphique ; mais il tâchoit d'en approcher. A ce que j'ai dit ailleurs de son extrême frugalité j'ajoute ici ce que je trouve dans son oraison funèbre. V. la bibliothèque greque de Fabricius tome VII. p. 309 & 310. „ Quel „ particulier philosophant dans sa „ chaumière , dit Libanius , pratiqua „ jamais une abstinence aussi rigoureuse que celle de cet empereur ? Qui „ se priva plus souvent que lui , tantôt d'un aliment , tantôt d'un autre , en l'honneur de Pan , de Mercure , d'Hécate , d'Isis , de toutes „ les divinités ? Qui jamais fit ses „ délices comme lui de se retrancher souvent toute nourriture ? Aussi „ vivoit-il dans un commerce intime „ avec les dieux son corps „ ne lui permettant pas de s'élever „ jusqu'au ciel , ils descendoient sur „ la terre pour converser avec lui. „ Ils venoient l'instruire de ce qu'il „ devoit faire ou ne pas faire... Il n'a-

„ voit pas besoin de la sagesse ni
 „ des lumières des hommes. Les
 „ êtres immortels qui savent tout ,
 „ étoient & son conseil & sa garde.
 „ Il en étoit presque toujours envi-
 „ ronné. „ Après cette citation , à
 laquelle j'en pouvois joindre d'autres
 semblables , je ne crois pas que per-
 sonne révoque en doute le fanatisme
 de Julien , non plus que celui de
 son panégyriste.

(ss) *Qui ont fait de toi pour notre
 malheur , un homme de fer & d'acier ,
 un espcce de héros manqué]*. Le grec
 porte : *qui par l'éducation qu'il t'ont
 donnée ont fait de toi un homme de chêne
 & d'érable , non pas un guerrier de ma-
 rathon , mais un demi - acharnien &c.*
 Les acharniens , on nommoit ainsi
 une tribu d'Athènes, étoient vaillans ,
 mais durs & grossiers. Dans la comé-
 die d'Aristophane , intitulée l'achar-
 nien , quelques vieillards de cette
 tribu , sont appelés des *hommes de
 chêne & d'érable , des soldats de Ma-
 rathon* : c'est-à-dire d'invincibles guer-
 riers. Les habitans d'Antioche fai-
 sant allusion à cet endroit du poète
 comique, reprochent à Julien d'avoir

la dureté l'impolitesse , la grossièreté des acharniens , sans avoir le courage de ces braves païsans de l'Attique. A ces idées purement grecques j'ai substitué des équivalens.

(*tr*) *Il en fait une peinture admirable*].

Au XXI. livre de l'Iliade Achille fait célébrer des jeux pour honorer les funérailles de Patrocle. On y voit entr'autres la description d'une course de chars.

(*un*) *Ce n'est rien en comparaison de celles de la jeunesse phéacienne*]. V. les dances des phéaciens au VIII. livre de l'Odyssée.

(*xx*) *La lyre de Phémus*]. Phémus étoit un musicien de l'île d'Ithaque , que les poursuivans de Pénélope forçoient de jouer de la lyre pendant leurs festins.

(*yy*) *La voix de Démodocus*]. Il falloit que les grecs fussent bien entêtés de leur Homère , puisqu'un gouverneur aussi grave que celui de Julien , conseille à un enfant de lire la romance scandaleuse de Mars pris dans les filets de Vulcain , que Démodocus chante au festin d'Alcinoüs.

v. Odyss. VIII.

[*xx*]

SUR LE MISOPOGON. 131

(zz) *Ce persan qui déterminâ Xerxès.*] On sait que ce fut Mardonius fils de Gobryas, qui dans le conseil de Xerxès opina pour faire la guerre aux grecs & dont l'avis prévalut. *Herodot.* l. VII. Le gouverneur de Julien portoit le même nom. V. de Julien l. I. p. 28.

(aaa) *Respecté jusqu'à l'adoration il n'y a que vingt mois.*] Julien fixe apparemment l'époque de la disgrâce des eunuques au tems où il déclara la guerre à Constance : car depuis la mort de celui-ci jusqu'au tems où Julien écrivoit le Misopogon il ne s'étoit passé qu'environ quinze ou seize mois.

(bbb) *Bien loin de penser que vous me verriez empereur.*] Constance devoit naturellement avoir des enfans; & Gallus étoit l'aîné de Julien que l'on avoit destiné à l'état ecclésiastique.

(ccc) *A quelque titre qu'il m'ait cédé l'empire.*] On prétend que Constance au lit de la mort nomma Julien son successeur. Julien le croit ou fait semblant de le croire.

(ddd) *Il est juste de te passer les idées de ton pédagogue.*] Il m'a paru nécessaire d'ajouter cette transition.

(eee) *Nous sommes ici sept étrangers.*] Il faut mettre certainement au nombre des six amis que l'empereur avoit avec lui, les philosophes Maxime d'Éphèse, Priscus d'Épire, le sophiste Himerius de Bithynie, le médecin Oribase de Pergame. On pourroit penser que les deux autres étoient Salluste Second & Anatolius. Mais je ne crois point que Julien parle ici d'aucun officier de l'empire.

(fff) *Un de vos concitoïens.*] Il est inutile d'avertir qu'il s'agit de Libanius.

(ggg) *Je ne trouve rien de si propre à nous caractériser que l'aversion pour les spectacles.*] Il n'y a ici dans l'original aucun sens raisonnable. Les trois manuscrits de la bibliothèque du roi que j'ai consultés, ne m'ont point donné de lumières. J'ai deviné. Je pourrois proposer des restitutions de texte: mais comme elles seroient incertaines, je crois que le lecteur me dispense de faire une longue note hérissée de grec qu'il ne liroit pas, & qui ne lui apprendroit rien s'il se donnoit la peine de la lire.

(hhh) *Les conducteurs des chameaux & des ânes les promènent comme en cérémonie sous les portiques.*] C'est un trait de satire

SUR LE MISOPOGON. 123
contre la mauvaise police d'Antioche.

(iii) *L'insulte que les Tarentins avoient faite à leurs ambassadeurs dans les fumées du vin & dans la licence des bacchanales.*] L'an de Rome 473. les Romains députèrent à la ville de Tarente , pour demander raison d'une hostilité commise contre leurs vaisseaux. On donna audience aux ambassadeurs dans le théâtre : c'étoit le lieu ordinaire de l'assemblée dans toutes les villes grèques. Les ambassadeurs romains aiant voulu parler en grec , furent traités de barbares , insultés sur leur accent étranger & sur leur habillement , & chassés enfin de l'assemblée. Un bouffon avec l'impudence d'un chien fallit leurs robes aux yeux de tout le monde , & fut unanimement applaudi. *Riez maintenant* , leur dit Posthumius chef de l'ambassade : *vous pleurerez quelque jour. Cet habit sera lavé dans des flots de sang.* Les romains déclarèrent la guerre aux habitans de Tarente. Ceux-ci appellerent Pyrrhus à leur secours : mais Pyrrhus ayant été contraint d'abandonner l'Italie , les Tarentins se rendirent à discrétion. Les

124 REMARQUES

romains les dépouillèrent d'une partie considérable de leur territoire, les obligèrent de livrer leurs armes & leurs vaisseaux , firent abbatre les murs de la ville & la rendirent tributaire.

(kkk) *Plus heureux que les habitans de Tarente les bacchanales durent chez vous toute l'année.*] Quoi qu'en dise Julien , je ne crois pas que les habitans de Tarente dussent rien à ceux d'Antioche. On a dit des premiers qu'ils avoient plus de fêtes & de festins publics qu'il n'y a de jours dans l'année.

(lll) *C'est sur les princes . . . sur les marques de leurs monnoies que tombent vos traits satiriques.*] Les habitans d'Antioche se moquoient des marques d'idolatrie qui se trouvent sur les monnoies de Julien.

(mmm) *Elles les attirent à leur religion par les charmes du plaisir*]. C'est un accusateur qui parle. Cependant on on n'a pas de peine à croire que sous le règne d'un prince aussi passionné que Julien pour faire des profélytes , les peres & les meres ufoient d'une extrême indulgence envers leurs enfans , de peur qu'ils n'embrassassent

la religion du souverain. On dit qu'aujourd'hui parmi les grecs les enfans de la lie du peuple, lorsqu'ils sont maltraités par leurs parens, menacent de se faire turcs & tiennent quelquefois parole.

(nnn) *Cette guerre que les dieux ont terminée par les voies de la douceur.*] Il n'y eut point de sang répandu. Constance mourut de maladie lorsqu'il marchoit contre Julien.

(ooo) *Calliope qui vient de confondre vos impostures.*] Quoique les imprimés non plus que les manuscrits ne marquent point ici de lacune, l'endroit me paroît défectueux. Je soupçonne qu'il y avoit quelques blasphêmes que les copistes auront retranchés.

(ppp) *Les habitans d'Emèse étoient-ils zélés pour Christ.*] Les habitans d'Antioche mettoient sur le compte des autres peuples de Syrie & nommément de la ville d'Emèse, les chansons & les satires qu'ils faisoient courir contre l'empereur. Mais Julien n'en étoit pas la dupe : les autres villes de Syrie témoignioient pour le paganisme un zèle qui ne permettoit pas

de croire qu'ils voulussent flétrir le restaurateur de leur religion. Les habitans d'Emèse avoient mis le feu aux églises , & n'avoient épargné que la principale dont ils avoient fait un temple de Bacchus.

(qqq) *Comment avoit-il la barbe ? c'est ce que j'ignore.*] Assurement Julien savoit que du tems de Caton d'Utique , les romains ne portoient point de barbe. On diroit qu'il est fâché que Caton n'en eût pas une aussi longue que la sienne.

(rrr) *Consultez Damophile.*] Damophile vivoit , dit-on , sous le règne de M. Aurèle. Julien ne nous donne pas une grande idée de ce compilateur , & s'en moque en passant.

(sss) *Un homme de Chéronée.*] Personne n'ignore que Plutarque étoit de Chéronée en Béotie. Il rapporte cette histoire dans la vie de Pompée.

(ttt) *Votre digne élève étant arrivé à la cour d'un roi de ce pays-là. Παρὰ τῷ ἐκτὸς βασιλεῖ, ad regem qui illic.* Faut-il entendre un roi barbare , par exemple le chef de quelque tribu des françois qui du tems de Magnence se seroit établi dans un canton de la Gaule ? Magnence qui tiroit son origine des

françois , pouvoit en avoir appelé quelques uns à son secours. D'ailleurs Constance avoit écrit aux peuples d'au de-là du Rhin , qu'ils pouvoient entrer dans les Gaules , & qu'il leur cédoit toutes les conquêtes qu'ils y feroient. Les barbares ne secondèrent que trop les vûes de Constance. Julien eut beaucoup de peine à leur faire repasser le Rhin. Peut-être aussi que l'on pourroit croire , (mais ce sens me paroît moins naturel) qu'il s'agit d'un des empereurs ou des césars qui avoient résidé dans les Gaules avant Julien. Le nom de βασιλεύς se donnoit aux empereurs & aux césars. Julien même avec ses idées républicaines ne laisse pas de le leur donner quelquefois.

(*uuu*) *Comme un de ces farceurs que vous nommez cotylistes.*] Le mot de *cotyliste* ne se trouve nulle autre part que dans cet endroit de Julien. On ignore absolument ce qu'il veut dire. Cependant comme κότυλος & κότυλη signifient une sorte de gobelet , κοτυλιστής leur dérivé pourroit signifier un joueur de gobelers , un faiseur de tours de passe-passe. Sénèque appelle

ces gobelets *prastigiatorum acetabula*. Il est remarquable que *κοῦλη* & *acetabulum* ont déjà une autre signification qui leur est commune. Ils signifient tous deux la cavité de l'os *ischion*, dans laquelle est emboëtée la tête du *femur*. Puisqu'*acetabulum* veut dire un gobelet pour faire des tours, il y a grande apparence que *κοῦλη* se prenoit au même sens. Je suis redevable de cette érudition au savant M. Falconet.

(xxx) Vous dites que j'ai renversé le monde.] Selon Socrate l. 111. c. 17. ce qui faisoit dire que Julien avoit renversé le monde, c'est que l'on voioit dans ses monnoies un taureau & un autel. Le P. Petau, M. Fleury & M. de Tillemont supposent que Socrate dit que le taureau étoit couché sur le dos. Mais l'historien ne le dit pas. Nous ne connoissons aucune médaille de ce prince où l'on voye un taureau renversé, ni même un taureau avec un autel. On en connoît quelques-unes où l'on voit un taureau debout, au-dessus duquel sont deux étoiles. Aux piés de cet animal est un aigle qui tient dans son bec une couronne, & qui semble la présenter

au taureau : mais il n'y a point d'autel. Supposé que Socrate ne se trompe pas, il s'agit de quelque médaille qui nous est inconnue. Une victime prête à être immolée, empreinte sur les monnoies de l'empereur, montrait que l'empire avoit changé de religion ; & c'est ce que les habitans d'Antioche pouvoient fort-bien appeller le renversement du monde. Après tout, Julien par son génie inquiet & réformateur, par les divers changemens qu'il avoit introduits, soit dans la religion soit dans l'état, méritoit suffisamment le reproche qu'on lui faisoit, sans qu'il soit nécessaire de penser que ce reproche étoit relatif à quelque-une de ses monnoies.

(yyy) *Ils ont poussé le châtimement des impies plus loin que je ne voulois.*] On peut voir dans l'histoire ecclésiastique & dans la vie de Julien, les inhumanités qu'exercerent contre les chrétiens ces villes saintes, entr'autres celles d'Aréthuse, d'Héliopolis & de Gaza. Je fais que Julien n'avoit pas commandé ces barbaries : mais il devoit savoir de quoi la populace est capable. Quand on lui lâche la bride, on devient res-

ponnable de sa fureur. Julien devoit au moins punir ces excès & n'en pas faire l'apologie.

(zzz) *Depuis que nous avons renvoïé le mort qui étoit à Daphné.*] Le corps du martyr S. Babylas. Voïez vie de Julien l. v. p. 356.

(A) *Vers le dixieme mois que vous appelez Louïs.*] Le P. Petau croit qu'il faut lire le *onzième* mois & non pas le *dixieme*. C'est qu'il suppose que le mois Hyperbérétéus étoit le premier de l'année macédonienne. Mais Suidas & Zénobius fondés sur un proverbe macédonien nous apprennent que ce mois étoit le dernier ; & par conséquent le mois Dius étoit le premier. Voici l'ordre que donnent aux mois macédoniens le médecin Aëtius & tous les hémérologes. J'y joindrai les mois romains auxquels ils répondoient dans l'année syrienne dont les auteurs ecclésiastiques se sont servis : mais , comme je l'ai déjà dit , elle n'étoit peut-être pas celle d'Antioche.

1	<i>Dius</i>	Novembre
2	<i>Appellæus</i>	Décembre
3	<i>Audinæus</i>	Janvier
4	<i>Peritius</i>	Février

5	<i>Dystrus</i>	Mars
6	<i>Xanthicus</i>	Avril
7	<i>Artemisus</i>	Mai
8	<i>Dæsius</i>	Juin
9	<i>Panemus</i>	Juillet
10	<i>Loüs</i>	Aouſt
11	<i>Gorpiæus</i>	Septembre
12	<i>Hyperberetæus</i>	Octobre.

(B) *Quand vous célébrez la fête de la Maïume.*] Je traduis *fête de la Maïume* & non pas *fête de Maïume*, de peur que quelqu'un ne prenne ce nom pour celui d'une divinité. Je ne ſais ſ'il faut croire ſur l'autorité de Suidas & de quelques gloſes, que la Maïume étoit dans ſon origine une fête romaine. Suidas dit qu'au mois de Mai les magiſtrats de Rome, ſuivis ſans doute de tout le peuple, l'alloyent célébrer à Oſtie, & qu'au milieu des divertiffemens & de la licence on ſe pouſſoit les uns les autres dans l'eau de la mer. Mais nous ne trouvons dans aucun autre auteur que cette réjouiffance ait jamais été célébrée dans l'Italie ni dans le reſte de l'Occident. Elle ſemble même avoir été particulière aux orientaux & ſur tout aux ſyriens. Comme on choiſiſſoit pour

la célébrer des lieux où il y avoit beaucoup d'eaux, tels que le faux-bourg de Daphné près d'Antioche, & que l'on ignore si on la célébroit au mois de Mai; il est peut-être plus naturel de penser qu'elle s'appelloit *Maïuma* parce que ce mot en syriaque signifie les eaux. Tout ce que l'on fait de cette réjouissance c'est qu'elle duroit sept jours, & qu'il étoit de l'essence de la fête de ne s'abstenir d'aucune sorte d'infamie. C'est l'expression de Libanius, qui tout païen qu'il est, en parle plusieurs fois avec horreur. Godefroy pense qu'il faut rapporter à la Maïume le spectacle infâme contre lequel S. Jean Chrysostome invektive avec tant de zèle. Au milieu d'un amphithéâtre, dans un réservoir rempli d'eau, les femmes publiques nageoient & folâtroient aux jeux de toute la ville. Si Godefroy ne se trompe pas, comme l'on fait d'ailleurs que la ville de Maïume en Palestine, située sur le bord de la mer, étoit particulièrement dévouée au culte de Vénus, je croirois que la fête de la Maïume avoit originairément pour objet de célébrer la naissance de cette déesse, qui selon la fable for-

tit du sein des flots. Mais il paroît que dès le tems de Julien, on ne regardoit plus la Maïume comme faisant partie du culte religieux des païens. Cependant il n'en est guere moins étrange de voir les chrétiens d'Antioche prendre part à cette réjouissance scandaleuse. Mais, comme dit M. de Tillemont, un grand peuple est souvent plus zélé pour défendre le nom du christianisme, que pour en pratiquer la morale. Un prince sage, dit Libanius, (on croit qu'il parle de Constance,) avoit supprimé la fête de la Maïume. Mais elle fut tolérée sous les regnes de Julien & de Valens & jusqu'aux dernieres années de Théodose I. qui la défendit quelque tems avant sa mort. Arcadius en 396 permit de la célébrer à condition qu'il ne s'y passât rien de contraire à l'honnêteté. *Clementia nostra placuit, ut MAIUMA E provincialibus latitia redderetur : ita tamen ut servetur honestas & verecundia castis moribus perseveret.* Mais comme c'étoit exiger l'impossible, le même empereur la défendit trois ans après. *Ludicras artes concedimus agitari, ne ex igniâ harum restrictione tristitia generetur*

Illud verò quod sibi nomen procax licentia vindicavit, MAIUMAM FÆDUM ATQUE INDECORUM SPECTACULUM denegamus. XV. cod. theod. tit. VI. de Maiumâ. On ne laisse pas de trouver à Constantinople quelques vestiges de cette fête dans le IX^e siècle sous le regne de Léon fils de Constantin Copronyme.

(C) *Il eût forcé les magistrats d'ouvrir leurs greniers : il leur eût inspiré des sentimens plus humains.*] Le grec porte : *Dans cette tempête Apollon eût changé les sentimens de ceux qui ont la puissance, τῶν κρατύνων : il auroit fait violence à leurs mains.* Cet endroit paroît obscur au P. Petau. Il dit qu'il ne sait point quels peuvent être ceux à qui Julien donne le nom de *κρατύνες*, à moins que par ce mot on n'entende les génies tutélaires de Daphné. Il suppose encore que par *la tempête* il faut entendre l'incendie du temple. Dans cette double supposition, voici je pense, comment on devoit traduire tout le passage, en rappelant une négation qui se trouve plus haut : *Dans cet horrible événement Apollon n'eût point détourné l'attention des génies tutélaires du lieu : il auroit arrêté les mains des incendiaires.*

Pour moi je suis persuadé que κρατῦντες signifie ici les gens en place, les magistrats : & si je croïois devoir entendre par *la tempête* l'incendie du temple d'Apollon je traduirois : *il n'eût point détourné l'attention des magistrats.* Mais je trouve plus naturel d'entendre par *cette tempête* ou *agitation*, ἐν ἐκείνῃ τῇ ζάλῃ, les mouvemens & les désordres arrivés dans Antioche à l'occasion de la disette dont Julien parlera dans la fuite. L'avarice des magistrats & des personnes les plus puissantes de la ville fut la cause de cette disette. Ainsi Julien veut dire qu'Apollon s'il eût encore été dans son temple, auroit ou prévenu ou arrêté les désordres, en touchant le cœur de ces riches avares, en les forçant d'ouvrir les mains pour répandre les blés qu'ils serroient dans leurs greniers. C'est l'explication que j'ai suivie. Je n'oserois pourtant assurer que ce soit la véritable.

(D) *Je quitte votre ville : je vous dis adieu.*] Julien étoit résolu de revenir après la campagne de Perse passer l'hiver à Tarse en Cilicie.

(E) *J'aï choisi pour introduire ceux qui souhaitent de me parler un homme.*] Je ne fais de qui parle ici Julien.

riones. Nous avons déjà remarqué dans la vie de Julien l. IV. p. 306 que les décurions entr'autres fonctions onéreuses, étoient chargés de recouvrer les impôts dans le district de leur cité, & de faire les deniers bons. Ainsi les particuliers évitoient ces places tant qu'ils pouvoient. Mais il étoit également de l'intérêt de l'empire & des cités que les curies fussent nombreuses & remplies de gens solvables. *Curiales servos esse reipublicæ ac viscera civitatum nullus ignorat, quorum cœtum rectè appellavit antiquitas minorem senatum*, dit l'empereur Majorien, *novell. theod. l. IV. tit. 1*. Julien donnoit donc une preuve de son zèle pour le bien public & de son affection pour la ville d'Antioche en lui permettant d'augmenter le nombre des sénateurs & de les choisir parmi des officiers de l'empereur qui se prétendoient exempts.

(1) *Mais voici le crime capital qui m'a perdu sans ressource.*] Julien va faire son apologie au sujet de l'espece de famine que souffrit Antioche pendant le séjour qu'il y fit. Nous ne répéterons point ici ce qu'on a pu voir ailleurs, Quoi qu'il en dise, la

conduite qu'il tint alors fait moins d'honneur à sa prudence qu'à son déintéressement & à ses bonnes intentions.

V. vie de Julien l. V. 374.

(K) *La bonne justice que vous voulez faites les uns aux autres ; il y a neuf ans.*]

En 354. Gallus partant pour Hiéracle, le peuple d'Antioche le supplia de donner des ordres pour faire venir des blés. Gallus se contenta de répondre qu'il leur laissoit Théophile gouverneur de Syrie qui sauroit bien leur en faire trouver. Le peuple n'oublia pas cette parole & rendit Théophile responsable de la cherté. A l'occasion d'une querelle qui arriva aux jeux de cirque , la populace se jeta sur le gouverneur , l'assomma & se divertit à traîner son corps dans les rues. Eubulus l'un des principaux de la ville & son fils évitèrent le même traitement. Mais le peuple mit le feu à leur maison. Constance envoya Stratégus pour punir les séditieux. Julien fait entendre que ce fut à la sollicitation des magistrats.

**FIN DES REMARQUES SUR LE
MISOPOGON**

LET TRES
CHOISIES
DE
L'EMPEREUR
JULIEN.

Mij





L E T T R E I.

GALLUS CÉSAR à *Julien*
son frere , salut (a).

LA proximité de l'Ionie (b) ANN. 351.
ou 352.
 m'a procuré l'avantage d'être promptement désabusé d'un bruit qui me pénétoit de douleur. On disoit que par un fanatisme insensé, vous aviez abandonné la religion de nos ancêtres (c), pour embrasser une folle superstition. Quelle accablante nouvelle pour un frere qui n'est pas moins sensible , soit au bien , soit au mal qu'il peut entendre dire de vous, que si on le disoit de lui-même! Mais Aëtius notre pere (d) m'a rempli

de consolation & de joie à son arrivée en m'apprennant des nouvelles toutes contraires, & telles que je les pouvois souhaiter. Il m'a assuré que vous avez beaucoup de zèle pour bâtir des maisons de priere (e); que vous ne quittez point les tombeaux de nos généreux athlètes; en un mot que vous êtes attaché fermement au culte que nous rendons à Dieu. Je ne puis que vous dire avec Homère : *poursuivez de la sorte.* Faites la joie de ceux qui vous aiment, en continuant d'ériger de semblables monumens. N'oubliez jamais que la piété est au dessus de tout : c'est la vertu par excellence. Elle nous apprend à detester le mensonge & l'imposture, & nous fait aimer le vrai qui éclate dans notre religion. Cette pluralité de dieux

n'est que dissension & désordre. Un seul être avec l'unique ministre de sa puissance, gouverne l'univers. Il n'a point d'associé comme les fils de Saturne, & ne doit point comme eux son empire au sort. Pour régner il n'a déthrôné personne, parce qu'il régne par sa nature & qu'il existe avant toutes choses. Il est le véritable Dieu. C'est à lui seul que nous devons notre culte & nos hommages.

(a) *Gallus à Julien son frere.*] Le favant P. Petau soupçonne cette lettre de supposition, sans dire pourquoi. M^{rs} de Tillemont & Spanheim la croient véritable. En effet on n'y trouve rien qui ne s'accorde avec ce que nous savons d'ailleurs.

(b) *La proximité de l'Ionie ma procuré.*] Julien étoit en Ionie, & Gallus faisoit sa résidence à Antioche. V. vie de Julien. L. I.

144 LETTRES CHOISIES

(c) *Vous aviez abandonné la religion de nos ancêtres.*] L'aïeul de Gallus & de Julien , Constance-Chlore pere de Constantin le grand & de Jule Constance avoit été très-favorable aux chrétiens , & peut-être chrétien dans le cœur. Il n'en faut pas d'avantage pour autoriser jusqu'à certain point l'expression dont se sert Gallus son petit fils.

(d) *Aëtius notre pere.*] Aëtius syrien de naissance , chaudronnier , orfèvre , médecin empirique , aiant étudié les catégories d'Aristote s'érigea en théologien. Il poussa les principes de l'arianisme aussi loin qu'ils pouvoient aller , & resuscitant les blasphêmes d'Arius , il enseigna nettement que le verbe n'étoit qu'une créature. Ce qui lui fit donner le nom d'athée non-seulement par les catholiques mais même par les ariens modérés Leonorius évêque d'Antioche ne laissa pas de l'ordonner diacre , & Gallus le prit pour son oracle en théologie. Je me suis trompé dans la vie de Julien en lui donnant le nom d'évêque. Il ne le fut que long-tems après la mort de Gallus. Nous au-

rons encore occasion de parler de lui.

(e) *Il m'a assuré que vous avez beaucoup de zèle.*] Aëtius fut la dupe de Ju'ien , qui poussa la dissimulation jusqu'à pratiquer la vie monastique. Libanius parle de cette hypocrisie comme il feroit d'un stratagème innocent. "Quoique Julien, dit-il, eût changé de religion, il professoit toujours la même, ne lui étant pas permis de découvrir ses véritables sentimens. C'étoit le contraire de la fable d'Esopé. Le lion empruntoit la peau d'un vil animal. Julien connoissoit le meilleur parti, mais il suivoit extérieurement le plus sûr. *Liban. orat. parènt.* On voit que le panégyriste non plus que le héros n'étoit pas fort scrupuleux sur l'article de la sincérité, même en matière de religion.

(f) *Je ne puis que vous dire avec Homère : poursuivez de la sorte*] Βάλλ' ὄντως, sic jaculare. *Iliad* VIII. Ce sont les paroles d'Agamemnon à Teucer qui tire avec succès des flèches sur les troïens. Il faut se souvenir que les grecs & ceux qui parloient grec, païens ou chrétiens, citoient Homère à tout propos & faisoient continuelle-

146 LETTRES CHOISIES

ment allusion à quelque endroit de ce poëte. Les païens & Julien en particulier avoient pour Homère le même respect que nous avons pour les livres canoniques.

(g) *Un seul être avec l'unique ministre de sa puissance.*] On lit dans le texte Τὸ δὲ μόνον σὺν ἐνὶ ὑπεργῶν ὃν βασιλεύει τῶ παντός: ce qui ne fait aucun sens. Je crois qu'il faut lire σὺν ἐνὶ ὑπεργῶ. Alors Gallus parlera comme un arien, comme un fidèle disciple d'Aëtius. Le christianisme de Gallus & celui de Julien n'étoit apparemment que l'arianisme.

LETTRE II.

au philosophe THEMISTAIUS
(a).

ANN. 355
AN 356.

JE desire ardemment de remplir vos espérances: mais ce que vous promettez de moi à tout le monde, & plus encore

DE L'EMP. JULIEN. 147
ce que vous attendez vous-même est tellement au dessus de ma portée que je crains de n'y pouvoir atteindre. Je l'avois toujours bien pensé, qu'il me falloit lutter contre les princes les plus célèbres, contre un Alexandre, contre un Marc-Aurèle. J'étois effraïé des talens militaires du premier, & la vertu parfaite du second me jettoit presque dans le désespoir. C'est ce qui me faisoit estimer heureuse la vie tranquille. Je me rappellois avec plaisir les savantes conversations d'Athènes. Je voulois entretenir quelque commerce de littérature avec des amis tels que vous, & faire comme un voïageur chargé qui chante le long du chemin pour rendre son fardeau plus léger: mais la lettre que vous venez de m'écrire appesantit le mien:

elle redouble mes fraïeurs, en me montrant une carrière bien plus difficile. Vous me dites que Dieu m'a mis à la place de Bacchus & d'Hercule, qui tout ensemble rois & philosophes purgerent l'univers des vices dont-il étoit inondé. Vous voulez que je bannisse toute idée de repos pour ne plus penser qu'aux moïens de remplir dignement une si haute destination. Vous parlez ensuite de tous les législateurs, de Solon, de Pittacus, de Lycurgue ; & vous ajoutez que le monde attend avec raison, que je ferai plus que n'ont fait tous ces grands hommes.

En lisant cet endroit de votre lettre, je suis demeuré comme stupide : car d'un côté, je fais que vous êtes incapable de flatter & de mentir, & de l'autre

DE L'EMP. JULIEN 149
tre , je ne connois en moi nul
talent supérieur , soit naturel ,
soit acquis. Tout mon mérite
est d'avoir aimé la philosophie :
& cet amour combien a-t-il été
traversé par des contré-tems qui
l'ont rendu jusqu'à présent inu-
tile ! Je ne pouvois compren-
dre à quoi tendoit un pareil lan-
gage. Enfin Dieu m'a mis dans
l'esprit que vous aviez peut-être
dessein de m'encourager par vos
louanges , & de m'aguerrir en me
mettant sous les yeux les com-
bats terribles auxquels doit être
nécessairement exposé chaque
jour quiconque est chargé du
soin d'un état. Mais le tour que
vous prenez est plus propre à don-
ner de l'éloignement que de l'ar-
deur pour un poste si redoutable.

En effet , je suppose qu'un
homme aiant déjà bien de la
peine à gouverner son vais-

150 LETTRES CHOISIES

seau (b) dans votre détroit, rencontre un devin qui lui dit d'un ton prophétique : il vous faut traverser la mer Egée, ensuite la mer Ionienne, & de-là faire voile sur l'océan. Vous voyez ici des ports & des villes ; mais là vous ne verrez pas une tour, ni même un rocher : heureux de découvrir par hazard quelque vaisseau, & de saluer de loin l'équipage. Vous demanderez souvent à Dieu la grace d'arriver quelque jour à terre, quand ce jour devoit être le dernier de votre vie : trop content, si, après avoir conduit au port & le bâtiment & ceux qui le montoient, vous pouviez être enseveli dans le sein de notre mere commune. Peut-être aurez vous cette consolation : mais jusqu'au dernier moment vous ferez incertain de

votre sort. Croïez-vous qu'après un telle prédiction cet homme aille courir les mers pour s'enrichir par le commerce, pour faire dans les païs étrangers des amis & des connoissances, pour contenter sa curiosité ? Non : il renoncera de bon cœur à tous ces avantages. Il évitera jusqu'à l'occasion de se rembarquer, & n'osera pas seulement demeurer dans une ville maritime : en un mot, il prendra pour devise la maxime d'Epicure, qui ordonne de vivre caché.

Vous vous êtes apperçu, ce me semble, que votre lettre pourroit produire sur moi le même effet. Ainsi pour le prévenir, & pour me dégouter de la maxime d'Epicure, vous dites des injures à ce philosophe. Il est digne d'un homme comme lui, ce sont vos termes, de faire consister le

bonheur à mener une vie oisive ,
à discourir dans les promenades.
Pour moi je suis très-convaincu
depuis long-tems qu'Epicure ne
pense pas juste sur cette matiere.
Mais aussi vouloir que le pre-
mier venu, qu'un homme sans
talens , sans expérience , s'ingé-
re dans l'administration des af-
faires de l'état, n'est-ce pas donner
dans l'excès opposé ? On dit que
Socrate même écarta de la tri-
bune plusieurs sujets médiocres ;
& même au rapport de Xeno-
phon il fit ses efforts pour em-
pêcher Alcibiade & Glaucon
d'y monter. Mais l'ardeur impé-
tueuse du jeune Alcibiade l'em-
porta sur les avis de Socrate.

Après cela n'aura-t-on point
d'égards , aux répugnances de
ceux qui se connoissent eux-mê-
mes. Leur fera-t-on violence ?
Prétendra-t-on les rassurer sur les

dangers d'un poste, où ni la vertu la plus épurée, ni les intentions les plus droites, ni la confiance la plus ferme, ne peuvent réussir sans être secondées de la fortune, qui décide en dernier ressort, & force les affaires de tourner comme il lui plaît ? Chrysippe dont la sagesse est d'ailleurs estimée & digne de l'être, comme il ne reconnoissoit ni fortune, ni hazard, ni aucune de ces causes étrangères qui traversent les gens en place, a débité des paradoxes que la suite des siècles a démenti par une infinité d'exemples contraires. En effet, comment peut-on dire que (c) Caton, que Dion le Sicilien furent heureux ? Je veux croire que ces grands hommes ne tenoient point du tout à la vie : mais ils tenoient beaucoup aux entreprises qu'ils avoient

154 LETTRES CHOISIES

formées dès le commencement. Ils eussent tout souffert pour en voir l'exécution; & cependant ils eurent la douleur de les laisser imparfaites. Nous apprenons que trompés dans leurs espérances ils soutinrent ce malheur avec beaucoup de dignité. Ils avoient trop de ressource dans leur vertu pour se livrer à la douleur. N'importe: puisqu'ils virent échouer leurs nobles projets, nous ne pouvons les regarder comme heureux, si ce n'est peut-être selon la doctrine des stoïciens. Mais on doit dire à ceux-ci, qu'*être heureux & être loué* sont deux choses différentes, & que si tous les animaux tendent naturellement au bonheur, on arrive mieux au but que la nature se propose, en méritant le nom d'heureux qu'en se faisant estimer par sa vertu. Un bonheur

DE L'EMP. JULIEN. 155
appuïé sur la fortune est rarement un bonheur solide : & néanmoins ceux qui gouvernent ne sauroient, comme on dit, même respirer sans elle. Est-ce qu'à force de jargon philosophique les généraux d'armée peuvent être soustraits à son empire, & mis hors de la sphère d'activité comme s'ils devenoient habitans de ce monde incorporel & purement intelligible où l'on place les idées, soit qu'elles aient une existence réelle, soit qu'elles existent seulement dans notre imagination ?

Que l'homme dont parle Diogène, cet homme qui n'a ni patrie, ni ville, ni maison, ne donne aucune prise à la fortune ; & ne soit pas même susceptible de ses bienfaits ; à la bonne heure. Mais prétendre que son pouvoir ne s'étend pas sur celui dont nous disons après

Homère, que les peuples lui sont confiés, & qu'il est chargé d'une infinité de soins, c'est en vérité soutenir une thèse trop étrange. Or si l'on convient qu'un souverain est assujetti à la fortune, de quelle préparation, de quelle prudence n'a-t-il pas besoin pour se maintenir dans l'équilibre de quelque côté qu'elle le pousse, & pour gouverner le vent avec l'habileté d'un sage pilote !

La plus grande difficulté n'est pas de soutenir ses assauts lorsqu'elle a déclaré la guerre, mais de se montrer digne de ses caresses lorsqu'elle juge à propos de les prodiguer. C'est par ses faveurs qu'elle triompha du conquérant de l'Asie, & le rendit plus vain & plus emporté que Darius & que Xerxès, dont il avoit renversé le trône. C'est là l'écueil où se sont brisés sans

ressource les perses , les macédoniens , les syracusains , l'état populaire d'Athènes , le gouvernement aristocratique de Lacédémone , tant de capitaines romains , & depuis , une foule d'empereurs. Je ne finirois point si j'entreprendois de compter tous ceux à qui les richesses , les victoires , les plaisirs ont été funestes. D'un autre côté , combien d'ames libres , généreuses , d'une vertu respectable , ont succombé sous le poids de l'adversité. Abimées dans leurs malheurs , elles sont devenuës esclaves , rempantes , objets de mépris & de risée pour ce même public qui les avoit long-tems admirées. A quoi bon les nommer ici ? Plût au ciel que ces déplorables exemples fussent moins communs dans le monde ! Mais on en voit , & d'on en verra toujours tant qu'il y aura des hommes.

Au reste, je ne suis pas le seul qui croie que la fortune influë extrêmement dans l'administration des affaires. Je puis citer ce que dit Platon à ce sujet dans le quatrième livre des loix. Je ne citerai rien que vous ne sachiez déjà, & que vous ne m'aïez appris. Toutefois il est bon de vous montrer que ce n'est point par foiblesse que je pense comme je fais. Voici donc comment s'exprime Platon dans cet admirable ouvrage: « Dieu gouverne l'univers & la fortune dispose avec lui de toutes les affaires humaines. Pour ne rien outrer, on peut à ces arbitres de notre sort en associer un troisième: c'est l'art, c'est l'habileté toujours assujettie & subordonnée aux deux premiers. Et quelle habileté, selon le même Platon, ne faut il pas avoir pour

régnier ! Voulant donner une
idée de celui qui possède l'art
de faire de grandes choses, il
prétend qu'un souverain doit
être un dieu. « Saturne, dit-il,
„ sachant que l'homme est inca-
„ pable d'exercer une domina-
„ tion absolue sur l'homme sans
„ se livrer à l'esprit de hauteur
„ & d'injustice, nous donna pour
„ rois & pour magistrats des gé-
„ nies dont la nature est plus
„ excellente & plus divine que
„ la nôtre. C'est ainsi que nous
„ en usons à l'égard de nos trou-
„ peaux. Au lieu d'en donner la
„ conduite à quelque animal de
„ leur espèce, nous nous la ré-
„ servons à nous mêmes qui som-
„ mes une espèce supérieure. De
„ même le dieu plein de bonté,
„ nous soumit à des êtres meil-
„ leurs que l'homme, à des gé-
„ nies, dont les soins aussi peu
„ fatiguans pour eux qu'aimables

„ pour nous faisoient régner la
 „ paix, l'innocence, la liberté,
 „ la justice, & maintenoient tou-
 „ tes les sociétés dans une su-
 „ bordination & dans une féli-
 „ cité parfaite. Cette fiction
 „ renferme une importante vé-
 „ rité, continuë Platon : c'est
 „ que tout état qui aura pour
 „ chef un mortel & non pas un
 „ dieu, sera toujours dans une
 „ situation violente & malheu-
 „ reuse. Ainsi nous devons faire
 „ tous nos efforts pour vivre
 „ comme on vivoit sous l'em-
 „ pire de Saturne, c'est-à-dire,
 „ pour obéir sans réserve à l'ê-
 „ tre immortel qui vit en nous,
 „ & pour régler par ses ordres
 „ & nos maisons & nos villes,
 „ regardant la loi comme l'ap-
 „ plication de la raison univer-
 „ selle aux divers besoins de la
 „ société. Mais quelle que soit la
 „ forme

„ forme du gouvernement ; que
 „ l'autorité suprême réside ou dans
 „ un seul, ou dans un petit nom-
 „ bre, ou dans le peuple ; si ceux
 „ qui commandent sont esclaves
 „ des plaisirs, s'ils foulent aux piés
 „ les loix pour assouvir leurs pas-
 „ sions , tout est perdu sans res-
 „ source.

Je transferis à dessein le passa-
 ge entier. Si je me contentois d'en
 produire une partie ou d'en rap-
 porter le sens , que fais-je si vous
 ne m'accuseriez pas de tronquer
 les anciens & de les citer de
 mauvaise foi ? La citation est
 exacte. Mais qu'en résulte-t-il
 par rapport au point dont-il s'a-
 git entre nous ? Il faut qu'un
 prince , tout homme qu'il est par
 sa nature ; s'élève par ses senti-
 mens & par sa conduite au dessus
 de l'humanité , qu'il ait entière-
 ment banni de son ame ce qu'elle

avoit de mortel & de commun avec les bêtes, excepté ce qui est nécessaire pour la conservation de son corps : en un mot il doit être un génie ; il doit-être un dieu. Lors donc qu'à la vue d'un état si parfait on tremble de s'y voir engager par force, est-ce là ce que vous appelez estimer uniquement la vie fainéante d'Épicure, les jardins, les allées de myrte, le faubourg d'Athènes, ou la petite maison de Socrate ? Non : j'ai fait mes preuves. En toute rencontre (α) on m'a vu sacrifier mon repos à mon devoir.

Je me ferois un plaisir de vous raconter mes travaux aussi bien que les dangers dont je me vois à toute heure menacé de la part de mes amis & de mes proches, dans le tems ou je commençois à prendre vos leçons ; je vous les raconterois, dis-je, si vous n'en étiez

mieux informé que personne. Vous n'ignorez pas non plus ce que j'ai fait en Ionie pour un étranger que je connoissois fort peu. Je parle de ce sophiste dont je pris la défense contre un homme auquel je tenois par les liens du sang, & plus encore par ceux de l'amitié. N'ai-je pas voïagé pour rendre service à mes amis? Vous savez avec quel empressement je volai au secours de Cartérius. J'allai solliciter en sa faveur Araxius notre condisciple sans en avoir été prié. Deux mois ne s'étoient pas encore écoulés depuis mon retour, lorsque je fus rappelé en Phrygie par les intérêts de la vertueuse Arété que des voisins injustes vouloient dépouiller de ses terres, & je fis ce second voïage n'étant pas encore rétabli d'une indisposition que m'avoit causé

Oij

la fatigue du premier. Enfin lorsqu'avant mon départ pour la Grece j'étois à la cour, ainsi que bien des gens le pourroient dire, entre la vie & la mort, souvenez-vous de quel style je vous écrivois. Il n'y avoit dans mes lettres ni lamentations, ni petitesse, rien de bas & d'indigne d'un homme de cœur. Le jour de mon départ ou si l'on veut de mon exil, car on en parloit ainsi dans le monde, ne fut-il pas un jour de fête pour moi. Je bénis alors la fortune en disant que l'échange étoit tout à fait de mon goût, & que j'avois comme Glaucus troqué de l'airain pour de l'or. Je tressaillois de joie, & quoique je ne possédasse dans la Grece ni terre, ni jardin, ni maison, je la regardois comme une nouvelle patrie.

Vous direz peut-être que dans l'adversité je montre assez de courage, au lieu que je paroissois foible & petit, quand la fortune me comble de ses dons; puisque je préfère Athènes à la pompe & à l'éclat qui m'environnent (e), que je regrette le repos dont je jouissois, & que la multitude des affaires me rend insupportable ma situation présente. Mais vous devriez me rendre plus de justice. Laissez-là ce que je puis avoir de haine pour les affaires & d'amour pour le repos, & jugez-moi sur la règle qui ordonne de se connoître soi-même, & sur la maxime triviale : *Il faut que chacun se mele de son métier.* Selon moi celui de souverain surpasse les forces de l'homme : il demande un dieu. Platon l'a dit : & je joins à ce qu'a dit Platon un passage d'A-

ristote qui tend à établir la même vérité. Ce n'est pas encore une fois dans le dessein de vous instruire (je n'ai garde de porter, comme on dit, des chouettes à Athènes) mais pour vous montrer que je ne néglige pas absolument les ouvrages de ce Philosophe. » Si l'on soutient, dit-
 » il dans ses livres de la politi-
 » que, si l'on soutient que la mo-
 » narchie est la meilleure forme
 » de gouvernement, il se présen-
 » te une difficulté considérable
 » au sujet des enfans du monar-
 » que. Succéderont-ils à leur pe-
 » re? Faudra-t'il les reconnoî-
 » tre, quand même ils seroient
 » incapables de regner? C'est un
 » terrible inconvénient. Le roi,
 » dit-on, maître de sa couron-
 » ne n'en disposera pas en leur
 » faveur. La chose est difficile
 » à croire. Il ne faut point atten-

» dre de l'homme un tel effort.
 » de vertu.

Dans la suite après avoir parlé d'un roi dépendant des loix, dont il n'est que le gardien & le ministre ; après lui avoir refusé le nom de roi, & prétendu qu'on doit le placer dans une autre classe, il ajoute : » Quant
 » à la roïauté totale & absolue(f), qui consiste dans le pouvoir arbitraire, quelques-uns :
 » pensent qu'elle est contraire à :
 » la nature qui nous faisant tous :
 » semblables nous donne à tous :
 » des droits égaux. Il ajoute bien-tôt après : » Vouloir que
 » les états soient soumis à l'empire de la raison, c'est vouloir
 » qu'ils ne dépendent que de :
 » Dieu & des loix. Placez un
 » homme sur le trône, vous y
 » placez avec lui une bête féroce. En effet la cupidité mé-

» rite ce nom, & les passions vio-
 » lentes, par exemple la colere
 » portent les hommes à des ex-
 » cès qui les rendent mécon-
 » noissables.. Il n'y a donc que
 » la loi, que l'on puisse appeller
 » une raison exemte de passion.

Vous voïez combien Aristote
 paroît se défier, de notre espece ;
 ou plutôt comment il prononce
 contre elle une condamnation
 générale. Il dit en termes équi-
 valens que personne n'est digne
 de regner, parce que le monar-
 que auroit besoin d'une vertu
 plus qu'humaine pour préférer
 les intérêts de l'état à ceux de
 ses propres enfans. Selon le mê-
 me philosophe, il est contre la
 justice d'exercer un empire ab-
 solu sur ses égaux :: enfin pour
 ajouter le dernier trait à tout ce
 qu'il vient de dire, il définit la
 loi : *La raison exemte de passion ;*
 &

DE L'EMP. JULIEN. 169
& conclut que la loi seule doit
regner à l'exclusion des hommes,
dont après tout le plus vertueux
est un composé de raison & de pas-
sions aussi redoutable que les plus
féroces animaux. Cette doctri-
ne , si je ne me trompe , s'ac-
corde parfaitement avec celle
de Platon. Celui-ci veut que le
prince non content d'être plus
vertueux que ses sujets devien-
ne d'une nature plus excellen-
te que la leur : degré de perfec-
tion auquel l'homme peut dif-
ficilement arriver. Il veut que
le prince s'attache immuable-
ment aux loix ; non à ces loix
faites subitement & pour des
cas particuliers ; à ces loix mo-
dernes , ouvrages de législateurs
qui n'ont pas toujours vécu se-
lon les principes de la raison ;
mais aux loix dictées par des
hommes sages qui s'étoient pu-

rifié l'esprit & le cœur. Loin de borner leurs vûës à reprimer les désordres actuels & de se renfermer dans les circonstances présentes, ils ont approfondi la nature du gouvernement, contemplé l'essence de la justice & puisé dans ces sources des regles qui obligent tous les membres d'un état: regles dans lesquelles n'ont influé ni l'amitié ni la haine, & d'autant meilleures que ceux qui en sont les auteurs ne les ont point écrites pour leurs contemporains ni pour leurs compatriotes, mais pour la postérité, pour des étrangers avec lesquels ils n'avoient ni ne comptoient avoir aucune relation particulière. En effet je vois que Solon, le sage Solon, ayant éteint toutes les dettes, & délivré par ce coup d'état le peuple d'Athènes de l'oppression

des riches, ne laissa pas de s'attirer des reproches parce que ses amis dont il avoit suivi le conseil profiterent de l'occasion (2) pour s'enrichir. Tant il est difficile lorsqu'on est en place, d'éviter ces fâcheux inconvéniens, même avec les vûes les plus droites & le desintéressement le plus parfait!

La crainte d'y tomber fait que je regrette souvent la vie que j'ai quittée, & si je m'occupe trop de ces objets, vous devez vous en prendre à vous même, puisque vous dites que je dois seul faire assaut de vertus & de sagesse avec les Solons, les Lyncurges, les Pittacus; que le tems de la retraite est passé; qu'il ne s'agit plus de philosopher à l'ombre, mais d'exposer au grand jour un philosophe accompli. Quelqu'un par principe de santé

s'est exercé à la gymnastique , mais foiblement & sans sortir de chez lui. Ses forces suffisent tout au plus à cet exercice modéré. Il se trouve tout à coup transporté je ne fais comment aux jeux olympiques ; & son ami lui tient ce langage : vous voici sur le plus grand théâtre de l'univers : vous êtes dans la carrière consacrée à Jupiter. Vous allez être en spectacle à toute la Grece , principalement à vos compatriotes dont l'honneur est entre vos mains ; & même à quelques barbares que vous devez étonner par des prodiges de force qui leur rendent votre patrie plus redoutable que jamais. L'effet naturel de ce discours sera de consterner le nouvel athlète. Il n'ira combattre qu'en tremblant. Comptez que votre lettre a fait sur moi la mê-

me impression. Au reste mes idées sont-elles entièrement justes ? Ne le sont-elles qu'en partie ? Suis-je totalement dans l'erreur ? C'est de quoi vous m'instruirez mieux que personne ?

En attendant, je veux, mon très-cher & très-respectable ami, vous proposer quelques doutes, qui se sont élevés dans mon esprit à l'occasion de votre lettre, & sur lesquels j'ai besoin d'éclaircissement. Vous décidez que la vie active est préférable à celle d'un philosophe, & vous appuïez votre décision de l'autorité du sage Aristote, qui dit que le bonheur consiste à faire le bien. Quoique ce même Aristote, dites-vous, balance quelquefois entre la vie politique & la vie contemplative, & que dans certains endroits il semble se déclarer en faveur de la dernière, ici

néanmoins , il donne la préférence à ceux qui font les auteurs & , pour parler son langage , *les architectes des grandes actions* : ce qui doit s'entendre , ajoutez vous , principalement des souverains. Mais Aristote ne dit pas un mot de ce que vous ajoutez à son texte ; duquel même on pourroit tirer précisément le contraire. En effet ces expressions , *agir à proprement parler , être l'architecte* , c'est-à-dire , l'auteur & l'ame des actions extérieures , désignent plutôt les législateurs & les philosophes qui traitent de la politique , en un mot quiconque agit seulement de l'esprit & de la langue , que ceux qui exécutent eux mêmes. Ce n'est pas assez pour ces derniers de former des plans , de penser , de réfléchir , de prescrire aux

autres ce qu'il faut faire. En toute occasion ils doivent paier de leur personne , mettre la main à l'œuvre , agir comme les loix l'ordonnent , & souvent comme la nécessité des circonstances l'exige. Si le passage d'Aristote signifie ce que vous lui faites signifier , Aristote se sera servi du mot *d'architecte* , au même sens dans lequel Homère emploie celui de *connoître* , lorsque parlant d'Hercule qui de tous les hommes a le plus agi par lui-même , il dit que *ce heros connoissoit les grandes actions*. Mais Homère écrivoit en vers.

D'ailleurs si la félicité de la vie active consiste à bien gouverner les hommes , à faire un bon usage de l'autorité , il faudra dire que Socrate étoit malheureux. Je ne parle point ici de Pythagore , ni de Démocrite ,

ni d'Anaxagore de Clazomènes. Vous pourriez me dire que livrés à la contemplation ils jouissoient d'une autre espèce de bonheur. Mais Socrate avoit renoncé à la spéculation pour mener une vie active. Loin de commander à deux ou trois citoyens , il n'étoit pas maître de sa propre femme , ni de son fils. Disons nous que Socrate n'agissoit point ? Pour moi j'ose dire que le fils de Sophronisque a plus fait (*b*) qu'Alexandre le grand. C'est à lui que l'on doit la sagesse de Platon, l'habileté de Xenophon dans la conduite d'une armée , le courage d'Antisthènes , la philosophie Erétrienne & celle de Mégare , un Cébés, un Simmias , un Phédon , une infinité d'autres , sans parler de ces colonies illustres qu'enfanta la même école ; du

Lycée, du Portique, des Académies. Dites moi maintenant quel bien ont fait dans le monde les victoires d'Alexandre ? Ont-elles réformé le gouvernement d'une ville, réglé les mœurs d'un particulier ? Elles ont enrichi bien des gens ; mais elles n'ont rendu personne ni plus tempérant ni plus sage ? L'unique effet qu'elles aient produit sur le vainqueur même, a été de redoubler sa hauteur & son arrogance. Mais tous ceux qui se corrigent par le secours de la philosophie, sont redevables à Socrate de ce salutaire changement. Au reste ceci n'est point une idée qui me soit particulière. Aristote l'avoit ce semble avant moi, lui qui pour avoir composé un ouvrage (i) sur la nature de Dieu ne se croïoit pas moins estimable que le conquérant de la Per-

178 L E T T R E S C H O I S I E S
se. Je trouve qu'il avoit raison.
Pour gagner des batailles , il
faut du courage, du bonheur,
& si l'on veut, de l'habileté. Mais
penser juste sur la nature divi-
ne , c'est le fruit d'une vertu
consommée : & comme il est vrai
de dire que personne n'est bien
connu que de ceux avec lesquels
il a des rapports & des liaisons
intimes, on pourroit peut-être
regarder comme une pure intel-
ligence , & plutôt comme un
dieu que comme un homme ,
celui qui connoît la nature de
Dieu.

Mais je m'apperçois que nous
voilà retombés sur la comparai-
son de la vie contemplative &
de la vie politique : parallèle où
vous dites dès le commence-
ment de votre lettre que vous
ne voulez point entrer. Je vous
parlerai donc seulement des phi-

lofophes que vous m'avez cités pour exemples de la vie active : je veux dire (*k*) Aréus , (*l*) Nicolas de Damas , Thrasyllé (*m*) & Musonius (*n*). Aucun d'eux n'a commandé dans la ville qui l'avoit vû naître. On dit même qu'Aréus refusa le gouvernement de l'Egypte sa patrie. Pour Thrasyllé confident de Tibere , il ne doit point sa réputation à l'autorité qu'il put avoir. Au contraire l'amitié de ce tyran eût flétri le nom de Thrasyllé pour jamais , s'il n'avoit laissé des ouvrages qui font connoître avantageusement leur auteur & lui servent d'apologie. Nicolas de Damas ne fut pas fort employé. On le connoît moins par ses actions que par les écrits où il les raconte. Musonius devint célèbre par la patience héroïque avec laquelle il endura les cruau-

rés des tyrans , & vécut peut-être aussi heureux au milieu de ses disgraces, que ceux qui gouvernent les plus grands états. Supposé qu'Aréus ait cru que le bonheur de la vie active, c'est-à-dire le pouvoir de faire le bien, étoit attaché aux grandes places ; en refusant de gouverner l'Egypte, ce philosophe aura de gaieté de cœur renoncé à la fin la plus excellente que l'homme puisse se proposer. Vous même qui n'êtes pas à la tête d'une armée, (o) qui ne montez point à la tribune, qui n'avez ni province ni ville à gouverner, êtes vous un homme oisif, un citoyen inutile ? Il faudroit avoir perdu l'esprit pour le croire. En formant trois ou quatre philosophes, vous pouvez servir le genre humain plus utilement que ne feroit un grand nombre d'empereurs.

Le philosophe est chargé dans l'univers d'un rôle important. Vous dites qu'il est capable de donner des conseils avantageux à l'état. Il fait plus: il donne de bons exemples. Ses actions viennent à l'appui de ses discours. Comme il est lui-même ce qu'il veut que soient les autres, sa conduite est plus persuasive & plus efficace que les ordres de ceux qui ne savent que commander.

Je reviens à ce que j'ai dit d'abord, & finis une lettre déjà trop longue. Elle se réduit à ceci: Ce n'est ni la paresse, ni l'amour du repos & des plaisirs qui me font regretter la vie privée; mais je ne trouve en moi, je le répète, ni la science, ni les talens qui me seroient nécessaires. D'ailleurs comme j'ai tâché, quoique sans succès, de devenir

philosophe; je crains dans un siècle où l'on n'est déjà que trop prévenu contre la philosophie, on ne la rende responsable de mes fautes. Je vous avois précédemment exposé ces mêmes raisons : elles ne m'ont attiré que des reproches , dont je viens de me justifier comme j'ai pû. Je prie Dieu qu'il m'envoie la bonne fortune & la prudence avec elle. J'ai besoin plus que jamais , premièrement de l'assistance divine , ensuite de votre secours & de celui des autres philosophes. Vous devez tous me seconder , puisque je combats à votre tête , & que je m'expose pour vous. Quand même Dieu se serviroit un jour de nos efforts réunis pour accorder aux hommes le bien (p) que je me sens incapable de leur procurer moi seul , qui pourroit désapprouver le langage que je tiens ? En

effet, tout ce que je connois de bien en moi, c'est que n'ayant rien je ne crois pas avoir beaucoup. J'agis, comme vous voïez, en conséquence, & vous déclarez à tous que vous devez attendre de moi peu de chose, & vous soumettre par avance à la volonté de Dieu. Après cette déclaration, je mériterai quelque indulgence si je fais des fautes. Si tout réussit au gré de nos desirs, le succès m'inspirera de la reconnoissance. Je ne m'approprierais point ce qui sera l'ouvrage des autres : & rapportant, comme il est juste, à l'être suprême le bien dont nous aurons été l'instrument, je vous prierai de vous joindre à moi pour en rendre graces à sa bonté.



(a) *Au philosophe Thémistius.*] Cette lettre philosophique sur *les écueils de la puissance souveraine* fut écrite peu de tems après que Constance eut élevé Julien à la dignité de César. Il ne faut pas oublier que c'étoit non-seulement une désignation à l'empire, mais encore une association actuelle à une partie considérable du pouvoir impérial. Les grecs donnoient au César le titre de *Βασιλεὺς δευτερος* ou même simplement comme aux empereurs, celui de *Βασιλεὺς*. Je dirai bien-tôt pourquoi je ne puis admettre la conjecture du P. Petau, qui soupçonne que Julien composa ce traité lorsque la mort de Constance l'eût rendu maître de l'empire. J'examinerai dans la suite si le Thémistius à qui Julien écrit est celui dont nous avons les ouvrages.

(b) *Gouverner son vaisseau dans votre détroit.*] Si j'étois sûr que la lettre s'adresse au célèbre Thémistius, j'assurerois que ce détroit est celui de Constantinople.

(c) *Peut-on dire que Caton.*] Caton d'Utique.

(d) *En toute rencontre on m'a vu sacrifier*

crifier mon repos à mon devoir.] Les faits dont Julien se sert pour prouver qu'il n'a jamais manqué de courage, m'ont pleinement convaincu que la lettre est antérieure à son séjour dans les Gaules ? Combien de traits de fermeté , combien d'actions de valeur n'auroit-il pas dû alléguer, s'il l'eût écrite après avoir été proclamé auguste ?

(e) *La pompe & l'éclat qui m'environnent.*] Les césars avoient toutes les marques de la puissance impériale excepté le diadème.

(f) *La roïauté totale & absolue.*] Παμβασιλεία.

(g) *Ses amis . . . profitèrent de l'occasion pour s'enrichir.*] Avant que la résolution qu'il avoit prise d'éteindre les dettes eût transpiré dans le public , quelques-uns de ses amis emprunterent de grosses sommes , sachant bien qu'ils seroient dispensés de les paier.

(h) *Le fils de Sophronisque a plus fait qu'Alexandre le grand.*] Julien a raison de préférer Socrate au conquérant de l'Asie , le plus sage & le plus éclairé des philosophes au fleau du genre humain. Mais quoi qu'il puisse

dire des prétendues conversions philosophiques , aussi rares que defectueuses ; l'avantage que les hommes ont tiré des instructions de Socrate se réduit à bien peu de chose : témoin l'état déplorable où les nations parmi lesquelles la philosophie étoit le plus cultivée , se trouvoient & pour la religion & pour les mœurs avant la publication de l'évangile. Il étoit réservé à douze hommes de la lie du peuple , & d'une nation qu'Athènes & Rome regardoient comme barbare , d'opérer dans l'univers une réforme que la philosophie n'avoit jamais tentée & qu'elle jugeoit impossible. Si les hommes n'avoient eû pour apôtres que Socrate & les philosophes des différentes sectes sorties de son école , le monde seroit encore ce qu'il étoit autrefois. Au milieu des ténèbres les plus profondes quelques hommes un peu moins aveugles que le vulgaire , & souvent plus vitieux , entreverroient un petit nombre de vérités qui serviroient de pâture à leur orgueil & d'exercice à leur langue plutôt que de règle à leur conduite. Les uns regarderoient tout comme problématique

que , même l'existence de Dieu & les principes de la morale. Les autres abboïant contre le vice deshonoroient la vertu & braverient l'honnêteté publique. Quelques-uns feroient des actions vertueuses, mais par fanatisme & par amour propre. Plusieurs cacheroient, & cacheroient mal, sous le manteau philosophique des abominations que l'on n'oseroit aujourd'hui nommer. Les plus éclairés faute de zèle pour les vérités qu'ils connoïtroient le mieux, & d'ailleurs ne les pouvant appuier que de raisonnemens subtils & nullement populaires, les retiendroient captives. Ils n'auroient pas seulement le courage de proposer à la multitude le dogme fondamental de l'unité de Dieu. Le peuple sans instruction, sans principes, sans mœurs, sans idée des devoirs de l'homme, donneroit tête baissée dans toutes les horreurs de l'idolâtrie, & les sages prétendus auroient comme Socrate, Platon, Cicéron, Sénèque &c. la lâcheté d'adorer dans les temples les mêmes dieux dont ils se moqueroient dans leurs écoles & dans leurs écrits; ou tout au plus comme

Julien & les platoniciens de son tems à l'aide de quelque systême arbitraire ils feroient un mélange monstrueux du dogme de l'unité de Dieu avec toutes les folies spéculatives & pratiques du polythéisme. Il est même plus que probable que la corruption générale & les diverses révolutions arrivées dans le monde auroient absolument éteint les foibles lumières de la philosophie , si le christianisme n'étoit venu les fortifier , les épurer , les étendre , mettre à la portée des esprits les plus grossiers & ce que les philosophes ignoroient & ce qu'ils n'osoient enseigner. Vraisemblablement les nations qui démembrement l'empire romain nous auroient replongés dans la barbarie , si la religion chrétienne ne les eût civilisées. Ceux qui la combattent n'auront-ils jamais l'équité de considérer , que sans elle ils seroient certainement livrés aux plus folles superstitions , & peut-être dans un état approchant de celui des sauvages de l'Amérique ?

(i) *Aristote pour avoir composé un ouvrage sur la nature de Dieu.*] Ἡ θεολογικὴ ἐργασία. La suite fait voir que j'ai dû

traduire comme j'ai fait. Je ne fais ce que c'est que cet ouvrage d'Aristote, & Julien est, si je ne me trompe, le seul qui en ait parlé.

(k) *Aréus*] Philosophe & homme de lettres, attaché avec ses deux fils Dionysius & Nicanor à la personne d'Auguste dont il possédoit la confiance. Sénèque dit qu'il fut le consolateur de Livie qui paroissoit inconsolable de la perte de Dursus. (*Livia*) *se consolandam Arco philosopho viri sui praebeuit. & multum eam rem sibi profuisse confessa est. Senec. consolat. ad Marciam.*

(l) *Nicolas de Damas.*] Ami d'Auguste, de M. Agrippa & d'Hérode le grand qui apprit de lui la philosophie. A la prière de ce roi des juifs il écrivit une histoire universelle. Il faisoit honneur à la philosophie par son desintéressement & par ses libéralités. Il prévenoit en tout les besoins de ses amis, & disoit que l'argent non plus que les instrumens de musique ne sert qu'à ceux qui s'en servent. Il avoit composé la vie d'Auguste ou du moins l'histoire de son éducation. Nous n'avons de ses ouvrages que quelques

190 LETTRES CHOISIES
fragmens qui se trouvent dans les extraits de Constantin Porphyrogénète publiés par M. de Valois.

(m) *Thrasylle*.] Philosophe platonicien & célèbre astrologue. On peut voir dans Tacite *Annal.* vi. avec quelle adresse & quelle présence d'esprit, il sut échapper à la cruauté de Tibère & gagner sa confiance.

(n) *Musonius*.] C. Caius Musonius Rufus chevalier romain. Non content de faire profession de la philosophie stoïcienne il tâchoit de la répandre parmi la jeune noblesse de Rome, & parloit avec liberté de la conduite de Néron. Le tyran le fit mettre dans une affreuse prison, d'où il l'envoia d'abord dans l'île de Gyaros, ensuite à l'Isthme de Corinthe pour y travailler enchaîné. Un ami s'attendrissant sur son état, j'aime mieux, lui dit Musonius être ici, que de jouer sur un théâtre comme Néron. Après la mort de son persécuteur, il revint à Rome, & fut le seul philosophe que Vespasien n'en chassa pas. Puisque Julien dit que Musonius supporta la cruauté des tyrans, il fut encore persécuté par quelqu'autre que Néron ; sans doute par Domitien.

(o) *Vous même qui n'êtes pas à la tête d'une armée &c.*] A la vérité le Thémistius que nous connoissons n'étoit point homme de guerre. Il ne haranguoit point le peuple : je crois que personne n'en avoit alors le droit excepté les empereurs & les césars. Il ne fut préfet de Constantinople que sous Théodose. Néanmoins la manière dont Julien parle ici du Thémistius auquel il écrit , feroit croire que c'étoit plutôt un simple philosophe concentré dans son école que le célèbre Thémistius qui venoit d'être fait sénateur de Constantinople deux mois avant que Julien fut nommé César , & qui avoit toujours eu l'ambition d'être à la fois philosophe & homme d'état. D'ailleurs le Thémistius à qui la lettre est adressée paroît avoir été l'un des plus intimes amis de Julien , & Thémistius le sénateur dans un discours prononcé sous le regne de Théodose , ou il se glorifie de la considération que les empereurs ont eue pour lui , donne à entendre que Julien ne l'avoit pas aimé , puisqu'il dit que ce prince a été forcé (par la vérité sans doute) de le reconnoître pour

Or. XXXI.

Orat. III.

le premier des philosophes. Enfin ce qui paroît encore plus considérable Julien n'étoit pas César, lorsque Thémistius fut fait sénateur : & cependant Thémistius dans le discours ou il remercie Constance de sa nouvelle dignité félicite l'empereur d'avoir pris Julien pour collègue. Ces difficultés sont très fortes : mais ne pourroit-on pas répondre 1^o que Thémistius étoit peut-être du nombre des sénateurs que l'on nommoit *allecti* ou *immunes* & qui jouissoient de toutes les prérogatives de sénateurs sans être obligés d'en exercer les fonctions ? 2^o. Thémistius étoit pour le moins aussi bon courtisan que philosophe. Ainsi la politique ne lui permettoit pas de se vanter sous le regne de Théodose d'avoir été l'ami de Julien. Il aimoit mieux alors faire croire que si ce prince lui avoit donné de grands témoignages d'estime, c'étoit moins par inclination & par goût que parce qu'il n'avoit pû les lui refuser. La vanité de Thémistius qui se montre à découvert dans la harangue dont il s'agit s'accordoit avec la politique à lui faire tenir ce langage. 3^o. Il est
vrai

vrai que les lettres par lesquelles Constante fait Thémistius sénateur furent luës dans le Sénat de Constantinople le premier de Septembre 355, & que Julien ne fut déclaré César que le sixième de Novembre de la même année : mais le remerciement où le nouveau sénateur parle de l'association de Julien fut, comme on voit par le discours même, prononcé quelque tems après que les lettres de Constante eurent été luës à Constantinople, & lorsqu'on venoit d'apprendre que Julien étoit César. Rien n'empêche de croire qu'il se passa deux mois & demi ou trois mois entre la lecture de ces lettres & le discours en question.

(p) *Quand même Dieu se serviroit un jour de nos efforts réunis pour accorder aux hommes le bien*] Ce bien étoit sur tout le rétablissement du paganisme,



LETTRE III.

A ORIBASE (a).

AN. 358.

Selon le divin Homère, il y a deux portes des songes; l'une pour les faux, l'autre pour les vrais. Si vous en eûtes jamais de cette dernière espèce, c'est celui dont vous me parlez. Je le regarde comme une prédiction (d) certaine. Je viens moi-même d'en avoir un qui ne me permet plus d'en douter. Je vois un arbre très-haut (e), planté au milieu d'un fallon, mais penché vers la terre. Il sortoit de sa racine un jeune arbrisseau plein de vigueur. Je m'intéressois pour celui-ci, & j'étois dans des tranfes mortelles, craignant que quelqu'un ne l'arra-

DE L'EMP. JULIEN. 195
chât avec l'arbre. Je m'approche
& trouve l'arbre tombé. Le re-
jetton ne l'étoit pas ; mais il pa-
roissoit être en l'air. Mes allar-
mes ont redoublé. Quel arbre !
ai-je dit. Le rejetton court grand
risque de périr avec lui. Regar-
dez bien & rassurez vous , m'a
dit alors un inconnu. La racine
tient à la terre ; & la jeune
tige dont le sort vous touche
ne périra pas. Elle ne fera que
croître & se fortifier. Voilà mon
songe. Dieu sait ce qu'il signi-
fie.

Pour parler maintenant de ce
malheureux (d) efféminé ; quand
a-t-il tenu de moi ces propos ?
Est-ce avant qu'il m'ait vu ? Est-
ce depuis ? Faites moi le plaisir
de me mander ce que vous pou-
rez en apprendre. Tout le monde
sait que j'ai eu pour lui des mé-
nagemens dont je rougis. J'ai

souvent gardé le silence sur les vexations qu'il exerçoit dans la province : j'ai fait semblant d'en ignorer une partie & de ne pas croire l'autre. Tantôt j'ai refusé d'écouter les plaintes ; tantôt d'y avoir égard. Quelquefois j'ai rejeté la faute sur les officiers. Mais lorsque ce misérable a prétendu me rendre complice de ses infamies en m'envoiant pour le signer son indigne (e) son abominable projet, le seul parti que j'eusse à prendre étoit celui que j'ai pris. Aurais-je signé sans dire mot ? Il eût fallu pour cela être un imbécille, n'avoir ni sentiment, ni conscience. Devois-je lui déclarer une guerre ouverte ? C'étoit ce que m'inspiroient la justice, le courage & l'honneur. Mais dans les circonstances où nous sommes, la prudence me l'a dé-

fendu (f). Je me suis donc contenté de dire en présence de bien des gens que je savois devoir le lui rapporter : *Assurément il reformera ce projet ; la chose est trop criante*. Mais bien loin de rentrer en lui-même & de profiter de cet avis , il s'est porté à des excès que l'on n'eût pādû attendre d'un tyran qui auroit eu quelque reste de pudeur ; & cela presque sous mes yeux. Cependant qu'avois-je fait, que ce que devoit faire en pareil cas un disciple de Platon (g) & d'Aristote ? Falloit-il laisser de pauvres peuples à la merci de ces brigands, qui par leurs indignes manœuvres les ont réduits aux dernières extrémités ? Nous punissons de mort un tribun , nous lui refusons même la sépulture pour avoir abandonné un poste qu'il ne pouvoit garder

fans perdre la vie ; & nous au-
 fions la lâcheté de quitter le
 nôtre , en cessant de défendre
 ceux qu'on ne cesse d'opprimer.
 Dieu nous y a placés & combat
 lui-même pour nous. Si notre
 fermeté nous attire quelque dis-
 grace , c'est une grande ressour-
 ce que le témoignage d'une bon-
 ne conscience. Je prie les dieux
 de me donner un homme de
 bien tel que Salluste. Si l'on
 m'envoie un successeur , je n'en
 ferai peut-être pas fâché. Il vaut
 mieux faire bien un peu de tems
 que de faire long-tems mal. Quel-
 ques-uns regardent la philoso-
 phie peripatéticienne comme
 moins courageuse que celle du
 Portique. C'est une erreur. Tou-
 te la différence que j'y trouve ,
 c'est que la premiere a moins de
 sang froid , & n'agit pas toujours
 par système. La seconde mérit-

DE L'EMP. JULIEN. 199
teroit de prendre toujours le
bon parti , puisqu'elle n'aban-
donne jamais celui qu'elle a pris.

(a) *A Oribase.*] Cette lettre écrite
dans les Gaules par Julien ncore cé-
sar est adressée à Oribase de Perga-
me son médecin & le confident de son
apostasie.

(b) *Je le regarde comme une prédic-
tion certaine.*] Il faut observer que
c'est à un intime ami que Julien par-
le de la sorte. Peut-on douter que
ce prince ne crût aux songes ? Dans
ce qui nous reste de ses livres contre
la religion chrétienne ; il débite gra-
vement qu'*Esculape l'a guéri plusieurs*
fois par les remèdes qu'il lui a indiqués.
Les païens croioient que ce dieu leur
apparoissoit pendant le sommeil.

(c) *Je vois un arbre très-haut.*] Cet
arbre est Constance , & le rejetton
Julien lui-même.

(d) *Pour parler maintenant de ce mal-
heureux efféminé.*] Τῷ μαρτὶ ἀνδρὸς οὐνοῦ. Il
parle de Florentius préfet des Gau-
les. V. la vie de Julien l. II. p. 133.

R iiij

200 LETTRES CHOISIES

(e) *Son indigne, son abominable projet.*]
Un projet pour rehausser la capitation.

(f) *Dans les circonstances ou nous sommes la prudence me l'a défendu.*] C'eût été se révolter contre Constance qui avoit mis Florentius en place.

(g) *Ce que devoit faire en pareil cas un disciple de Platon & d'Aristote.* On voit qu'il faisoit les actions de vertu par pédanterie au moins autant que par principes.

LETTRE IV.

Au philosophe MAXIME (a).

ANN. 361. **M**ILLE pensées se présentent en foule à mon esprit. Pas une ne veut céder à l'autre, & toutes ensemble m'étouffent la voix. Vous donnerez à cela le nom d'empressement ridicule ou tel autre qu'il

vous plaira. Tâchons néanmoins de les arranger selon l'ordre du tems , & commençons par remercier les dieux dont la bonté infinie me permet (*b*) de vous écrire , & peut-être nous permettra de nous voir.

Dès que j'eus été fait empereur (les dieux savent que ce fût malgré moi , & qu'il n'y a jamais eu de résistance plus marquée que la mienne) je me mis en campagne & marchai contre les barbares. Au bout de trois mois aiant repris le chemin des Gaules , sur toute la route j'avois l'œil allerte pour voir si je vous appercevrois , & je demandois à tous ceux qui venoient de ces quartiers-là , s'ils n'étoit point arrivé quelque philosophe , quelque homme de lettres portant un manteau.

J'approchois de Befançon , ville

autrefois considérable où l'on voïoit des temples magnifiques. Ce n'est aujourd'hui qu'une petite place nouvellement rebâtie, défenduë d'une bonne muraille, & d'ailleurs forte par son assiette. Elle est environnée d'une riviere que l'on nomme le Doux, & s'éleve sur la pointe d'un rocher, presque inaccessible aux oiseaux mêmes, qui ne tient au continent que par une langue de terre. Lors donc que j'étois proche de Befançon, j'apperçus un philosophe cynique avec son bâton & son manteau. De loin je le pris pour vous. Aïant fait quelques pas je reconnus mon erreur, & pensai néanmoins que ce philosophe venoit de votre part. Il est de mes amis & je fus fort aise de le voir : mais ce n'étoit pas lui que j'attendois. Ainsi l'idée du bonheur dont je me flat-

tois s'évanouit comme un songe. Depuis ce tems-là je me suis imaginé que l'inquiétude où vous étiez au sujet de mes affaires vous empêchoit de quitter la Grece. Jupiter, le Soleil & Minerve, tous les dieux & toutes les déesses sont témoins des vives allarmes où j'ai été depuis mon départ des Gaules pour l'Illyrie. Je tremblois pour vous : je consultois les dieux ou plutôt je les faisois consulter ne me sentant pas la force de voir (c) ni d'entendre ce qui pouvoit vous être arrivé. Les dieux répondoient clairement que l'on vous suscitoit des traverses, mais que les méchans ne pourroient accomplir leurs noirs projets.

Vous voiez que je passe sous silence une infinité d'événemens. Je devrois sur tout vous dire combien les dieux m'ont donné

de preuves d'une protection visible : comment j'ai eu le bonheur d'échapper à tant de conspirations formées contre moi ; & cela sans ôter la vie ni les biens à personne , sans punir autrement les assassins pris sur le fait qu'en les mettant hors d'état de me nuire (a). Peut-être qu'il convient mieux de faire ce détail de vive voix que par lettres. Il vous intéressera, j'en suis sûr. Nous honorons ouvertement les dieux , & la plus grande partie de mon armée professe comme moi la vraie religion. Nous sacrifions publiquement. Nous avons offert plusieurs hécatombes en action de grâces. Les dieux m'ordonnent de rétablir leur culte (e) dans sa pureté. Je leur obéis de tout mon cœur. Ils me promettent de grandes récompenses, si je travaille avec

DE L'EMP. JULIEN. 205
zèle. Evagre nous est venu trouver.

(a) *Au philosophe Maxime.*] C'est le fameux Maxime d'Ephèse , le séducteur de Julien. Cette lettre a été écrite en Illyrie dans le tems où ce prince faisoit des préparatifs de guerre contre Constance.

(b) *Les dieux dont la bonté infinie me permet de vous écrire.*] Apparemment que Julien depuis qu'il avoit pris le titre d'auguste écrivoit rarement à Maxime de peur d'attirer des affaires à ce philosophe qui demouroit en Ionie ou en Grece & par conséquent sous la domination de Constance.

(c) *Je les faisois consulter , n'ayant pas la force de voir ni d'entendre ce qui pouvoit vous être arrivé.*] Peut-on douter après cela que Julien ne crût à la théurgie?

(d) *En les mettant hors d'état de nuire.*] Peu de tems après que Julien eut été proclamé auguste , un eunuque suborné par les créatures de Constance le voulut assassiner. Julien lui

pardonna. Nous apprenons ici que cette conspiration ne fut pas la seule qui menaça ses jours.

(e) *Les dieux m'ordonnent de rétablir leur culte dans sa pureté.*] Il ne doutoit pas qu'il ne fût suscité des dieux pour être le restaurateur du paganisme.

LETTRE V.

A JULIEN *son oncle* (a).

LA troisième heure de la nuit commence ; & je suis sans ANN. 361. secrétaire , parce que tous les miens sont occupés. J'ai à peine le tems de vous écrire. Nous vivons grâces aux dieux , & nous sommes délivrés de la cruelle alternative de périr ou de faire périr les autres. Le Soleil a qui j'ai sur tout adressé mes prières , & le grand Jupiter savent que bien loin de souhaiter la mort

de Constance je faisois des vœux pour sa conservation. Je ne me suis mis en marche que pour obéir aux dieux qui m'annonçoient toutes sortes de prospérités si j'allois en avant, & les derniers malheurs si je demeurois en repos. D'ailleurs me voïant déclaré ennemi public, je voulois lui faire peur & le forcer de se prêter à quelque accommodement; résolu toutefois s'il falloit en venir aux mains d'attendre de la fortune & de la bonté des dieux ce qu'il leur plairoit d'ordonner.

(a) *A Julien son oncle.*] Julien aussitôt qu'il eut appris en Illyrie la mort de Constance écrivit cette lettre au comte Julien son oncle par le courier qu'il lui dépêcha pour lui annoncer une nouvelle si intéressante.

LETTRE VI.

A ARTABIUS (a).

ANN. 361. **P**AR les dieux , je ne veux point que l'on fasse mourir les galiléens , ni qu'on les frappe injustement , ni qu'on les maltraite en quelque maniere que ce soit ; mais je veux absolument qu'on leur préfère les adorateurs des dieux. La folie des (b) galiléens a mis l'empire à deux doigts de sa perte , & la bonté des dieux nous a tous sauvés. Il est donc juste d'honorer les dieux & de distinguer les personnes & les villes qui les honorent.

(a) *A Artabius.*] Je ne crois pas que l'on connoisse cet Artabius. Ce
que

que l'on donne ici pour une lettre de Julien est peut-être le fragment de quelque édit. Il ne faut pas douter que ce prince dès le commencement de son regne n'en ait fait un pour déclarer que le paganisme étoit la religion de l'empire, & pour défendre en même tems de maltraiter les chrétiens. Ceci doit donc avoir été écrit en 361.

(b) *La folie des galiléens a mis l'empire à deux doigts de sa perte.*] Il est certain que la persécution arienne causa beaucoup de maux à l'état. Constance voulant faire le théologien négligea les devoirs d'un empereur. A force de tenir des conciles, il ruina les voitures publiques & dépensa des sommes immenses &c. Mais il est injuste d'imputer à la religion chrétienne des fautes qu'elle condamne lors même qu'on les commet pour la soutenir. C'est de toutes les religions la plus propre à rendre un état heureux.



LETTRE VII.

A HERMOGENE *ci-devant*
gouverneur d'Egypte.

PERMETTEZ-moi de m'écrier
 avec les poëtes,

ANN. 361.

Grace au ciel mon bonheur passe mon espérance.

Enfin je suis échappé contre mon attente à la fureur de l'hydre à cent têtes. Ce n'est pas de mon frere Constance que je parle ainsi (je le laisse pour ce qu'il étoit) mais de ces bêtes féroces qui l'obsédoient , qui lançoient sur tout le monde des regards menaçans , qui aigrissoient un prince dont la clémence , quoiqu'en aient pû dire bien des gens , n'étoit pas la

premiere vertu. Mais il est dans le tombeau. Puisse-t'il y reposer en paix ! Pour eux , ce n'est pas mon intention qu'il leur soit fait la moindre injustice. Cependant comme divers accusateurs s'élèvent contre eux , on leur a donné (a) des juges. Hâtez - vous mon très-cher ami. Faites l'impossible pour arriver au plutôt. Il y a long-tems , je vous jure , que je désirois de vous voir. Ne m'enviez pas ce plaisir, maintenant que j'ai celui d'apprendre que vous êtes hors de danger.

(a) *On leur a donné des juges.*] Julien créa une chambre de justice. Vie de Julien l. III. 214.



 LETTRE VIII.
A THEODORE *pontife* (*a*).

 ANN. 361.

JE vous écris une lettre différente de celle que j'ai adressée aux autres (*b*) parceque votre amitié particulière pour moi mérite cette distinction. Nous sommes disciples du même maître : c'est déjà beaucoup , & vous vous souvenez de ce que (*c*) Un soir, il y a déjà long-tems , il me témoigna dans une conversation que j'eus avec lui tant d'estime pour vous, que je ne balançai pas à vous regarder comme mon ami. Je n'ai pas coutume d'aimer ainsi sur parole, & je ne donne mon amitié qu'avec une extrême précaution. Je ne vous connoissois pas

DE L'EMP. JULIEN. 213
même de vuë. Pour aimer il faut
connoître , & pour connoître il
faut éprouver. Cependant une
certaine raison décisive me dé-
termina (*d*). Vous me l'avez
dite vous-même. Aujourd'hui je
veux vous charger d'une affaire
que j'ai fort à cœur , & qui sera
très-utile au genre humain. Je
me flatte que vous y travaille-
rez avec ardeur. Elle nous rem-
plira de joie dans ce monde , &
redoublera nos bonnes espéran-
ces (*e*) pour l'autre. Car nous
ne sommes ni vous ni moi du
nombre de ceux qui pensent que
l'ame périt avant ou avec le
corps (*f*). Si nous la croïons im-
mortelle , ce n'est point sur la
parole des hommes. C'est sur
celle des dieux mêmes qui peu-
vent seuls connoître ces vérités ;
que dis-je ? qui seuls les con-
noissent nécessairement. La con-

jecture est le partage de la raison humaine & la science celui des dieux. Quelle est donc la commission dont je vous charge ? C'est l'intendance générale de ce qui concerne la religion dans toute l'Asie ; l'autorité sur tous les prêtres , soit des villes , soit de la campagne, avec le pouvoir de traiter chacun d'eux selon qu'il le méritera.

Dans cette place les vertus les plus essentielles sont la modération , la douceur & la bonté pour ceux qui s'acquittent de leur devoir , la hardiesse à reprendre & la vigueur à punir ceux qui sont injustes , irreligieux ; insolens. Tout ce qu'il faut régler en commun pour rendre au culte divin la pureté , nous le réglerons incessamment avec plusieurs autres choses : mais je veux en attendant vous proposer

fer quelques réflexions. Il est juste de me croire sur ces matières. Je n'en parle qu'après les avoir bien méditées. Personne ne marche avec plus de réserve & n'est plus ennemi que moi de la nouveauté, sur tout en fait de religion, parce que je suis convaincu qu'il faut observer les anciennes loix (g) que nos peres avoit certainement reçûës des dieux. La sagesse que l'on y remarque prouve qu'elles ne sont pas l'ouvrage des hommes. Mais les richesses & l'amour des plaisirs aiant prévalu, on les a négligées ces saintes loix; on les a corrompuës, en sorte qu'il est nécessaire de reprendre l'édifice dès les fondemens. J'ai toujours gémi en secret de notre indifférence pour les dieux: suite déplorable de la débauche & de la dépravation des mœurs, qui ont

éteint parmi nous tout esprit de religion. Ceux de qui l'école des impies tire son origine (*b*) sont tout de feu pour l'erreur : ils aiment mieux mourir que d'y renoncer. Ils endurent la misère & la faim plutôt que de goûter de la chair de porc (*i*) & de celle d'un animal étouffé ou mort par accident : & notre froideur pour les dieux est telle que nous oublions les loix de nos peres, que nous ignorons si jamais elles ont existé. Mais les hommes dont je viens de parler sont religieux en partie, puisque le dieu qu'ils adorent est le dieu très puissant & très bon, qui gouverne le monde visible, & que nous adorons nous-mêmes sous d'autres noms (*k*) comme je ne puis en douter. Ainsi je ne saurois les blâmer de cet attachement à leurs loix. Ils se
trompent

trompent seulement en ce qu'ils lui rendent un culte exclusif, & ne veulent point adorer les autres dieux. Enflés d'un fol orgueil digne d'un peuple barbare (l), ils s'approprient la connoissance de ce dieu, prétendant qu'il n'est pas connu de nous autres gentils. Mais les impies galiléens (m) comme une maladie funeste au genre humain... *Le reste de la lettre est perdu.*

(a) *A Théodore pontife.*] Ce pontife Théodore étoit, comme on en peut juger par la lettre, un païen zélé, disciple de Maxime, initié par Maxime comme Julien, instruit comme ce prince dans les mystères de la théurgie. Cette lettre se trouve dans l'édition du P. Petau, mais seulement en grec. Elle avoit été copiée sur un manuscrit si défectueux qu'il n'étoit pas possible de la traduire. M. Span-

heim d'après un manuscrit moins imparfait l'a donnée avec une version latine qui ne répond pas assez à la réputation de ce savant homme.

(b) *Une lettre différente de celle que j'ai adressée aux autres.*] Julien avoit écrit sans doute une lettre circulaire aux pontifes païens dès qu'il fut paisible possesseur de l'empire. Comme celle-ci paroît écrite dans le même tems , je crois qu'elle est de l'année 361.

(c) *Vous vous souvenez de ce que ...*] Il indique à demi mot & d'un air mystérieux ce qu'il virent ou crurent voir lorsque Maxime les initia.

(d) *Une certaine raison décisive me déterminâ.*] Il n'est pas possible de deviner cette raison ; mais on entrevoit que dans l'initiation de Théodore , il étoit arrivé quelque chose dont Julien avoit conclu , qu'un homme si agréable aux dieux méritoit d'être le ministre & le coopérateur de l'apôtre du paganisme.

(e) *Elle nous remplira de joie dans ce monde & redoublera nos bonnes espérances pour l'autre.*] Comme cette lettre n'est point écrite pour être montrée ,

elle prouve à quel point Julien étoit fanatique & convaincu de sa fausse religion. Elle fait voir en même tems qu'il croïoit une providence, une autre vie, l'immortalité de l'âme. Il détestoit les matérialistes. Dans un de ses ouvrages il parle avec horreur du pyrrhonisme & de la doctrine d'Epicure. Il remercie les dieux d'avoir éteint ces sectes & fait périr la plûpart des livres qui contenoient leurs dogmes pernecieux. *V. Fragment. orat.* Vraisemblablement les esprits forts n'eussent pas triomphé sous son regne. Pourquoi donc le protégeroient-ils ? Mais souvent des intérêts communs servent à réunir en apparence des ennemis irréconciliables. *Et facti sunt amici . . . in ipsâ die : nam antea inimici erant ad invicem.* L'affection que Julien témoigna pour les Juifs en est un exemple remarquable.

(f) *Nous ne sommes ni vous ni moi de ceux qui croient que l'âme périt avant ou avec le corps.*] Ceux qui croioient l'âme immortelle & les matérialistes mêmes distinguoient dans l'âme la partie intellectuelle *νῦς* & la partie sensitive *ψυχή*. Il y en avoit sans doute

qui s'imaginoient , les uns que la partie intellectuelle s'étoit déjà retirée , les autres qu'elle étoit déjà détruite , lorsqu'ils voioient le corps réduit à la seule vie animale.

..(g) *Je suis convaincu qu'il faut observer les anciennes loix.*] Le paganisme en général n'avoit point de code religieux , si ce n'étoit quelques oracles prétendus , apparemment assez modernes , sur les cérémonies que l'on devoit observer dans les sacrifices , & sur les victimes qui convenoient à chaque espèce de dieux. Eusèbe rapporte quelques morceaux de ces oracles dans le quatrième livre de la préparation évangélique. Je pense que les loix dont parle ici Julien sont principalement les anciens rites de chaque peuple, de chaque ville, de chaque temple. Ces rites par le laps de tems avoient souffert différentes altérations, & dans le déclin du paganisme quelques-uns s'étoient abolis.

Julien profond dans l'antiquité païenne veut remettre les choses sur l'ancien pié. Quant à la sagesse toute divine qu'il admire dans ces rites, elle est l'ouvrage de son imagination.

il les regarde comme symboliques. Allégoriste ingénieux & fécond, à force d'explications arbitraires il découvroit des choses merveilleuses dans le culte aussi-bien que dans l'histoire de ses dieux. Pour se convaincre qu'il trouvoit par tout tout ce qu'il vouloit, c'est assez de parcourir son discours *sur la mere des dieux*.

(h) *Ceux de qui l'école des impies tire son origine.*] Δυσσεβείας σχολῇ πρόσχοντες ceux qui sont attachés à l'école de l'impiété. Jecrois qu'il faut lire προίχοντες les chefs, les premiers docteurs. La suite montre qu'il s'agit ici des juifs.

(i) *Ils endurent la misère & la faim plutôt que de goûter de la chair de porc ou de celle d'un animal étouffé.*] Ceci prouveroit seul que Julien parle des juifs. A la vérité les chrétiens par respect pour le concile de Jérusalem se sont abstenus du sang & des viandes étouffées plus long-tems que n'ont subsisté les raisons sur lesquelles la défense étoit fondée : & les chrétiens orientaux s'en abstiennent encore aujourd'hui. Mais depuis que Dieu eut révélé à saint Pierre (Act. XV) que la distinction des viandes étoit abro-

ne & contre celle des juifs, c'est qu'elles sont exclusives & ne peuvent entrer en composition avec aucune autre. Mais ils souffroient moins impatiemment les juifs & se contentoient de les mépriser, parce que ceux-ci gaignoient peu de prosélytes. La stérilité dont la synagogue est frappée lui faisoit trouver grace aux iëux de nos ennemis communs : mais la fécondité de l'église les allarmoit, & les mettoit en fureur. Ils prévoioient qu'elle détruiroit enfin leurs autels. Julien en particulier menageoit les juifs parce qu'ils entroient dans son plan, 1^o par leur haine implacable contre les chrétiens : 2^o par le dessein qu'il avoit formé de rétablir la nation & le temple pour démentir les écritures. D'ailleurs la religion des juifs ordonnoit des sacrifices, & sous ce point de vûe étoit agréable à Julien qui avoit pour les sacrifices sanglans, comme on le peut voir dans sa vie & dans ses ouvrages, un goût plus digne d'un boucher que d'un philosophe.

(m) *Mais les galiléens comme une maladie funeste au genre humain.*] Il est

224 LETTRES CHOISIES
visible que Julien s'emportoit ici contre le christianisme & les chrétiens, peut-être d'une manière si atroce qu'il le aura fait horreur aux copistes.

LETTRE IX.

Au philosophe MAXIME.

ANN. 361. **A**LEXANDRE avoit coutume de mettre Homère sous son chevet ne voulant être séparé ni jour ni nuit de celui qu'il regardoit comme son maître dans l'art de la guerre. J'en fais autant de vos lettres que je regarde comme un spécifique à tous mes maux. Elles sont toujours nouvelles pour moi. Si vous voulez donc nous donner l'avant-goût de votre présence en vous peignant dans ce qui sort de votre plume, écrivez-moi continuellement. Mais plu-

DE L'EMP. JULIEN. 225.
rôt venez me trouver au nom
des dieux. Sachez que je ne vis
pendant votre absence (a) que
dans le tems où je lis vos let-
tres.

(a) *Je ne vis pendant votre absence que
dans le tems où je lis vos lettres.*] Voyez
vie de Julien l. 1v. 252.

LETTRE X.

A l'évêque AETIUS (a).

J'AI rappelé de leur exil tous
ceux que Constance d'heu-
reuse mémoire avoit banni pour
la folie des galiléens. Non con-
tent de vous accorder la même
grace, comme je n'ai point ou-
blié notre ancienne connoissan-
ce, ni le tems que nous avons
passé ensemble, je vous exhorte

ANN. 361.

226 LETTRES CHOISIES
à venir nous trouver. Pour vous
rendre à la cour , vous pren-
drez un chariot public avec un
cheval de bagage.

(a) *A l'évêque Aëtius.*] La mort
de Gallus avoit été suivie de l'exil
d'Aëtius son théologien & son confi-
dent. On le rendoit responsable au
moins de quelques unes des fautes de
ce malheureux prince , & les demia-
riens l'avoient dénoncé à Constance
comme un hérésiarque très dange-
reux. La qualité d'évêque qu'on lui
donne dans le titre de la lettre de Ju-
lien aura été ajoutée par les copistes.
Aëtius n'étoit pas encore évêque lors-
que Julien lui écrivit. Mais il fut or-
donné bientôt après par les évêques
de son parti qui rompirent alors ou-
vertement avec les demiariens. L'es-
pece de crédit qu'Aëtius avoit auprès
de l'empereur qui lui fit présent d'une
terre dans l'île de Lesbos donna sans
doute aux anoméens ou purs ariens
la hardiesse de consommer leur schis-
me. Au reste il ne paroît point qu'Aë-

DE L'EMP. JULIEN. 227
tius , quoique évêque ait été attaché
à aucun siège.

LETTRE XI.

A PROHERESIUS (a).

POURQUOI donc ne sa-
luerai-je point l'illustre Pro-
hérésius, ce grand homme dont
l'éloquence majestueuse imite
les fleuves qui se répandent dans
les plaines, Prohérésius, dis-je,
l'émule de Périclès , mais qui
ne trouble ni ne bouleverse la
Grece comme cet ancien ora-
teur ? Ne soïez pas surpris , si je
vous écris en peu de mots. C'est
aux grands maîtres comme vous
à faire de longs discours : mais
le laconisme nous convient
quand nous vous adressons la pa-
role. Sachez donc que je suis
assailli de toutes parts d'une fou-
ANN. 361.

228 LETTRES CHOISIES

le d'affaires de toute espèce. Si vous voulez écrire l'histoire je vous instruirai avec la dernière exactitude des motifs de mon retour, & vous communiquerai les lettres originales qui peuvent servir de preuves. Mais si vous êtes résolu de blanchir dans les écoles & de vous exercer toute votre vie sur des sujets de déclamation, mon silence doit, ce semble, vous être indifférent.

(a) *A Prohérésius.*] Voiez la vie de Julien l. iv. 273.

LETTRE XII.

A ALYPIUS frere de Césarius (a).

ANN. 361.
ou 362. SYLON au rapport d'Hérodote (b) sachant que Darius étoit sur le trône lui rap-

pella le souvenir du manteau qu'il avoit donné autrefois à Darius encore particulier, & lui demanda l'île de Samos. Il l'obtint: & ce prince se glorifioit d'avoir païé si noblement un manteau, quoiqu'au fonds il eût fait à Syloson (c) un triste présent. Comparez ma conduite avec celle de Darius. J'ai d'abord un avantage sur lui. Je n'attens pas que vous me fassiez penser à vous. Le tems ne vous avoit point effacé de mon cœur: & comme je conservois précieusement le souvenir de votre amitié, aussi-tôt que Dieu me permet de vous en donner la preuve, vous êtes un des premiers que j'appelle auprès de moi. Voilà le début de notre histoire. Voulez-vous en sçavoir la suite? Je me mêle quelquefois de prédire. Je crois donc

230 LETTRES CHOISIES

sous le bon plaisir de la divine Némésis, que nous ferons mieux vous & moi que ne firent Darius & Sylofon. Vous n'avez pas besoin d'un roi qui vous aide à ruiner une ville; & moi, je cherche des gens qui m'aident à rétablir ce qui est malheureusement ruiné. Que dites-vous de ce badinage d'une Muse barbare (*d*) & gauloise (*e*) ? Partez sous la conduite des dieux, & arrivez en bonne santé. (*Ce qui suit étoit écrit de la main de Julien.*) Nous chassons ici aux chevreaux & aux moutons: (*f*) c'est la seule chasse que permette la rigueur de l'hiver. Venez trouver un ami qui vous aimoit déjà de tout son cœur dans le tems qu'il n'étoit pas en état de connoître ce que vous valez.

(a) *Alypius frere de Césarius.*] C'est le même Alypius natif d'Antioche, que Julien chargea depuis de faire rebâtir le temple de Jérusalem.

(b) *Syloson au rapport d'Herodote.*] Syloson étoit frere de Polycrate tyran de Samos. V. Hérodote l. III.

(c) *Quoiqu'au fonds il eût fait à Syloson un triste présent.*] Syloson fut mis en possession de Samos : mais la ville s'étant soulevée les perses la saccagerent, enforte qu'il ne regna que sur un désert.

(d) *Que dites-vous de cebadinage d'une Muse barbare & gauloise?*] Julien dit quelque part que le séjour des Gaulles l'avoit rendu barbare & qu'il avoit presque oublié le grec. Il eût été bien fâché d'en être cru sur sa parole.

(e) *Nous chassons ici aux chevreux & aux moutons.*] Ἀντὶς ἐρίφων καὶ τῆς ἐν τοῖς χειμαδίαις θήρας τῶν προβατίων. Ce passage est obscur & peut-être corrompu. Julien veut-il dire, comme je le suppose dans la traduction, que l'hiver ne permettoit point de chasser, & que l'on ne mangeoit à

232 LETTRES CHOISIES

sa table que de la viande de boucherie ? Mais Julien ne se soucia jamais de la bonne chère , & je ne trouve nulle part qu'il ait aimé la chasse. Il pouvoit n'en être pas ainsi d'Alypius. Le passage signifieroit-il que les troupes de Julien faisoient des courses pendant l'hiver sur les terres de l'ennemi & enlevoient des troupeaux. En ce cas la lettre auroit été écrite dans les Gaules avant l'entière rupture de Julien avec Constance. Alypius pouvoit être alors dans la grande Bretagne , où l'on sait qu'il fut employé avant le regne de Julien. *Britannias curaverat pro prafectis* , dit Ammien Marcellin.

LETTRE XIII.

A B A S I L E (a).

VOILA ce qui s'appelle traiter les gens (b) en ami. Je suis enchanté de la parole que vous me donnez. Hâtez-vous de la tenir , & de vous rendre auprès

ANN. 361

ou 362.

près d'un homme que vous aimez, & qui vous aime tendrement. Les affaires ne laissent pas de fatiguer lorsqu'on y donne, comme nous faisons, une application suivie, & que l'on ne se borne pas à l'essentiel. Mais ceux avec qui je partage mes soins, réunissent, si je ne me trompe, l'esprit d'équité, l'intelligence, la capacité, les talens. Ainsi je puis prendre haleine, & les affaires vont toujours leur train. Jusqu'ici vous ne connoissez guère la cour que par cette duplicité que vous y avez trouvée, & par cette fausse politesse qui comble de louanges ceux que l'on déteste dans le cœur. Elle est bannie de notre commerce. Nous vivons ensemble avec une liberté honnête: nous nous reprenons quand il le faut. Nous nous disons nos vérités, & l'ami,

tié ne souffre point de cette franchise. Grace à notre union intime, nous avons le bonheur (puisse-t-il durer toujours!) de travailler sans être à la gêne, & de prendre du délassement sans cesser de travailler. Aucune inquiétude ne trouble notre sommeil. Après avoir veillé pour les autres autant que pour moi, je suis sûr qu'ils veillent à leur tour autant pour moi que pour eux. Pardonnez-moi ce verbiage & ce frivole détail. Il y a peut-être de la sottise à se donner ainsi de l'encens ; mais j'ai voulu vous persuader que la présence d'un homme sensé comme vous ne gâtera rien ici. Au contraire elle nous fera très-utile. Hâtez-vous encore une fois, & prenez une voiture (c) publique. Vous demeurerez ici tant qu'il vous plaira. Lorsque vous

voudrez nous quitter , on aura
soin de vous faire conduire d'u-
ne maniere convenable partout
où vous voudrez aller..

(a) *A Basile.*] Ce Basile n'est pas
connu d'ailleurs.

(b) *Voila ce qui s'appelle traiter les
gens en ami. Je suis enchanté, &c.*] Le
grec porte mot à mot : *Vous ne me
déclarez pas la guerre , comme dit le
proverbe : & moi je puis dire d'après la
comédie : ô le diseur de nouvelles qui va-
lent leur pesant d'or.* Je me suis con-
tenté de rendre le sens. Si je traduisois
à la lettre toutes les citations , les
allusions & les proverbes dont Julien
est rempli , la traduction ne seroit pas
lisible. La langue gréque souffroit
sans doute tout cela ; mais j'écris en
françois. D'un autre côté , si je m'a-
musois à rendre compte des change-
mens legers que je suis obligé de faire
pour rapprocher mon auteur du goût
de notre langue , je donnerois un
commentaire : & ce n'est point du tout
mon dessein.

236 LETTRES CHOISIES

(c) *Prenez une voiture publique.*] L'état fournissoit des voitures à ceux qui voïageoient par ordre du prince : & c'est ce que l'on appelloit alors voitures publiques.

LETTRE XIV.

JULIEN A LA COMMUNAUTE
DES JUIFS (a).

ANN. 362.

SOUS les regnes précédens rien n'a plus appesanti le joug de votre esclavage, que les ordres surpris, en vertu desquels on vous forçoit de païer au thrésor public des sommes exorbitantes. J'avois souvent été témoin de ces exactions ; mais je ne les ai bien connuës que par une infinité d'ordonnances que j'ai trouvé toutes dressées contre vous dans les papiers de l'état. On alloit même vous im-

poser une nouvelle taxe, si je n'avois arrêté cette vexation impie (b) qui deshonorait le gouvernement. J'ai jetté au feu toutes ces ordonnances afin que personne ne puisse désormais vous allarmer & vous vexer en répandant des bruits fâcheux. Au reste vous devez moins accuser de tant d'injustices mon frere Constance de glorieuse mémoire, que ces hommes sans principes d'humanité ni de religion qu'il faisoit manger à sa table. Je les ai précipités de mes propres mains (c) dans des cachots affreux, pour faire périr parmi nous jusqu'au souvenir de leur mort : & voulant contribuer à votre bonheur, j'ai exhorté mon frere Iule votre vénérable patriarche à ne plus souffrir que ceux que l'on nomme apôtres levent des droits sur le

peuple. Je veux que désormais affranchis de ces contributions injustes , & goûtant sous mon regne le repos le plus profond vous redoubliez vos vœux pour la prospérité de mon empire auprès du grand Dieu créateur (d) qui m'a daigné couronner de sa main très-pure. L'inquiétude & les épreuves violentes resserrent le cœur. Elles ôtent en quelque façon la hardiesse d'élever les mains pour prier. Mais lorsqu'une joie entière & parfaite entretient dans l'âme une douce sérénité , on se sent le zèle & la confiance d'adresser de ferventes prières à ce Dieu suprême. C'est de lui que dépend l'exécution des projets que nous avons formés pour l'avantage de l'état. Obtenez de sa bonté que je revienne victorieux de la guerre de Perse (e) pour rebâ-

DE L'EMP. JULIEN. 239
tir Jérusalem cette ville sainte
après le rétablissement de la-
quelle vous soupirez depuis tant
d'années , pour l'habiter avec
vous & pour y rendre gloire au
tout-puissant.

(a) *A la communauté des juifs.*]
Il semble que les juifs depuis la ruine
de Jérusalem aient conservé jusqu'au
commencement du cinquième siècle
une forme d'état & de monarchie.
Ils avoient en Palestine un ethnarque
ou chef de leur nation qui par la to-
lérance des romains jouissoit d'un
très-grand pouvoir. Il se nommoit
aussi patriarche. Sa place étoit héré-
ditaire , & passoit du pere au fils. Tou-
tes les synagogues d'Orient & d'Oc-
cident lui païoient tribut sous pré-
texte de fournir à l'entretien des rab-
bins qui s'appliquoient dans la Judée
à l'étude de la loi. Ceux qu'il char-
geoit de lever cet impôt portoient le
nom d'*apôtres* ou *envoies*. Ces patriarches
qui s'étoient rendus fort odieux

par leurs concussions & leurs rapines n'existoient plus en 429. *V. M. de Tillemont, histoire des empereurs, tome 1.*

(b) *Si je n'avois arrêté cette vexation impie.*] Ἀσέβημα. Julien voulant flatter les Juifs fait entendre qu'il les regarde comme une nation sainte, à laquelle on ne peut nuire sans impiété.

(c) *Je les ai précipités de mes propres mains dans des cachots affreux.*] La chambre de justice crééé par Julien procéda contre les favoris & les ministres de Constance avec une extrême rigueur. Mais que Julien de ses propres mains en ait précipité quelques-uns dans des cachots, c'est ce qui ne se trouve nulle part, & ce qui n'est pas même vraisemblable. Il faut donc prendre ceci pour une exagération des plus outrées, ou dire que les mots ἐν χερσίν ἐμαῖς λαβόμενος ont été ajoutés par quelque juif. Quoiqu'après Mrs. de Tillemont & Fleury j'aie fait usage de cette lettre dans la vie de Julien, j'avouë pourtant que cet endroit me la rend suspecte jusqu'à certain point & me frappe beaucoup plus que le style de la lettre, qui me paroît écrite

écrite moins purement que les autres : car après tout il n'est pas nécessaire que Julien l'ait dictée lui-même, ni que tous ses secrétaires aient été puristes. Elle pourroit même aussi-bien que quelques autres avoir été écrite originairement en latin.

(d) *Vous redoublez vos vœux pour la prospérité de mon empire auprès du grand Dieu créateur.*] Ce langage de Julien n'est point une preuve que la lettre soit supposée. On verra dans la suite qu'il croioit que le dieu des Juifs étoit le Démoniurge qui avoit créé ou plutôt arrangé l'univers. Le Démoniurge ou *Δέμιουργος* procédoit éternellement substantiellement & par lui-même du premier Dieu, nommé l'*Etre*, l'*Un* & le *Bien*. Soit que les platoniciens admissent une distinction de nature entre l'*Etre* & le Démoniurge, soit qu'ils reconnussent seulement une distinction de personnes, soit enfin qu'ils regardassent le Démoniurge comme un attribut de l'*Etre*, toujours est il certain qu'ils donnoient même au Démoniurge le nom de premier Dieu, de Dieu suprême. C'est le Démoniurge que Julien adoroit sous le nom du *Soleil roi*, enten-

dant non l'astre qui frappe nos yeux ,
 mais une intelligence qui présidoit à
 cet astre , & qui dans le monde intel-
 ligible tenoit le même rang que tient
 le soleil matériel dans le monde sen-
 sible.

(c) *Obtenez de sa bonté que je revien-
 ne victorieux de la guerre de Perse pour
 rebâtir Jérusalem cette ville sainte.*] Ju-
 lien n'attendit pas si long-tems à don-
 ner aux juifs des preuves de son af-
 fection ou plutôt de sa haine contre
 les chrétiens , par le projet qu'il for-
 ma de rebâtir le temple de Jérusa-
 lem. Nous avons rapporté d'après les
 auteurs païens mêmes comment Dieu
 confondit ce projet par un miracle des
 plus éclatans & des plus attestés dont
 l'histoire fasse mention.

LETTRE XV.

Aux ALEXANDRINS.

==
 ANN. 362.

J'APPRENDS que vous avez
 un obélisque assez haut, cou-
 ché sur le rivage , & dont vous

paroiſſez ne faire aucun cas. Conſtance d'heureuſe mémoire dans le deſſein de le transporter à Conſtantinople (a) avoit expreſſ conſtruit un vaiſſeau. Mais puisqu'il a plu aux dieux de diſpoſer de ce prince, Conſtantinople me ſomme d'acquitter la dette de mon prédéceſſeur. C'eſt ma patrie, & je lui appartiens de plus près que Conſtance. Il l'aimoit comme ſa ſœur, & moi je l'aime comme ma mere. Elle m'a vû naître; elle a pris ſoin de mon enfance. Je ne puis oublier ce que je lui dois (b). Cependant il n'eſt pas juſte que vous y perdiez. Comme votre ville ne m'eſt pas moins chere que ma patrie, je vous permets auſſi d'élever la ſtatue coloffale (c) qui vient d'être faite. Ainſi vous aurez monument pour monument,

à la place d'une pierre taillée en triangle ou sont gravés quelques caractères égyptiens , la statuë d'un homme dont vous souhaitez d'avoir l'image. Et s'il est vrai, comme on le dit , que quelques-uns couchent sur la pointe de cet obélisque & lui rendent un culte , (*d*) c'est une raison de plus pour le faire ôter de-là. Je veux abolir cette superstition. Quand on voit ceux qui demeurent auprès , y dormir au milieu des saletés dont le lieu doit être rempli & des infamies qui s'y commettent , on ne regarde pas cette pierre comme un monument sacré. Au contraire leur superstition confirme dans l'incrédulité ceux qui refusent de croire aux dieux, C'est pourquoi vous devez encore plus me seconder pour faire conduire cet obélisque dans

ma patrie , qui vous reçoit avec tant de cordialité , lorsque vous venez dans nos mers. Vous contribuez à la faire subsister : vous contribuerez à l'embellir (*c*). Quand vous y arriverez ce sera pour vous un coup d'œil agréable & flatteur de voir de loin le présent que vous lui aurez fait.

(*a*) *Constance avoit construit un vaisseau.*] Constance avoit fait transporter d'Egypte à Rome un des obélisques que l'on y voit encore. C'est celui que Sixte V. a relevé. Constance vouloit procurer à la nouvelle Rome une semblable décoration.

(*b*) *Je ne puis oublier ce que je lui dois.*] La lettre finit ici dans les éditions de Julien. M. Muratori a trouvé la suite dans un manuscrit de la bibliothèque ambrosienne , & l'a donnée dans ses *anecdota græca* , où M. Fabricius l'a prise pour l'insérer dans sa *bibliothèque grèque*.

(*c*) *Je vous permets aussi d'élever la*

statuë colossale qui vient d'être faite.] J'imagine que c'étoit la statuë de Julien même.

(d) *Quelques-uns couchent sur la pointe de cet obélisque & lui rendent un culte.*] ΤΥΤΕΣ ΕΙΣΙΝ ΟΙ ΘΕΡΑΠΕΥΟΝΤΕΣ ΚΑΙ ΠΡΟΣΚΑΘΕΥΔΟΝΤΕΣ ΑΥΤῷ Τῇ ΚΟΡΥΦῃ. M. Muratori traduit : *quosdam esse therapeutas qui obelisci huius vertici indormiant.* Il croit que ces thérapeutes étoient des moines qui , sans doute par esprit de mortification , venoient dormir sur cet obélisque. M. Fabricius ajoûte que l'on ne peut pas douter que ce ne fussent des stylites. Mais 1^o pour trouver ici des thérapeutes , il faut faire violence au texte , & n'avoir point d'égard à la particule copulative qui lie les deux verbes : *cultum adhibentes & indormientes ejus vertici.* 2^o les stylites étoient absolument inconnus avant l'illustre S. Siméon qui ne monta sur sa colonne que vers l'an 423 : & même il est remarquable que les solitaires d'Egypte lui envoïerent déclarer qu'ils se séparoient de sa communion , parce qu'ils ne pouvoient approuver un genre de vie si nouveau. Ils ne se réunirent avec ce saint qu'après avoir éprouvé

son obéissance & son humilité. Il vaut donc mieux traduire comme j'ai fait , & dire que quelques païens rendoient un culte à cet obélisque. On fait que tous les obélisques étoient consacrés au soleil ; raison suffisante pour en écarter des solitaires chrétiens : & les hiéroglyphes que l'on voioit sur celui-ci pouvoient le rendre encore plus respectable aux idolâtres. Quelques-uns dans l'espérance sans doute d'avoir des songes divins alloient dormir sur la pointe ou plutôt auprès de la pointe de cet obélisque , qui étoit couché sur le bord de la mer. La chaleur du climat ne permet pas de douter que ce ne fût pendant la nuit : & cette superstition nocturne servoit d'occasion & de prétexte à des désordres qui achevoient de décréditer le paganisme. Julien , si j'ose m'exprimer ainsi , veut ôter cette pierre de scandale & sauver ce ridicule à sa malheureuse religion qui n'en avoit déjà que trop.

(e) *Vous contribuerez à l'embellir.]*

Cet obélisque pourroit être celui que Spon a vû à Constantinople dans la place de l'Arméydan où étoit autre-

fois l'hippodrome. Il est de granite d'Egypte , haut de cinquante piés & chargé d'hiéroglyphes. L'inscription de de la base porte que *Théodose a entrepris de faire relever ce monument qui étoit couché par terre , &c. que Proclus en est venu à bout dans l'espace de trente-deux jours.* Julien étoit mort sans doute avant que d'avoir placé son obélisque, & Valens l'avoit négligé. Sous le regne de Théodose on n'eût garde d'en faire honneur à Julien ni de dire qu'il avoit été transporté d'Egypte par les ordres de cet apostat. On peut m'objecter que l'obélisque de Spon est carré, & que celui dont Julien parle étoit triangulaire ; *τρίγων.* Mais ce mot est une correction de M. Muratori , le manuscrit porte *τρίγων*, qui ne signifie rien. Apparemment il faut lire *τετραγών* : d'autant plus que selon M. Muratori lui-même tous les autres obélisques sont carrés.



LETTRE XVI.

A MAXIME.

LORSQU'ON possède un hôte on doit le bien ANN. 361.
traiter ,

Et le laisser partir lorsqu'il veut nous quitter (a).

TELLE est la loi du sage Homère. Mais on ne pourroit m'accuser d'y contrevenir, quand je ferois mes efforts pour vous retenir plus long-tems , puisque nous sommes unis l'un à l'autre par des liens plus étroits que ceux de l'hospitalité ; je veux dire par ceux de la doctrine & de la religion. Cependant comme vous avez besoin de travailler sérieusement à vous rétablir , je vous permets d'aller faire un tour dans votre pa-

trie (*b*) & de prendre un chariot public pour voïager plus commodément. Qu'Esculape & tous les dieux vous conduisent & m'accordent le plaisir de vous revoir.

(*a*) *Lorsqu'on possède un hôte , on doit le bien traiter.]* C'est ce que dit Ménélas (Odyssée l. xv. 74) lorsque Télémaque après avoir séjourné à Lacédémone veut prendre congé de lui.

(*b*) *Je vous permets d'aller faire un tour dans votre patrie.]* A Ephèse, Maxime fit apparemment ce voïage pendant que l'empereur étoit à Constantinople.

LETTRE XVII.

A ARISTOMÈNE (a).

FAUT-IL donc attendre ANN. 362.
 qu'on nous invite, & ne
 fait-on plus prévenir un ami ?
 Prenons garde de rendre l'ami-
 tié épineuse en exigeant de nos
 amis les mêmes formalités que
 de nos simples connoissances. On
 demandera pour quoi nous nous
 aimons ne nous étant jamais vûs.
 A mon tour je demanderai com-
 ment on aime des gens qui vi-
 voient il y a quinze ou vingt
 siècles. C'est qu'ils étoient ver-
 tueux. Nous aspirons à le deve-
 nir, & par-là nous méritons un
 peu de passer pour l'être, quoi-
 que cette bonne volonté, je
 parle de la mienne, soit jusqu'ici

252 LETTRES CHOISIES
demeurée sans effet. Mais à quoi
bon tout ce discours ? Si vous
devez venir sans être mandé,
vous viendrez sans doute : si
vous attendez une invitation,
en voilà une. Hâtez-vous donc
au nom de Jupiter qui préside
à l'amitié. Faites-nous voir (b) au
milieu des cappadociens un vé-
ritable hellène. Je ne trouve
encore presque personne qui ne
sacrifie à regret. Ceux qui le
font de bon cœur sont en petit
nombre & ne savent pas les re-
gles des sacrifices.

(a) *A Aristomène.*] C'étoit sans
doute un savant & peut-être un phi-
losophe. On peut juger par la fin de
la lettre qu'il avoit du zèle pour la
religion païenne & qu'il en savoit
exactement les cérémonies. Cette let-
tre paroît avoir été écrite par Julien
lorsqu'il étoit dans la Cappadoce, où
il s'arrêta quelque tems en allant de
Constantinople à Antioche.

(b) *Faites-nous voir au milieu des cappadociens un véritable hellène.*] Ἄνδρα ἐν καππαδόκῃς καθαρῶς ἑλληνα. Un pur hellène parmi des cappadociens. Le restaurateur de la religion grèque, ne pouvoit qu'être mécontent de la Cappadoce. 1^o Césarée capitale de la province étoit presque toute chrétienne. On y avoit abbatu depuis long-tems les temples de Jupiter & d'Apollon dieux tutélaires de la ville. Sous le regne de Julien même, les chrétiens venoient de renverser le temple de la Fortune, le seul qui restât. Ce prince non content de confisquer les biens meubles & immeubles des églises d'enrôler les clercs dans la milice la plus méprisable, & de faire mourir ceux qui avoient eu part à la destruction du temple de la Fortune, effaça la ville du nombre des cités, l'assujettit à la taille, & voulût qu'elle reprit le nom de Mazaca qu'elle portoit avant que Tibère lui eût donné celui de Césarée. 2^o En Cappadoce les païens mêmes ne devoient pas être agréables à Julien. Outre qu'il se plaignoit de leur peu de zèle, leur paganisme étoit apparemment mêlé de la

religion des mages. Strabon natif de cette province dit que l'on y trouvoit de son tems un grand nombre de mages , appellés *Pyraithes* & plusieurs temples des dieux adorés en Perse. On y voïoit de grands enclos ou ces mages entretenoient le feu sacré sur un autel &c. Le même auteur semble dire que ces enclos nommés *Pyraithes* étoient des dépendances des temples d'*Anaitis* & d'*Oman*. On portoit en procession la statuë de ce dernier. Plus de trois siècles après Strabon , saint Basile cappadocien comme lui & contemporain de Julien , consulté par S. Epiphane sur l'origine des mages & sur les maguzéens, répond que ceux-ci étoient une nation transférée autrefois de Babylonie en Cappadoce , & répandue dans tout le país. Ils adoroient le feu & condamnoient le meurtre des animaux , quoiqu'ils en mangeassent quand ils avoient été tués par d'autres. Ils n'avoient ni loi dans leurs mariages , ni livres , ni docteurs , ni d'autres règles que leurs anciennes coutumes. Du reste ils étoient insociables avec tous les hommes & incapables de raison. Les maguzéens

pouvoient n'être pas fort différens des hypsistaires , secte dans laquelle étoit né saint Grégoire pere de saint Grégoire de Nazianze. Celui-ci nous apprend que les *hypsistaires* ou adorateurs du très-haut faisoient profession de n'adorer qu'un seul dieu. Ils méprisoient les idoles & les sacrifices : ce qui doit apparemment s'entendre avec quelque restriction , puisque le même saint Grégoire dit ailleurs que son pere avoit été *assujetti aux idoles des animaux*. Ils révéroient le feu & les lampes : & quoiqu'ils ne fussent pas circoncis , ils observoient le sabbat & la distinction des viandes. On peut conclure de ces témoignages que les dogmes & les rites de la religion persienne avoient fait beaucoup de progrès en Cappadoce , mais en y souffrant diverses altérations. Ils étoient sans doute adoptés en quelque chose par ceux mêmes qui suivoient la religion gréque : mélange très choquant pour Julien qui croïoit n'être au monde que pour rétablir l'hellénisme dans sa pureté.

LETTRE XVIII.

A CALLIXENE (a) prêtresse
de Cérès:

ANN. 362.

LEs anciens disent que le tems est la seule pierre de touche de la justice ; & moi j'ajoute, de la piété & de la religion. Pénélope a fait ses preuves d'amour conjugal ; & vous avez fait les vôtres d'attachement au culte des dieux : vertu plus estimable encore au jugement de tout homme sensé. Si l'on compare la persécution que souffrit cette Pénélope tant vantée avec celle que vous & d'autres femmes pieuses avez essuïée depuis peu, si l'on se rappelle ce tems malheureux, les dangers que vous avez courus, la
longueur

longueur de votre épreuve qui a duré deux fois plus que la sienne , balancera-t-on à vous donner la préférence? Que votre modestie ne vous fasse point regarder vos travaux comme peu de chose. Tous les dieux sauront les récompenser. En attendant je vous crois digne d'un double honneur. Au sacerdoce de la très-sainte Cérès dont vous êtes revêtue , je joins celui de la mere des dieux dans la ville sacrée de Pessinonte en Phrygie. (*b*)

(*a*) *A Callixène prêtresse de Cérès.*]
 On voit par la lettre que Callixène avoit été inquiétée au sujet de sa religion pendant vingt-ans , c'est-à-dire pendant presque tout le regne de Constance. Il paroît que l'on doit fixer la date de cette lettre au voiage que Julien fit à Pessinonte. V. vie de Julien l. v. p. 324.

258 LETTRES CHOISIES

(b) *Je joins celui de la mere des dieux dans la ville sacrée de Pessinonte.*] Les pessinontins avoient une telle indifférence pour la mere des dieux leur ancienne protectrice, qu'il ne faut pas s'étonner que ce sacerdoce fut vacant. Julien le confère en qualité de souverain pontife, de chef de la religion païenne.

LETTRE XIX.

*L'empereur JULIEN AUGUSTE
aux principaux medecins(a).*

ANN. 362.
12 Mai.

LES avantages que la médecine nous procure tous les jours sont la preuve décisive de son excellence & de son utilité. C'est cet art salutaire qui soutient la foiblesse de notre nature & nous délivre de toutes nos infirmités avec tant de succès, que les philosophes ont rai-

son de publier qu'il est descendu du ciel. A ces causes , par esprit de justice , par amour pour les hommes & conformément aux ordonnances (*b*) de nos prédécesseurs , nous voulons qu'à l'avenir vous soiez exemts des fonctions de sénateur & des charges attachées à cette place sans qu'il soit permis de vous inquiéter à ce sujet. Donné à Constantinople, le quatrième des ides de Mai, sous le consulat de Mamertin & de Névitta.

(*a*) *Aux principaux médecins.*] Cette loi étoit sans doute écrite originai-
 rement en latin. On en trouve l'abrégé , le titre & la date dans le code théodosien *XIII. l. 3. de medicis & professoribus*. Elle est adressée *ad archiātros*. Le titre d'*archiatri* se don-
 noit aux médecins de l'empereur & à ceux qui exerçoient la médecine dans les deux capitales. C'est donc

aux médecins de la cour & à ceux de Rome & de Constantinople que s'adresse la loi de Julien.

(b) *Conformément aux ordonnances de nos prédécesseurs.*] Les loix impériales exemtoient les principaux médecins de toute charge publique. On ne pouvoit les forcer d'être membres du conseil ni d'exercer les magistratures dans les villes municipales. S'ils devenoient sénateurs de Rome ou de Constantinople, ils jouissoient des honneurs & des prérogatives attachées à cette place sans être tenus d'en remplir les fonctions ni d'en porter les charges &c. Voyez le code théodosien au titre que nous venons de citer, & les notes de Godefroi. Ces privilèges remontoient jusqu'à Auguste. Ils avoient été confirmés par un très-grand nombre d'empereurs, & tout nouvellement par Constantin dont nous avons encore les loix. Mais on savoit que Julien étoit l'ennemi déclaré des exemptions, & qu'il aimoit à défaire ce que Constantin avoit fait. Les médecins furent donc inquiétés. Cependant Julien les maintint dans leurs privilèges. Le texte latin sem-

ble leur donner plus que ne leur accorde le texte grec. *Securi à molestiis MUNERUM OMNIUM PUBLICORUM reliquum tempus atatis jugiter agitabitis.* Le grec porte seulement *Τῶν βουλευτικῶν λειτουργημάτων.* Il est remarquable que les exemptions des professeurs, quoiqu'elles fussent les mêmes que celles des médecins, & que Constantin les eût confirmées par deux loix, ne furent point attaquées. Il étoit notoire que Julien aimoit encore plus les lettres & ceux qui les enseignoient qu'il ne haïssoit les exemptions & Constantin même.

LETTRE XX.

Loi au sujet des professeurs (a).

IL faut que les professeurs & les maîtres soient des hommes distingués par les talens & plus encore par les mœurs. Ainsi nous défendons à qui que ce soit de s'ingérer de

son autorité privée dans cette importante fonction. Quiconque voudra tenir école doit se faire approuver par le conseil de la ville, & réunir les vœux des principaux habitans. Mais (*b*) comme je ne puis être par tout, j'ordonne que l'on m'envoie le décret afin de l'examiner. Ce sera pour le sujet proposé un nouvel honneur de voir les suffrages de ses concitoyens (*c*) confirmés par le jugement du prince. Donné à le quinzième des calendes de Juillet. Reçu à Spolète, le quatrième des calendes d'Août, sous le consulat de Mamertin & de Névitta.

(*a*) *Loi au sujet des professeurs.*] J'ai pris cette lettre dans le code théodosien *XIII. l. 3. de medicis & professoribus.*] On ne sait de quel lieu elle étoit dattée, ni à qui Julien l'adrescoit. On voit seulement qu'il la fit sur la route de Constantinople à Antio-

che , puisqu'étant parti de Constantinople au mois de Mai , il étoit à Antioche vers la fin de Juillet. Elle fut faite sans doute au sujet de quelque professeur de Spolète ville du *Picenum* , & par conséquent adressée au préfet du prétoire d'Italie , ou au préfet de Rome , ou bien au consulaire du *Picenum* (aujourd'hui la marche d'Ancone) ou enfin aux habitans de Spolète. L'intention de Julien est visible. Il se réserve le droit de confirmer ou de casser les élections des professeurs pour exclure les chrétiens de routes les places littéraires. Au reste cette loi faisoit peut-être partie de l'édit suivant. C'est pourquoy je le place ici.

(b) *Mais, comme je ne puis être par tout.*] Les empereurs parlent ordinairement au pluriel dans leurs loix ; cependant Julien se sert ici du singulier. *Sed quia singulis civitatibus adesse ipse non possum ; iubeo , &c.*

Ce sera pour le sujet proposé un nouvel honneur.] Je crois avoir pris le sens du latin : *Hoc enim decretum ad me tractandum deferetur , ut altiore quodam honore nostro iudicio* (il faut apparem-

LETTRE XXI.

Edit qui défend aux chrétiens d'en-
seigner les belles lettres (a).

ANN. 362.

LA véritable science ne con-
siste point dans l'étalage
pompeux de paroles bien arran-
gées; mais dans la saine dispo-
sition d'une ame remplie de prin-
cipes raisonnables sur le bien &
sur le mal, sur ce qui est honnête
& sur ce qui ne l'est pas. Ainsi
quiconque enseigne à ses disci-
ples ce qu'il croit faux paroît aussi
peu mériter le nom de savant que
celui d'homme de bien. Que sur
des bagatelles la langue ne soit
pas d'accord avec la pensée,
c'est toujours manquer de droi-
ture.

ture & de probité jusqu'à certain point : mais parler d'une façon & penser de l'autre sur les choses les plus importantes, tenir école de ce que l'on croit mauvais, (*b*) louer les auteurs que l'on condamne le plus & tromper ainsi la jeunesse, n'est-ce pas faire un trafic pareil à celui de ces marchands, qui sans honneur & sans conscience vantent une mauvaise marchandise pour trouver des acheteurs ?

Il faut donc que tous les professeurs en général soient honnêtes gens & n'aient point dans le cœur de sentimens opposés à la doctrine publiquement reçue : mais on le doit sur tout exiger de ceux qui sont chargés de l'instruction de la jeunesse & de lui expliquer les anciens ; c'est-à-dire des rhéteurs, des maîtres de grammaire &

plus encore des sophistes. En effet ces derniers s'attribuent le privilège de former leurs élèves non-seulement pour l'éloquence mais encore pour les mœurs, & de leur apprendre à se conduire dans le monde. Je n'examine point maintenant s'ils tiennent ce qu'ils promettent, & ne puis que louer leurs bonnes intentions. Mais je les louerois encore plus, si par une duplicité honteuse ils ne se mettoient en contradiction avec eux-mêmes & n'enseignoient le contraire de ce qu'ils pensent. Quoi donc ? Est-ce qu'Homère, Hésiode, Demosthène, Hérodote, Thucydide, Isocrate, Lysias ne reconnoissoient pas les dieux pour auteurs de leur savoir ? Ne se croioient-ils pas consacrés les uns à Mercure, les autres aux Muses ? Il me semble donc qu'il

est absurde d'expliquer leurs livres & de rejeter en même tems les dieux qu'ils ont adorés.

Cependant quelque ridicule que paroisse ce contraste, je ne veux obliger personne à changer de sentiment. Je laisse l'alternative ou de ne point expliquer ces écrivains si l'on condamne leur doctrine, ou si l'on veut les expliquer de faire voir par sa conduite que l'on approuve leurs sentimens, & d'apprendre à la jeunesse, qu'Homère, Hésiode & leurs semblables que l'on accusoit d'erreur, d'impiété, de folie ne sont point tels qu'on les a représentés. Ceux qui en ont une si mauvaise idée & vivent pourtant de leurs écrits, montrent qu'ils sont eux-mêmes esclaves d'un intérêt sordide, & pour quelques dragmes, capables de tout.

Je conviens que jusqu'à présent diverses raisons empêchoient de fréquenter les temples, & que la terreur généralement répandue pouvoit rendre excusables ceux qui cachotent la vérité dans leur cœur. Mais aujourd'hui que les dieux nous ont rendu la liberté, il me paroît absurde d'enseigner aux autres, ce que l'on ne croit pas soi-même. Si l'on regarde comme sage la doctrine des anciens dont on est l'interprete, que l'on commence par imiter leur piété envers les dieux. Et vous qui croïez qu'ils ont été dans l'erreur, allez expliquer (c) Matthieu & Luc dans les églises des galiléens. Fidèles aux préceptes de vos maîtres, enseignez qu'il n'est pas permis de sacrifier. Je veux, pour me servir de vos termes, que vos oreilles & vos langues

soient régénérées; qu'elles soient purifiées d'une doctrine que vous regardez comme impure : doctrine à laquelle puisse-je demeurer toujours attaché , moi & tous ceux qui pensent & agissent comme moi.

Cette ordonnance est une loi générale pour tous les professeurs & les maîtres : mais je n'interdis (*d*) point l'entrée des écoles à ceux qui voudront les fréquenter. Il ne seroit pas raisonnable de fermer le bon chemin à de jeunes gens incertains de la route qu'ils doivent tenir , ni de les contraindre par la terreur à suivre la religion de leurs ancêtres. Ce n'est pas qu'il y eût de l'injustice à les guérir malgré eux comme des phrénétiques. Mais je permets d'être malades à ceux qui le voudront être : je crois qu'il faut instruire les ignorans , & non les punir.

(a) *Edit qui défend aux chrétiens d'enseigner les belles lettres.*] Deux motifs portoient Julien à défendre aux professeurs chrétiens d'enseigner. 1°. Il se flattoit que pour conserver leurs chaires ils changeroient de religion : ce qui ne lui réussit pas , s'il est vrai , comme dit Orose , que presque tous aimèrent mieux les quitter. On l'assure en particulier de Prohère le sophiste d'Athènes, & de Marius Victorinus qui professoit l'éloquence à Rome. 2°. Julien savoit par la propre expérience que les maîtres en faisant voir à leurs disciples les auteurs anciens ne manquoient pas d'insister sur la foiblesse & sur le ridicule du paganisme. Il n'ignoroit pas à quel point un maître chrétien peut contribuer au progrès de la religion , lorsqu'il explique chrétiennement les auteurs profanes & se sert également du vrai & du faux qu'il y trouve pour conduire ses élèves à Dieu & à J. C. C'est ce qu'il vouloit empêcher. Mais au lieu de découvrir ses véritables motifs, il faisoit le prétexte le plus pitoiable qui

fut jamais; en sorte que cette pièce d'éloquence est un chef-d'œuvre de mauvais raisonnement. M. Fleury l'a insérée presque entière dans son histoire ecclésiastique.

(b) *Tenir école de ce que l'on croit mauvais, louer les auteurs que l'on condamne.*] Si les professeurs chrétiens en expliquant dans leurs écoles Homère, Hésiode, &c. avoient canonisé la doctrine de ces écrivains, les reproches de Julien auroient été fondés : & cependant il ne les eût peut-être pas faits. On peut estimer un livre à certains égards & le condamner à d'autres. On ne trompe en cela personne. Expliquer les auteurs classiques, les louer comme des modèles de langage, d'éloquence & de goût, en développer les beautés &c. ce n'est pas les proposer comme des oracles de religion & de morale. Il plaît à Julien de confondre deux choses si différentes, & de bâtir à la faveur de cette confusion le sophisme puérile qui regne dans tout son édit.

(c) *Allez expliquer Matthieu & Luc dans les églises des galiléens.*] Que l'on recueille toutes les vérités de morale

272 LETTRES CHOISIES

que l'on trouve ou que l'on croit trouver éparſes çà & là dans les auteurs païens: que l'on mette à contribution, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, toute l'antiquité profane; le ſyſtème qui peut en réſulter ne vaudra pas ce que nous apprennent en peu de mots les auteurs dont Julien affecte de parler avec mépris, & ne ſera raifonnable qu'autant qu'il approchera de leur doctrine.
 (d) Voiez à ce ſujet la vie de Julien l. iv. p. 262.

LETTRE XXII.

L'EMPEREUR CESAR JULIEN;
 TRÈS - GRAND, AUGUSTE,
au peuple d'Alexandrie (a).

ANN. 362. **S**I vous ne reſpectez ni votre fondateur Alexandre, ni le grand dieu Sérapis, comment n'avez-vous pas eu quelque égard pour la nature, pour l'humanité, pour les bienſéances?

J'ajouterai pour nous-mêmes à qui tous les dieux & sur tout le grand Sérapis ont donné l'empire de l'univers. C'étoit à nous que vous deviez réserver la connoissance des injustices dont vous aviez à vous plaindre. Est-ce que vous avez été surpris par la colère qui dans un premier mouvement bannit la raison & se porte aux dernières extrémités ? Point du tout. Vous avez fait des réflexions : vous avez paru modérer votre emportement , & bien - tôt après vous repentant de vos sages résolutions , vous avez consommé l'attentat que vous aviez commencé. Citoïens d'une ville policée , vous n'avez point rougi de commettre les mêmes excès , qui vous rendoient vos persécuteurs justement odieux. En effet dites-moi par Séra :

pis ; comment George s'étoit-il attiré votre haine ? Vous me répondrez sans-doute qu'il avoit irrité contre vous Constance d'heureuse mémoire : qu'il avoit fait venir une armée dans la ville sainte : que le roi de l'Egypte (*b*) s'étoit emparé du temple du dieu , avoit pillé ce temple respectable , en avoit enlevé les statuës , les offrandes , les ornemens : que vous dans les transports d'une juste indignation étant venus au secours du dieu ou plutôt pour empêcher le pillage de ses thrésors , le même officier au mépris des loix divines & humaines avoit fait marcher contre vous des soldats armés : qu'il n'étoit en cela que le ministre de George qu'il redoutoit plus qu'il ne redoutoit Constance , & dont il avoit tout à craindre s'il vous traitoit avec

quelque modération & n'exerçoit pas contre vous des violences tyranniques. Voilà les griefs qui vous ont animés contre George , jusqu'à profaner de nouveau la ville sainte en vous faisant vous-même justice du profanateur. Les tribunaux vous étoient ouverts. Vous pouviez le citer & le poursuivre. Alors sa punition n'auroit pas été un meurtre , ni votre vengeance un crime , mais un exemple. Elle eût réparé les sacrilèges de cet impie ; & sans vous faire perdre votre innocence , elle eût réprimé ces autres contempteurs des dieux & des hommes , qui par un indigne abus de leur pouvoir se font un jeu de traiter cruellement des peuples nombreux & des villes florissantes.

Comparez cette lettre à celle que je vous écrivois il y a peu

de tems. Sentez-en la différence. Quelles louanges ne vous donnois-je pas alors ! Mais par les dieux , quelque envie que j'eusse de vous louer aujourd'hui, l'énormité de votre crime ne le permet pas. Un peuple a la barbarie de mettre un homme en pièces , comme feroient des chiens. Il n'en rougit pas ; il ose lever vers les dieux des mains dégoutantes de sang. Mais George méritoit ce traitement , dites-vous. Je conviens qu'il en méritoit peut-être un plus rigoureux. Il le méritoit , ajoutez-vous , pour les maux qu'il nous a faits. D'accord : mais vous ne deviez pas être ses bourreaux. Chaque membre de la société doit aimer & respecter les loix. Si quelqu'un les transgresse , le corps doit y demeurer attaché , y conformer sa conduite , & ne

DE L'EMP. JULIEN. 277
se départir jamais des sages ordonnances faites dès le commencement.

Alexandrins, vous êtes heureux d'avoir commis cette faute sous un prince qui conserve pour vous une tendresse de frère, tendresse dont vous êtes redevables à Sérapis, & à mon oncle qui porte mon nom, autrefois votre gouverneur & celui d'Egypte. Sous un gouvernement où il y a de la vigueur, & qui fait se faire respecter, de pareils attentats ne demeurent point impunis. On les regarde comme des maux dangereux qui demandent des remèdes violens. Toutefois en considération des motifs que je viens de toucher, je veux bien n'emploier ici que le remède le plus doux; la parole & la réprimande. Je suis sûr que rien ne sera plus capable

278 LETTRES CHOISIES
de faire impression sur vous (c)
s'il est vrai, comme on le dit,
que vous soiez grecs d'origine,
& que l'on apperçoive encore
dans vos sentimens & dans vos
actions quelques traces glorieu-
ses de cette illustre noblesse. Que
la présente lettre soit affichée
dans notre bonne ville d'Ale-
xandrie (d).

(a) *Au peuple d'Alexandrie.*] Cette
lettre est toute entiere dans Socrate &
dans M. Fleury. Elle fut écrite au
sujet de George de Cappadoce évê-
que arien d'Alexandrie massacré par
les païens. On peut voir dans la vie
de Julien l. iv. p. 289 & suiv. la
fin tragique de George & quelques
réflexions sur la lettre même. J'a-
jouterai seulement que les ariens
firent courir le bruit que les partisans
de S. Athanase étoient les auteurs de
la mort de George : mais ceux-ci n'ont
pas besoin d'autre apologie que de la
lettre de Julien même qui n'accuse
que les païens.

(b) *Que le roi d'Egypte s'étoit emparé du temple du dieu.*] Ὁ βασιλεὺς τῆς Αἰγύπτου rex *Ægypti*. C'est ainsi que porte l'édition du P. Petau. Cependant il croit qu'il faut lire στρατηγός *dux* ou ἑπαρχός, & M. Spanheim infère cette correction dans le texte. Mais elle n'est point nécessaire. Julien nomme par dérision roi ou tyran de l'Egypte Artémisius duc ou commandant de cette province, à cause des violences qu'on l'accusoit d'y avoir exercées, & pour lesquelles l'empereur venoit de lui faire trancher la tête.

(c) *Rien ne sera plus capable de faire impression sur vous.*] Je ne puis croire qu'il se flattât de corriger les alexandrins & de les corriger par des réprimandes. Leurs séditions qui prenoient d'ordinaire naissance au théâtre étoient si fréquentes, que le gouvernement daignoit à peine y prendre garde. On trouvoit sans doute qu'ils se faisoient assez bonne justice à eux-mêmes : car il y avoit toujours du sang répandu. Ils étoient aussi fous que les habitans d'Antioche & beaucoup plus méchans.

(d) *Que la présente lettre soit affichée dans notre bonne ville d'Alexandrie.*]

Le grec porte : *Que ceci soit exposé à la
vue des habitans d'Alexandrie mes conci-
toïens.*

LETTRE XXIII.

A E C D I C I U S *gouverneur
d'Egypte (a).*

ANN. 362.

LE s hommes naissent avec des goûts différens. (b). Le mien depuis mon enfance est d'avoir des livres. Ainsi j'aurois tort d'abandonner la bibliothèque de George à des gens dont l'avarice n'a pu être rassasiée par le pillage de ses autres thrésors. Rendez-moi un service d'ami, en faisant retrouver tous les livres qui lui appartenoient. Il en avoit beaucoup de philosophie & de rhétorique, beaucoup qui traitoient de la doctrine im-
pie

DE L'EMP. JULIEN. 281
pie des galiléens. Je voudrois
que l'espèce de ces derniers fût
perdûë. Mais de peur que l'on
n'en ait détourné avec ceux-là
d'autres plus utiles ; qu'on les
fasse aussi chercher. Prenez le
bibliothécaire de George pour
vous guider dans cette recher-
che. Qu'il sache que s'il vous
sert fidèlement , il aura la liber-
té pour récompense ; mais qu'il
sera mis à la question , si l'on dé-
couvre la moindre friponnerie
de sa part. Je connois les livres
de George. Pendant que j'étois
en Cappadoce , il m'en a prêté
plusieurs pour faire copier , & je
les lui ai rendus.

(a) *A Ecdicius gouverneur d'Egypte.*]
Voiez vie de Julien l. iv. p. 297.

(b) *Les hommes naissent avec des
goûts differens.*] Il y a dans le grec :
Les uns aiment les chevaux , d'autres les

Aa

oiseaux, quelques-uns les bêtes féroces. Cela n'eût point eu de grâce en françois.

LETTRE XXIV.

L'EMPEREUR JULIEN à
Porphyre (a).

ANN. 362.

GEORGE a laissé une nombreuse bibliothèque composée de livres de philosophie, d'histoire & d'ouvrages des galiléens. Je vous ordonne de la rassembler toute entière, & de me l'envoier à Antioche. Sachez que si vous n'en faites la recherche avec toute l'exactitude possible, vous serez puni très sévèrement. Informez contre ceux que l'on soupçonnera d'avoir détourné des livres. Ne négligez aucune preuve. Prenez à serment quiconque pourra vous donner des

lumières. Que les esclaves soient mis à la question (*b*). En un mot, employez toute sorte de moyens pour faire rendre soit de gré, soit de force ce qui peut avoir été pris.

(*a*) *L'empereur Julien à Porphyre.*] C'étoit le trésorier général d'Égypte.

(*a*) *Que les esclaves soient mis à la question.*] Ceci n'est point un trait de cruauté de la part de Julien. Il s'agit d'un vol considérable, & d'effets beaucoup plus précieux alors qu'ils ne seroient aujourd'hui. Les romains sur des soupçons assez légers appliquoient les esclaves à la question.



LETTRE XXV.

A ZENON (a).

ANN. 362.

NOUS avions déjà plusieurs preuves de votre mérite, & nous savions qu'avec une parfaite connoissance de la médecine vous possédez les qualités qui font l'homme aimable & l'homme vertueux. Le témoignage de la ville d'Alexandrie met le sceau à votre réputation. Elle soupire après votre retour, & la vivacité de ses regrets prouve à quel point vous avez su mériter son estime & sa confiance. Il ne faut point s'en étonner.

Un savant médecin vaut lui seul plusieurs hommes;

(b) dit judicieusement Homère :
& vous n'êtes pas simplement un

DE L'EMP. JULIEN. 285
médecin, mais l'oracle de tous
ceux qui s'appliquent à la mé-
decine. Vous êtes pour eux ce
qu'ils sont pour le reste du genre
humain. C'est ce qui m'oblige
de vous accorder votre retour
avec une distinction marquée.
Si la faction (c) de George
vous a fait sortir injustement
de la ville, la justice elle même
vous y rappelle. Retournez - y
donc avec honneur & rentrez
dans tous vos droits. Qu'Ale-
xandrie me sache gré de ce que
je lui rends Zénon, & Zénon
de ce que je lui rends Alexan-
drie.

(a) *A Zénon.*] Quelques manuf-
crits lui donnent le titre d'*archiatre*
C'étoit à ce qu'il paroît un célèbre
professeur en médecine, païen sans
doute, puisque Julien lui témoigne
tant d'estime & d'amitié.

286 LETTRES CHOISIES

(b) *Un savant médecin vaut lui seul plusieurs hommes.*] Iliad. VI. 514.

(c) *Si la faction de George vous a fait sortir injustement.*] George avoit également persécuté les catholiques & les païens. Il avoit surpris quelque ordre de Constance pour bannir Zénon : car si George l'eût seulement chassé par voie de fait, ce médecin si cher à la ville d'Alexandrie n'auroit pas attendu pour y rentrer un ordre du successeur de Constance.

LETTRE XXVI.

Aux habitans de la ville de Bostres (a).

ANN. 362.
2. d'Août.

JE m'imaginois que les chefs des galiléens reconnoïtroient qu'ils m'ont plus d'obligation qu'à mon prédécesseur. Sous son regne plusieurs d'entre eux ont été bannis, persécutés, emprisonnés. On a même égor-

DE L'EMP. JULIEN. 287
gé des peuples entiers de ceux
que l'on nomme hérétiques ;
à Samosates par exemple , à
Cyziqne , en Paphlagonie , en
Bithynie , en Galatie. Des bour-
gades ont été abandonnées au
pillage , & détruites de fond en
comble (*b*). Et moi au contrai-
re j'ai rappelé les bannis & ren-
du tous les biens confisqués. Ce-
pendant parce qu'ils n'ont plus
le pouvoir de tyranniser person-
ne , ni d'exercer premièrement
les uns contre les autres & puis
contre nous qui servons les dieux
leurs violences accoutumées ,
ils sont devenus furieux : ils
poussent l'extravagance & la ra-
ge , jusqu'à faire tous leurs ef-
forts pour soulever les peu-
ples (*c*) ; montrant par-là qu'ils
n'ont ni crainte des dieux ni
respect pour nos ordonnances ,
qui ne respirent que la douceur
& l'humanité.

288 LETTRES CHOISIES

Nous ne souffrons point que l'on traîne personne aux autels, & déclarons que si quelqu'un par son propre choix & de son bon gré veut participer à nos cérémonies, il doit avant toutes choses offrir des sacrifices d'expiation & se rendre les dieux favorables : tant nous sommes éloignés d'avoir seulement la pensée d'admettre à nos saints sacrifices aucun des impies, à moins qu'il n'ait purifié son âme par de ferventes prières & son corps par les expiations convenables (*d*). Il est donc visible que ceux que l'on appelle clercs trompent les peuples, & ne les excitent à la sédition que parce qu'ils ne peuvent plus eux-mêmes tourmenter les autres. Ils ont tellement pris goût au despotisme, qu'au lieu de s'estimer heureux de ce qu'on laisse impunies

impunies leurs fautes passées, ils voudroient, comme auparavant, juger (*e*), faire des testamens (*f*), s'approprier l'héritage d'autrui, tirer tout à eux ; & de dépit ils levent le masque, ne gardent plus de mesures, & pour mettre le comble aux maux qu'ils ont déjà faits, ils attisent ou allument parmi les peuples le feu de la division.

C'est pourquoi j'ai jugé à propos de publier cet édit pour défendre à tous les peuples de prendre part aux troubles que tâcheront d'exciter les clercs, de jeter des pierres, de manquer de respect aux magistrats. Qu'ils obéissent au clergé en ce qui concerne le lieu de leurs assemblées & la forme de leurs prières : mais si pour ses intérêts il les porte à la sédition ; qu'ils ne l'écoutent plus : autrement ils seront punis.

Bb

J'adresse cet édit spécialement à la ville de Bostres parce que l'évêque Titus & son clergé (g) dans une requête qu'ils m'ont présentée accusent leur peuple d'être prêt à se soulever, s'il n'étoit retenu par leurs discours. J'insère ici les propres paroles employées dans la requête: *Quoique les chrétiens soient en aussi grand nombre que les hellènes, & que nous les contenions par nos discours de peur qu'il n'arrive quelque désordre. . . .* C'est ainsi que votre évêque parle de vous. Voiez comment il vous dérobe tout le mérite de votre sagesse pour s'en faire honneur à lui seul. Il vous représente comme des séditeux capables des derniers excès, s'il ne vous tenoit en bride. C'est un délateur que vous ferez bien de chasser de votre ville (h).

Pour vous, vivez en bonne in-

DE L'EMP. JULIEN. 291
telligence les uns avec les autres. Que ceux qui sont dans l'erreur n'attaquent point ceux qui suivant la tradition de tous les siècles rendent aux dieux un culte légitime. Et vous, serviteurs des dieux, ne ruinez ni ne pilliez les maisons de ceux qui s'égarent par ignorance plutôt que par choix. Les mauvais traitemens, les punitions corporelles, les coups ne persuadent point les hommes. Il faut les éclairer & les instruire. Je le dis encore, & ne puis trop le répéter : que ceux qui ont du zèle pour la vraie religion ne maltraitent ni n'insultent le peuple des galiléens. Nous ne devons pas les haïr, mais les plaindre. Ils ne sont déjà que trop malheureux de se tromper dans la chose du monde la plus essentielle. La piété est le plus

Bb ij

292 LETTRES CHOISIES
grand des biens, & l'impiété le
plus grand des maux.

Ils se punissent assez eux-mêmes en quittant les dieux pour s'adresser aux morts & à leurs reliques. Lorsque quelqu'un est malade nous souffrons de le voir souffrir, & nous partageons sa joie, quand il plaît aux dieux de lui rendre la santé. Donné à Antioche le jour des calendes d'Août (sous le consulat de Mamertin & de Névitta.)

(a) *Aux habitans de la ville de Bostres.*] Bostres ou *Bosra* comme l'appelle l'écriture, étoit colonie romaine & capitale de l'Arabie. Elle avoit alors pour évêque un homme également instruit des lettres humaines & de la doctrine de l'église nommé Titus.

(b) *Des bourgades ont été abandonnées au pillage & détruites de fond en comble.*] Sous Constance les ariens

qui prétendoient être l'église catholique avoient persécuté non seulement les orthodoxes, mais encore les sectaires ; sur tout les novatiens, qui sans recevoir le concile de Nicée postérieur à leur schisme n'avoient pas moins de zèle que les orthodoxes pour la consubstantialité. Ils étoient la preuve subsistante & non suspecte de la nouveauté de l'arianisme : ce qui leur attiroit beaucoup d'égards de la part des catholiques, & les rendoit plus insupportables aux ariens que les catholiques mêmes.

(c) *Ils poussent l'extravagance & la rage jusqu'à faire leurs efforts pour soulever les peuples.*] Le clergé arien qui se trouvoit en possession d'un très-grand nombre d'églises donnoit lieu aux invectives de Julien.

(d) *A moins qu'il n'ait purifié son âme par de ferventes prières & son corps par les expiations convenables.*] Un homme qui parle de la sorte étoit bien capable d'avoir entrepris d'effacer son baptême.

(e) *Ils voudroient comme auparavant juger.*] Julien avoit révoqué tous les privilèges accordés à l'église, entr'au-

tres la loi par laquelle Constantin permettoit à ceux qui avoient des procès de décliner la juridiction ordinaire, & de s'adresser aux évêques dont les jugemens devoient être exécutés comme ceux de l'empereur même.

(f) *Faire des testamens.*] Γράφειν διαθήκας *scribere testamenta* pourroit signifier ici trois choses. 1^o tester. 2^o recevoir des testamens comme personne publique. 3^o dicter, suggérer des testamens. Julien n'avoit point privé les clercs du droit de tester. Le silence des auteurs chrétiens en est la preuve. Chez les romains pour faire le testament le plus solennel on n'avoit besoin d'aucune personne publique : il ne falloit qu'un certain nombre de témoins. Reste donc le troisième sens. C'est celui que j'ai eu en vûë dans la traduction où j'ai tâché de conserver l'ambiguité de l'expression originale. Une loi de Constantin que nous avons encore, permettoit de donner aux églises par testament. Julien aiant abrogé cette loi, les ecclésiastiques ne pouvoient plus engager personne à disposer de ses biens en faveur de l'église & par conséquent à leur profit, comme Julien prétend qu'ils avoient fait.

(g) *L'évêque Titus & son clergé dans une requête.*] On craignoit apparemment qu'il n'arrivât quelque émeute dans la ville de Bostres. Julien avoit menacé l'évêque Titus & son clergé de les rendre responsables de tout. L'évêque avoit présenté ou fait présenter un mémoire à l'empereur pour rendre compte de sa conduite.

(h) *C'est un délateur que vous ferez bien de chasser de votre ville.*] Si l'on ne savoit combien l'esprit de parti retrecit le génie , on ne comprendroit pas qu'un empereur, qu'un homme qui se piquoit de raison & qui l'affichoit même fût capable d'une pareille *tracasserie*. Je me sers de ce terme parcequ'il est bas & que je n'en connois point de plus propre à caractériser le manége de Julien, qui veut à quelque prix que ce soit mettre mal dans l'esprit du peuple un évêque irrépréhensible , qui se servoit de son autorité pour maintenir la tranquillité publique. Cet empereur philosophe dans un édit où il débite les principes du support mutuel souffle le feu qu'il fait semblant de vouloir éteindre. S'il bannissoit l'évêque, ses ordres seroient pai-

siblement exécutés. Mais conseiller au peuple de le chasser , n'est-ce pas avoir dessein d'exciter une sédition ? Les uns devoient prendre le conseil de l'empereur pour un ordre , & les autres simplement pour un conseil. L'histoire ne nous apprend point qu'elle fut la suite de cette affaire.

L E T T R E X X V I I .

Edit adressé à la ville d'Alexandrie (a).

IL falloit au moins qu'un homme banni par les ordres réitérés de plusieurs empereurs attendît un nouvel ordre (b) avant que de revenir , & ne fût pas assez téméraire pour braver insolemment les loix. J'ai permis aux galiléens exilés par Constance d'heureuse mémoire de retourner dans leur patrie & non pas dans leurs (c) églises.

Toutefois j'apprends qu'Athanasé avec son audace ordinaire s'est remis en possession de ce qu'ils appellent le thrône épiscopal ; au grand déplaisir du peuple (*d*) pieux d'Alexandrie. C'est pourquoi nous lui ordonnons de sortir de la ville le jour même qu'il aura reçu notre lettre : & cela sous peine des plus sévères châtimens.

(*a*) *Edit adressé au peuple d'Alexandrie.*] S. Athanasé avoit été relegué par Constantin, & deux fois banni par Constance. Il étoit dans son troisième exil lorsque Julien rappella tous ceux que Constance avoit bannis pour cause de religion. La prudence ne permit pas à S. Athanasé de profiter de ce rappel tant que son siège fut occupé par George de Cappadoce. Mais aussi-tôt après la mort de l'usurpateur il revint à son église où les païens ne le laisserent pas long-tems en re-

298 LETTRES CHOISIES

pos. Ils représenterent à l'empereur qu'Athanase pervertissoit toute la ville, & que s'il y restoit, bientôt on n'y verroit pas un seul hellène. Leurs plaintes déterminèrent Julien à donner cet édit.

(b) *Attendit un nouvel ordre.*] Cela n'étoit pas nécessaire, puisque Julien avoit indistinctement rappelé tous ceux que Constance avoit bannis pour la folie des galiléens.

(c) *Retourner dans leur patrie & non pas dans leur église.*] Soit que Julien eût pensé d'abord à cette distinction, soit qu'il l' imagine après coup, il est glorieux à saint Athanase que ce prince n'en ait fait usage que contre lui.

(d) *Au grand déplaisir du peuple pieux d'Alexandrie.*] C'étoit ce peuple pieux qui mettoit les hommes en pièces comme auroient pu faire des chiens.



LETTRE XXVIII.

A E C D I C I U S gouverneur
d'*Egypte* (a).

ON dit en proverbe : *vous*
me racontez mon propre son-

ANN. 362.
ge : & moi, je vais vous racon-
ter ce que vous avez pû voir
de vos iëux. Le Nil a cru de plu-
sieurs coudées & couvre toute
l'*Egypte*. Si vous voulez aussi
que je vous dise de combien ;
la cruë étoit de quinze coudées
le vingtième de Septembre. C'est
ce que m'écrit Théophile le
mestre-de-camp. Je vous ap-
prends cette agréable nouvelle,
en cas que vous l'ignoriez.

(a) *A Ecdicius* gouverneur d'*Egypte*.]
Cette lettre est une fort bonne plai-

300 LETTRES CHOISIES

fanterie sur la négligence d'Ecdicius. Je crois que ce gouverneur eût mieux aimé recevoir une réprimande sérieuse. Rien n'étoit plus intéressant pour l'empereur & pour l'empire que d'apprendre de combien de coudées étoit la cruë du Nil au solstice d'automne. C'est de-là que dépend la fertilité de l'Egypte & la subsistance de Constantinople. Lorsque les eaux se sont élevées trop ou trop peu, on ne peut ensemençer les terres. » Si l'accroissement, dit Plinè l.v. c. 9. » n'est » que de douze coudées, la province » est affligée de la famine: s'il n'est que » de treize, elle souffre encore. Quatorze donnent de la joie; quinze de la sûreté; seize une entière abondance. » Le Nil grossit depuis la mi-Juillet jusqu'au solstice. Lorsqu'il est à sa plus grande hauteur, on ouvre les canaux pour le répandre dans les terres. Il est rentré dans son lit au mois de Novembre. Alors on fait les semailles. La moisson se recueille au mois de Mai.



LETTRE XXIX.JULIEN *aux habitans d'Alexandrie* (a).

QUAND le fondateur de votre ville seroit quel-
qu'un de ces déserteurs (b) de leur religion, qui pour avoir embrassé une vie contraire aux loix & répandu dans le monde une nouvelle doctrine ont reçu le châtiment qu'ils n'avoient que trop mérité, vous n'auriez pas raison de demander Athanase. Mais aiant pour fondateur Alexandre, & pour dieu tutélaire le roi Sérapis avec Isis sa compagne reine de toute l'Egypte, je suis surpris que vous demandiez un homme de cette espèce avec tant d'empressement. Je veux croire que la plus saine

ANN. 362.

portion de la ville n'est pas écoutée, & que la partie corrompue ose s'attribuer le nom de la ville entière. Mais par les dieux je rougis, alexandrins, de voir que quelqu'un de vous se confesse galiléen.

Les peres des vrais hébreux furent autrefois les esclaves des égyptiens : & vous, alexandrins, vous qui dans la personne de votre fondateur êtes les conquérans de l'Egypte, vous abandonnez votre ancienne religion, pour vous asservir volontairement à ces faux hébreux révoltés contre la loi de leurs peres (c). Avez-vous donc perdu le souvenir du bonheur, dont jouissoit autrefois l'Egypte lorsqu'elle étoit en commerce avec les dieux (d) & comblée de leurs bienfaits ? Les prédicateurs de cette nouvelle doctrine, dites-

moi, quel avantage (e) vous ont-ils procuré ? Votre auteur Alexandre de Macédoine adoroit les dieux (f). Au prix d'un Alexandre que sont vos docteurs ? Que sont les hébreux qui valent pourtant beaucoup mieux que vos docteurs ? Par Jupiter, j'ai tort de les comparer avec un prince, dans qui Rome elle-même eût trouvé un adversaire digne d'elle. Non : ils ne valent pas Ptolémée fils de Lagus (g). Après la mort d'Alexandre les Ptolémées eurent pour votre ville une tendresse de pere ; ils éleverent cette fille chérie au point de grandeur où nous la voïons. C'est à leurs sages loix & non au discours de Jésus ni aux enseignemens des maudits galiléens quelle doit sa félicité.

Enfin lorsque nous eûmes dé-

thrôné les Ptolémées (*b*) qui s'étoient rendus indignes de regner , Auguste vint en Egypte & harangua vos ancêtres. » Alexandre, leur dit-il , » je vous pardonne par respect pour le grand Sérapis ; à cause de vous-même & de la grandeur de votre ville. Une troisième raison me parle en votre faveur. C'est l'amitié que j'ai pour Aréus (*i*). C'étoit un de vos concitoïens , l'inséparable ami d'Auguste , un philosophe.

Voilà quelques-unes des fa-
veurs particulières que vous
avez reçues des dieux. Je serois
trop long si je les voulois rap-
porter toutes. Comment pou-
vez-vous méconnoître celles
que les dieux visibles ne ces-
sent de répandre , non sur un
petit nombre d'hommes , sur une
famille

DE L'EMP. JULIEN. 305
famille unique , sur une cer-
taine ville , mais sur toute l'es-
pèce humaine , sur toutes les par-
ties de l'univers? Etes-vous seuls
insensibles à la splendeur du soleil
(*k*)? Ignorez-vous seuls qu'il est
l'âme de tout ce qui respire &
de tout ce qui végète? Ne voiez-
vous pas que c'est de lui & par
lui que la lune reçoit le pou-
voir de produire toutes choses
& de rendre à la société des ser-
vices infinis ? Cependant vous
n'osez adorer aucun de ces dieux,
& vous reconnoissez pour dieu
Verbe (*l*) celui que ni vous
ni vos peres n'avez vû : & ce-
lui que tous les hommes voient,
contemplant , adorent pour leur
bonheur depuis que le monde
existe , le grand soleil , l'image
vivante , animée , raisonnable
du pere intelligible , vous l'a-
bandonnez, vous le méprisez (*m*).

Cc

Croïez-moi réfléchissez un peu ;
& revenez à la vérité. Ne crai-
gnez point de vous égarer en me
suivant. J'ai marché dans votre
voïe jusqu'à l'âge de vingt-ans ;
& voici la douzième année que
je marche dans celle-ci.

Si vous vous rendez à ces sa-
lutaires avis, ma joïe sera par-
faite. Mais si vous aimez mieux
demeurer attachés à la supersti-
tion & prêter l'oreille à ces im-
posteurs qui vous abusent, si
vous avez la démangeaison de
leur entendre débiter des blas-
phèmes, accordez-vous les uns
avec les autres, & ne désirez plus
Athanasie. Il n'a que trop de dis-
ciples capables de le remplacer
& de vous satisfaire. Plût au ciel
que sa doctrine impie fût toute
concentrée dans lui seul ! Mais
il laisse une école nombreuse ;
il a d'illustres élèves parmi les-

quels vous pouvez aisément choisir. Le premier venu vous expliquera les écritures aussi-bien que lui. Si vous le regrettez à cause de ses autres talens (je fais en effet qu'il a du manége & du savoir faire) apprenez que la raison pour laquelle vous le demandez avec tant d'instances est celle qui l'a fait bannir. Il ne seroit pas naturel de laisser à la tête d'un peuple un esprit si intriguant. Un petit homme de rien comme lui (*n*) qui fait gloire de braver la mort, n'est propre qu'à causer du désordre. De peur qu'il n'en arrive parmi vous , j'ai ci-devant ordonné qu'Athanasie sortît d'Alexandrie , & j'ordonne maintenant qu'il sorte de toute l'Egypte. Que les présentes soient affichées dans notre bonne ville d'Alexandrie.

(a) *Aux habitans d'Alexandrie.*] Les catholiques qui étoient sans doute le plus grand nombre adressèrent au nom de la ville une requête à l'empereur pour lui demander la révocation de l'ordre qu'il avoit donné contre S. Athanase. L'empereur répond à leur requête par ce nouvel édit. M. Fleury le rapporte tout entier.

(b) *Quelqu'un de ces déserteurs de leur religion.*] Ceux que Julien traite ici d'apostats (reproche assez étrange dans sa bouche) n'avoient point abandonné le Dieu de leurs peres pour courir après des dieux étrangers. Ils avoient ajouté foi à la seconde révélation qui n'étoit que l'objet, la suite & l'accomplissement de la première. En mourant pour la doctrine de leur maître, ils ont prouvé qu'ils n'étoient pas trompeurs. Les preuves de fait qui les avoient déterminés à la suivre sont de telle nature qu'il est impossible qu'ils eussent été trompés. Julien pouvoit-il alléguer rien de semblable pour justifier son changement ?

Il va nous donner un échantillon bien remarquable de ses raisons dans le sermon pathétique qu'il adresse aux habitans d'Alexandrie.

(c) *Ces faux hébreux révoltés contre la loi de leurs peres.*] Les hébreux ont été assujettis aux anciens rois d'Egypte; donc les alexandrins doivent préférer la religion gréque à la doctrine des âpôtres. Quelle singuliere complication de mauvais raisonnemens!

(d) *Avez-vous perdu le souvenir du bonheur dont jouissoit autrefois l'Egypte?*] S'ils s'en souvenoient, ils s'en souvenoient peu.

(e) *Quel avantage vous ont-ils procuré?*] La religion chrétienne ne promet point de prospérités temporelles: mais si les hommes la pratiquoient, ils feroient aussi heureux qu'ils peuvent l'être sur la terre.

(f) *Alexandre de Macédoine adoroit les dieux.*] En matiere de religion quelle autorité que celle d'Alexandre! Quelles conquêtes que les siennes lorsqu'on les compare à celles des âpôtres! Je prie le lecteur de se rappeler l'endroit de la lettre à Thémistius

où Julien élève Socrate au-dessus d'Alexandre , & de juger si les justes raisons de la préférence qu'il donne au premier ne sont pas infiniment plus frappantes & plus décisives en faveur des disciples de J. C. Ici Julien parle en vrai sophiste. Il connoissoit Alexandre & n'eût pas voulu lui ressembler en tout.

(g) *Ptolémée fils de Lagus.*] Ptolémée fils de Lagus étoit un des généraux d'Alexandre qui partagerent son empire. Il fonda le royaume d'Egypte.

(h) *Lorsque nous eûmes déthrôné les Ptolémées.*] La maison des Lagides finit dans la personne de Cléopatre , après avoir regné 300 ans.

(i) *L'amitié que j'ai pour Aréus.*] C'est le même dont il est parlé dans les césars & dans la lettre à Thémistius.

(k) *Etes-vous seuls insensibles à la splendeur du soleil ?*] Toute la nature & les corps célestes en particulier prouvent l'existence d'un être suprême & publient sa puissance , sa sagesse & sa bonté. Mais leur éclat , la régularité de leur cours , les services qu'ils ren-

dent aux hommes ne prouvent point qu'ils soient gouvernés par des intelligences particulières & beaucoup moins qu'ils méritent d'être adorés.

(l) *Vous reconnoissez pour dieu Verbe celui que ni vous ni vos peres n'avez vû.*]

J'ai déjà dit que Julien plaçoit le Logos ou Démiurgue dans le soleil.

(m) *Et celui que tous les hommes voient ... le grand soleil ... vous le méprisez.*]

Quoique les alexandrins vissent le soleil, ils ne voioient nullement qu'il fût une divinité : mais sans avoir vû l'HOMME-DIEU, ils avoient des preuves certaines de sa mission ; preuves qui réunies toutes ensemble forment en genre de fait une démonstration complete. Il est bon d'observer que Julien dans une même phrase parle le langage du pyrrhonisme & celui de la crédulité.

(n) *Un petit homme de rien comme lui qui fait gloire de braver la mort.*] Je n'ai pu rendre toute l'énergie du grec : Μηδὲ ἀνὴρ, ἀλλ' ἀνθρώπιςκος εὐτελής, καθάπερ ὁ τὸς ὁ μέγας (il faut lire) τὸ μέγα δεινός περὶ τῆς κεφαλῆς κινδυνεύων. *Ne vir quidem, sed homuncio nullius pretii, qualis iste est qui de capite periclitari magnum aliquid existimat.*

M. de Tillemont conclut de ce texte que S. Athanase étoit petit, & que son corps n'avoit rien qui annonçât la grandeur & l'élévation de son ame. Je crois que l'on peut conclure tout au plus de l'expression de Julien, qu'Athanase n'étoit pas d'une taille avantageuse. Je dis tout au plus: car il faut observer que c'est un empereur qui parle d'un de ses sujets & qui affecte d'en parler d'un ton méprisant. S. Grégoire de Nazianze *orat. xxi.* dit qu'Athanase *avoit l'air d'un ange, ἀγγελοειδὲς τὸ εἶδος.* Il paroît même que lorsqu'il alla trouver dans les Gaules l'empereur Constantin le jeune, celui-ci fut frappé de son extérieur avantageux.



LETTRE

LETTRE XXX.

A ECDICIUS gouverneur
d'Egypte.

SI vous ne jugiez pas à propos de me mander autre chose (a), vous deviez du moins m'écrire au sujet d'Athanase l'ennemi des dieux, sur tout étant instruit depuis long-tems comme vous l'êtes de nos sages ordonnances. Je jure par le grand Sérapis que si devant les Calendes de Décembre Athanase l'ennemi des dieux n'est sorti d'Alexandrie, ou plutôt de toute la province, les troupes qui dépendent de vous paieront une amende de cent livres d'or. Vous savez que je suis lent à condamner, mais plus lent encore

ANN. 362.

Dd

314 LETTRES CHOISIES
à faire grace, lorsque j'ai con-
damné une fois.

*Ce qui suit étoit écrit de la propre
main de l'empereur.*

On méprise tous les dieux.
J'en suis outré. Vous ne pou-
vez rien faire que je voie ou plu-
tôt que j'apprenne avec plus de
satisfaction, que de chasser Atha-
nase (b) de toute l'Egypte. Le
scélérat ! il a osé sous mon regne
baptiser des femmes grèques
d'une naissance distinguée.

(a) *Si vous ne jugiez pas à propos
de me mander.*] On a déjà remarqué
combien Ecdicius étoit peu soigneux
d'écrire à Julien, même sur les cho-
ses auxquelles Julien prenoit le plus
d'intérêt.

(b) *Chasser Athanase de toute l'E-
gypte.*] Non content de bannir Atha-
nase, l'empereur donna des ordres

peut-être secrets de lui ôter la vie ; ou du moins Ecdicius , pour faire sa cour à Julien qu'il voïoit mécontent de sa négligence , prit de soi-même la résolution de délivrer pour jamais le paganisme d'un si redoutable ennemi. Quoiqu'il en soit Athanase remontoit le Nil pour se retirer dans la Thébaïde , lorsqu'il fut averti qu'on le poursuivoit. *Ne craignez rien* , dit-il aux compagnons de sa fuite. *Montrons que celui qui nous protège est plus grand que celui qui nous persécute.* A ces mots il fit reprendre au bateau la route d'Alexandrie. Ils rencontrèrent bien-tôt le meurtrier , qui leur demanda s'ils n'avoient pas vû Athanase , & s'il étoit loin. Il est tout proche répondirent-ils. Pour peu que vous vous pressiez , vous ne pouvez manquer de le joindre. Le meurtrier passa outre se pressant en vain. Athanase rentra dans Alexandrie & s'y tint caché.



LETTRE XXXI.

A LIBANIUS.

VOici le troisième jour ;
ANN. 362. & le philosophe Priscus
 (a) n'est point venu. Au con-
 traire il m'écrit comme ne de-
 vant pas venir si-tôt. Puisque
 vous avez oublié votre dette ,
 il faut que je vous en fasse sou-
 venir , & que je vous somme de
 la païer. Le païement vous coû-
 tera peu , & me fera le plus grand
 plaisir du monde. Envoïez-moi
 ce discours & cette délibération
 toute divine : mais par Mercure
 & par les Muses , envoïez-les
 promptement. Vous me faites
 languir depuis trois jours. Il n'en
 faut qu'un , dit Théocrite , pour
 faire vieillir un amant. A ce

DE L'EMP. JULIEN. 317
compte qui est très-juste , voïez
de combien d'années vous m'a-
vez fait présent. J'ai dicté cette
lettre au milieu de mes occupa-
tions. Je ne puis écrire aiant la
main plus paresseuse que la lan-
gue : & celle-ci même , faute
d'exercice , a perdu ce qu'elle
avoit de facilité. Portez - vous
bien pour l'amour de moi , mon
très-cher & très aimable frere.

(a) *Le philosophe Priscus n'est point
venu.*] Voïez ce que nous avons dit
de ce philosophe , vie de Julien l. iv.
p. 257.

LETTRE XXXII.

A ARSACIUS pontife de
Galatie (a).

SI l'hellénisme ne fait pas en-
core le progrès qu'il devoit
faire , c'est la faute de ceux qui

Dd iij

ANN. 362.
ou 363.

318 LETTRES CHOISIES

le professent. De la part des dieux tout est grand, tout est magnifique ; & soit dit sans offenser la divine Némésis , au-dessus de nos espérances & même de nos souhaits. Qui de nous eût osé se promettre il y a quelque tems un changement si prompt & si merveilleux ? Mais croïons-nous que tout soit fait , & ne penserons nous jamais aux moïens par lesquels l'impiété (*b*) s'est le plus accréditée dans le monde ; je veux dire l'hospitalité , le soin d'enterrer les morts , une vie réglée en apparence ? Ils jouënt toutes les vertus. C'est à nous de les pratiquer véritablement.

Il ne suffit pas que vous soïez irréprochable. Tous les prêtres de Galatie doivent l'être comme vous. Emploïez la persuasion ou les menaces pour les

obliger de vivre conformément à leur état. Privez-les des fonctions du sacerdoce, s'ils ne sont eux, leurs femmes, leurs enfans & leurs domestiques, fidelles à servir les dieux; s'ils souffrent dans leur famille de ces impies de galiléens. Avertissez-les qu'un sacrificateur ne doit point aller au théâtre, boire dans un cabaret, exercer un métier vil ou honteux. Témoignez de la considération à ceux qui vous obéiront, & chassez-les autres. Etablissez en chaque ville plusieurs hopitaux où nous puissions pratiquer envers les pauvres étrangers de quelque religion qu'ils soient les devoirs de l'humanité. Pour commencer à fournir les fonds nécessaires, j'ai ordonné que la Galatie vous donnât chaque année trente mille boisseaux de froment & soixante mil-

le septiers de vin , dont je veux
 que le cinquième soit au pro-
 fit des pauvres qui servent les
 prêtres ; & le reste sera distribué
 aux étrangers & aux mendi-
 ans. Il est honteux qu'aucun juif ne
 mendie , & que les impies ga-
 liléens outre leurs pauvres nour-
 rissent encore les nôtres que
 nous laissons manquer de tout.
 Apprenez aux hellènes a con-
 tribuer pour ces dépenses. Que
 leurs villages offrent aux dieux
 les prémices de leurs fruits. Ac-
 coutumez-les à ces sortes de
 bonnes œuvres , & ne leur lais-
 sez pas ignorer que nous les
 avons pratiquées les premiers :
 témoin ce qu'Homère fait di-
 re à Eumée qui reçoit Ulysse
 sans le reconnoître.

Le plus vil des mortels étranger dans ces lieux,
 Recevoit comme vous un accueil gracieux.
 L'indigent à ma table est admis avec joie.

DE L'EMP. JULIEN. 321

Et je respecte en lui Jupiter qui l'envoie.

Mon présent par lui-même est digne de mépris :

Mais le cœur qui le fait en rehausse le prix.

Ne souffrons pas que ces nouveaux venus nous enlèvent notre gloire , ni qu'en imitant des vertus dont nous avons parmi nous l'original & le modèle (c) ils couvrent d'opprobre notre négligence & notre inhumanité : ou plutôt ne trahissons pas nous-mêmes notre religion : ne déshonorons pas le culte des dieux. Si j'apprends que vous remplissiez tous ces devoirs , je serai comblé de joie.

Voïez rarement chez eux les gouverneurs. Contentez - vous pour l'ordinaire de leur écrire. Quand ils feront leur entrée dans une ville , qu'aucun des prêtres n'aille au devant d'eux. Seulement lorsqu'ils viendront aux temples , on ira les recevoir :

dans le vestibule. Qu'ils ne s'y fassent point accompagner de soldats: mais qu'il soit libre à qui voudra de les suivre : car dès qu'ils mettent le pié dans le temple, ils deviennent de simples particuliers. Vous seul avez droit d'y commander, puisque les dieux l'ordonnent ainsi. Ceux qui se soumettent à cette loi font voir qu'ils ont véritablement de la religion. Les autres qui ne veulent pas se dépouiller un moment de leur faste & de leur grandeur, sont des hommes superbes, remplis d'une sotte vanité.

Je suis prêt à secourir les habitans de Pessinonte, pourvû qu'ils se rendent propice la mere des dieux. S'ils la négligent, non-seulement ils seront coupables, mais encore, j'ai peine à le dire, ils ressentiront mon indignation.

Tout ennemi (*d*) des dieux doit être aussi le
mien ,

Et le ciel ne défend de lui faire du bien.

Vous leur ferez donc entendre que s'ils veulent que je les assiste , ils doivent tous ensemble invoquer la mere des dieux.

(*a*) *A Arfacius grand pontife de Galatie.*] On ne connoît pas ce pontife. Je crois que la lettre fut écrite au plûtôt vers la fin de l'an 362, parce qu'elle suppose qu'il y a quelque tems que l'on travaille au rétablissement de l'hellénisme. Sozoméne & M. Fleury l'ont jugé digne d'être insérée tout entière dans l'histoire ecclésiastique. En effet il seroit difficile de produire en faveur de notre religion un témoignage plus honorable & moins suspect. Au reste je ne déroberai point au lecteur le plaisir de faire lui-même toutes les réflexions utiles que fournit la lecture de cette pièce. J'en ajouterai seulement quelques-unes à celles qu'on a

pû lire dans la vie de Julien. l. iv. p.
272.

(b) *Les moïens par lesquels l'impiété s'est le plus accréditée.*] Singulière espèce d'impiété qui rend l'homme ami de l'homme & lui fait pratiquer toutes les vertus ! Accuser les gens de bien d'hypocrisie est la ressource ordinaire de la prévention outrée & de la méchanceté. Julien avec tout son esprit ne voit pas & ne veut pas voir qu'une société aussi nombreuse qu'étoient alors les chrétiens ne jouë point, & ne peut même en concevoir le dessein. L'hypocrisie ne sera jamais un vice populaire. La multitude est toujours de bonne foi tout ce qu'elle est.

(c) *Ne souffrons pas que ces nouveaux venus nous enlèvent notre gloire, ni qu'en imitant des vertus dont nous avons parmi nous l'original & le modèle ils couvrent d'opprobre notre négligence.*] Qui doute que les païens avant que le nom chrétien eût paru dans le monde n'aient fait des actions d'humanité, que quelques-uns d'entre eux n'aient pratiqué des vertus morales ? Mais ce n'étoit pas comme païens, c'étoit en tant qu'hommes qu'ils les prati-

quoient. Ils ne faisoient en cela que suivre les impressions de la loi & de la religion naturelle. C'est que la corruption du cœur, l'idée bizarre que les idolâtres, au moins le peuple, se formoient de la divinité, ce monstrueux amas d'opinions insensées, de traditions scandaleuses, de superstitions ridicules, en quoi consistoit le paganisme, n'avoient pas absolument éteint la *lumière qui luit dans les ténèbres*.

Les païens avoient une morale, mais le paganisme n'en avoit point. Il n'est pas moins absurde de lui approprier les vertus, comme fait Julien, qu'il le seroit d'attribuer à l'incrédulité certaines actions honnêtes & dès lors inconséquentes qui échappent aux incrédules. Supposé qu'ils aient quelque probité, c'est par tempérament par intérêt, par fantaisie, parcequ'ils sont hommes, & souvent parce qu'ils ont conservé quelque reste d'une éducation chrétienne. La lettre de Julien montre combien les vertus, je dis même celles qui par le plaisir qu'on a de les pratiquer portent avec elles leur récompense, étoient rares chez les

païens. Devoit-il méconnoître le doigt de dieu dans une religion qui rend toutes les vertus communes ; qui, d'ailleurs fondée sur toutes les preuves dont un fait est susceptible, apporte dans le monde un corps de morale le plus parfait qu'il soit possible d'imaginer , l'appuie des motifs & des exemples les plus puissans , règle jusqu'aux mouvemens les plus secrets de notre ame ; en un mot qui rétablit & développe & perfectionne les principes de la loi naturelle presque effacés dans l'esprit des hommes & plus encore dans leur cœur ?

Que l'on juge de la nécessité du christianisme par les horreurs qui se commettoient ou qui se commettent encore parmi les nations païennes les plus policées. A la honte de la philosophie il sera par exemple toujours vrai de dire que le genre humain doit à l'évangile de J. C. l'abolition de la coutume barbare d'exposer les enfans. A cet égard les animaux les plus féroces s'élèvent en jugement , même au tribunal de la raison, contre le grec , le romain & le chinois.

Pour enlever à notre religion une

gloire qui lui est propre il seroit inutile de dire que le mahométisme a rendu de pareils services à l'humanité. Qui ne sait que cette fausse religion suppose & reconnoît la mission de J. C. & n'est qu'une dépravation du christianisme & du judaïsme? Personne ne peut nier que la religion chrétienne n'ait au moins adouci les mœurs, civilisé les peuples barbares qui l'ont embrassée, éclairé sur ses devoirs le païsan le plus grossier, répandu partout quelque délicatesse de conscience, & même parmi ceux qu'elle ne change point une teinture de probité. Un chrétien médiocrement instruit & d'une vertu commune en fait plus en fait de morale, est plus philosophe qu'un philosophe. Ceux qui comme Julien, quoiqu'avec moins d'éclat que lui, ont abandonné la religion chrétienne doivent plus à cette religion qu'ils ne pensent. Ils lui doivent, ainsi que Julien, des notions plus exactes & plus épurées de certaines vertus morales. C'est d'elle que quelques-uns ont retenu ces maximes de probité rigide, dont ils ne feroient point parade, si le christianisme ne les

avoit mises en honneur. On l'a déjà dit : si par impossible l'évangile étoit faux, il seroit de l'intérêt du genre humain qu'on le crût vrai.

(d) *Tout ennemi des dieux doit être aussi le mien.*] Voyez Odÿssee x. 73. Ce que dit ici Julien paroît ne pas s'accorder avec l'ordre qu'il vient de donner pour établir des hopitaux où l'on reçoive tout le monde, les chrétiens comme les païens. Cette contradiction, si ç'en étoit une, ne seroit pas l'unique dans laquelle il fût tombé. Mais elle n'est qu'apparente. Les devoirs de l'humanité sont d'une justice étroite. Ils obligent à l'égard de tous les hommes. Les graces ne sont dûes à personne : & c'étoit quelque grace que les habitans de Pessinonte avoient demandée à l'empereur.



LETTRE

LETTRE XXXIII.

L'EMPEREUR JULIEN AUGUSTE,
au peuple (d'Antioche) (a).

L'AUDACE des profana-
teurs viole les sépulchres,
& les tombeaux, quoique nos
ancêtres aient toujours regardé
comme le crime le plus énorme,
après le sacrilège, d'en ôter une
pierre, d'y fouir, d'en arracher
un gazon. Quelques-uns même
en enlèvent les ornemens pour
décorer leurs fallons & leurs
portiques, Voulant donc empê-
cher que l'on ne commette de
tels attentats, nous ordonnons
que quiconque s'en rendra cou-
pable soit puni comme le mé-
ritent ceux qui manquent de
respect aux dieux Manes (b).

Ee

ANN. 363.
12 Fevr.

Un second abus auquel nous voulons remédier , c'est que l'on porte les morts en plein jour au milieu de la plus grande foule du peuple : spectacle funeste qui n'est propre qu'à souiller les lieux de toute une ville. Un jour commencé par des funérailles peut-il être heureux ? Et comment au sortir de ces lugubres cérémonies osera-t-on s'approcher des dieux & des temples ?

A ces causes & d'ailleurs considérant que la douleur aime le secret , & qu'il est indifférent aux morts que leurs obsèques se fassent de nuit ou de jour , nous ordonnons que l'on dérobe les convois à la vuë du peuple , en sorte que la douleur y paroisse plutôt que la pompe & l'ostentation (c). Donné à Antioche la veille des Ides de Février , Julien pour la quatrième fois & Sallusté étant consuls.

(a) *Au peuple d'Antioche.*] Je tire cette loi du code théodosien IX. XVII. 3. tit. *de sepulchris violatis*. C'est le seul morceau un peu considérable qui nous reste de la latinité de Julien. Elle est énergique & savante , mais beaucoup moins pure , que son grec. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché d'en pouvoir juger par lui-même. Voici la lettre tout entière.

IMP. IULIANUS A. AD POPULUM.

PERGIT audacia ad busta diem functorum & aggeres consecratos, cum & lapidem hinc movere, terram sollicitare & cespitem vellere proximum sacrilegio majores semper habuerint. Sed ornamenta quidam tricliniis aut porticibus auferunt de sepulchris. Quibus primis consulentes, ne in piaculum incidant contaminatâ religione bustorum, hoc fieri prohibemus pœnâ manium vindice cohibentes.

SECUNDUM illud est, quod efferrî cognovimus cadavera mortuorum per confertam populi frequentiam & per maximam insistentium densitatem: quod quidem oculos hominum infauſtis inceſtat aspectibus,

Ee ij

Qui enim dies est benè auspicatus à funere? Aut quomodo ad deos. & templa venietur? Ideoque quoniam & dolor in exequiis secretum amat, & diem fūctis nihil interest, utrum per noctes an per dies efferrantur, liberari convenit populi totius aspectus, ut dolor esse in fūneribus non pompa exequiarum nec ostentatio videatur. Datum prid. id. Feb. Antiochia, Juliano Aug. IV. & Sallustio coff.

(b) Soit puni comme le méritent ceux qui manquent de respect aux dieux *Mannes.*] La profanation des sépulchres passoit de tout tems chez les romains pour une espèce de sacrilège. Ceux qui déterroient le corps ou les os d'un mort étoient punis du dernier supplice, supposé qu'ils fussent de condition abjecte. On les confinoit dans une isle, s'ils étoient d'honnête condition. Ceux qui détruisoient le sépulchre ou qui en enlevoient quelque chose étoient condamnés aux mines ou relegués. Constantin dans une loi dont l'objet est de rendre les divorces plus rares, & de rapprocher un peu de l'évangile la jurisprudence romaine sur le mariage, en restreignant le divorce à certains cas, spécifie parmi les crimes qui mettoient

une femme en droit de répudier son mari , le meurtre , l'empoisonnement , & la violation des tombeaux. *Si homicidam vel medicamentarium vel sepulchrorum dissolutorem maritum suum esse probaverit. III. cod. Théod. tit. XVI. I. de repudiis.* Mais le respect pour les morts & pour leurs tombeaux qu'inspire , ce semble , la nature elle-même , avoit été porté jusqu'à l'excès parmi les païens. Ils honoroient les âmes des morts comme des divinités , & les sépulchres comme des temples.

La religion chrétienne , qui éclaira le monde sur le sort de ces divinités malheureuses & sur l'impiété du culte qu'on leur rendoit , ne fut pas plutôt devenue la religion de l'empire ; que plusieurs particuliers se jetterent dans un excès opposé à celui du paganisme. Un zèle mal entendu & sous le masque du zèle la cupidité toujours habile à tirer des principes les plus vrais de fausses conséquences qui la favorisent , détruisoient les tombeaux , en faisoient servir à d'autres usages les pierres & les ornemens , dispersoient les cendres des morts pour trouver quelques étoffes précieuses , quelques bi-

joux que la superstition pouvoit avoir enterrés avec eux.

M. Muratori dans ses *anecdota græca* nous a donné près de 80 petites pièces de vers composées par S. Grégoire de Nazianze contre les violeurs des sépulchres. Comme plusieurs semblent faites pour être gravées sur les tombeaux de ses amis, dont au moins le plus grand nombre professoit le christianisme, on doit juger que les tombeaux des chrétiens n'étoient pas épargnés, ne fût-ce que par les païens qui sans doute ussoient de représailles. La loi que nous venons de citer montre ce que l'empereur Constantin long-tems depuis sa conversion pensoit de ces désordres, qui non-seulement outrageoient la nature, mais encore pouvoient rendre odieux le christianisme, à l'occasion duquel ils étoient devenus plus communs, quoiqu'il les eût toujours condamnés. Cependant sous le regne de Constantin les loix ne furent pas exécutées à la rigueur. On voit par une loi de Constant que des particuliers & même des magistrats les avoient impunément violées. Celui-ci fit recher-

cher les coupables : mais il modéra la sévérité des anciennes loix , & la réduisit à des peines pécuniaires. Constance la renouvella & l'augmenta même , puisqu'il laissa subsister les peines pécuniaires en rétablissant la peine de mort. D'autres princes chrétiens surtout Valentinien III^e. se sont pareillement élevés contre ce crime.

Julien qui regarde le culte des Mânes comme une partie essentielle de l'hellénisme , condamne ici par superstition ce que ces princes ont condamné par principe d'humanité & de christianisme , quoiqu'il se soit glissé dans leurs ordonnances des expressions païennes , qu'il faut sans doute attribuer à leurs secrétaires. La première partie de la loi de Julien se trouve dans le code de Justinien avec quelque changement. On a réformé ce qui sentoît trop le paganisme.

(c) *Ensorte que la douleur y paroisse plutôt que la pompe & l'ostentation.*] Quelque respect que les païens eussent pour les morts ; par une contradiction , dont je ne rechercherai point ici l'origine , ils regardoient un cadavre humain comme la chose du monde la

plus impure. Ils n'eussent pas cru pouvoir entrer dans un temple le jour qu'ils auroient assisté à des funérailles. Mais délivrés d'une vaine superstition, les chrétiens, & peut-être quelque païens à leur exemple, rendoient aux morts les derniers devoirs en plein jour. Julien veut rétablir l'ancien usage & tâche même d'étaïer d'idées philosophiques les idées païennes sur lesquelles cet usage étoit fondé. Cette seconde partie de sa loi est dans le code théodosien, quoiqu'elle ne paroisse pas avoir été observée après lui.

LETTRE XXXIV.

A A R S A C E *Satrape
d'Arménie (a).*

A R S A C E, aussi-tôt après la réception de cet ordre, aïez à marcher contre les perses nos ennemis furieux. J'ai pris les armes dans le dessein de païer

païer le tribut à la nature dans cette expédition contre les parthes après leur avoir fait tous les maux possibles & m'être signalé par mes exploits, ou de revenir couvert de gloire après avoir élevé des trophées & subjugué l'ennemi par l'assistance des dieux. Sortez donc de votre nonchalance ; laissez-là toutes vos défaites frivoles ; & songez que ce n'est plus maintenant le regne de ce Constantin d'heureuse mémoire, ni celui de cet efféminé de Constance , qui n'a vécu que trop long-tems (*b*), qui vous enrichissoit vous & les barbares vos pareils des dépouilles de la noblesse. Pensez que vous avez affaire à Julien, souverain pontife , César , auguste , le serviteur de Mars & de tous les dieux , l'exterminateur des fran-

338 LETTRES CHOISIES
çois & des autres barbares , le
libérateur de la Gaule & de l'I-
talie. Si vous aviez quelque des-
sein contraire à votre devoir , je
n'aurois pas de peine à le croi-
re : car j'entens dire que vous
êtes un homme rempli d'artifi-
ces, un mauvais soldat , un fan-
faron : & vous en donnez actuel-
lement les preuves, puisque vous
recelez chez vous un ennemi
du bien public , & que pour vous
déclarer vous attendez l'évène-
ment de la guerre. Nous n'a-
vons pas besoin de vous pour
détruire l'ennemi. Le secours
des dieux nous suffit. Si le des-
tin dont les arrêts sont ceux des
dieux mêmes en ordonne au-
trement , je recevrai le coup sans
trembler. Mais sachez que ma
perte doit entraîner la vôtre ;
que vous & votre Arménie se-

rez pour les perses une conquête aisée, & que le feu consumera votre maison & toute votre famille. La ville de Nisibe partagera vos malheurs. Il y a long-tems que les dieux me l'ont fait connoître.

(a) *A Arsace satrape d'Arménie.*] C'est le roi d'Arménie, ce fidelle & malheureux allié des romains, duquel nous avons parlé dans la vie de Julien & dans l'histoire de son successeur. Cette lettre imprimée pour la première fois dans les *anecdota græca* de M. Muratori se trouve dans la bibliothèque grèque de Fabricius. Elle est en assez mauvais grec, grossière, brutale, plattement fanfaronne, sans esprit, contraire à la politique; & ce qui mérite encore plus d'être observé, elle contient des choses qui n'ont pû sortir de la plume d'un païen superstitieux, à la veille d'une grande entreprise, & dans des circonstances où le moindre mot de mauvais au-

Ff ij

gure s'évitoit scrupuleusement, comme capable de porter coup. Croit-on que Julien eût osé dire, même en se servant de circonlocution, qu'il étoit résolu de périr ? Auroit-il voulu notifier la prédiction qui se trouve à la fin de la lettre ? Quoi qu'en dise l'illustre M. Muratori, j'ai peine à croire que ce soit la même dont Sozoméne a fait mention ; d'autant plus qu'on ne trouve pas dans celle que je traduis tout ce que rapporte l'historien ecclésiastique. Voyez vie de Julien l.v. p.408. Je n'insiste pas sur cette dernière raison, parce que l'on pourroit répondre que nous n'avons pas la lettre entière. Mais après tout c'est une pièce si étrange, qu'au lieu de l'attribuer à Julien, j'aimerois mieux dire, ce qui n'est pas nécessaire, que Sozoméne s'est laissé tromper par une pièce supposée.

(b) *Constance qui n'a vécu que trop longtems.*] Πολυεὖς Κωνσταντίνου, ἀπὸς τὴν Κωνσταντίνου. Constance n'a vécu que 44 ou 45 ans.



 LETTRE XXXV.

A LIBANIUS *sophiste & questeur (a).*

A PRÈS vous avoir quitté (b), j'allai coucher à Litarbes bourg du territoire de Chalcis. Le chemin se ressentoit de l'hiver d'Antioche. Il est moitié marais, moitié montagne ; très-rude par tout. On traverse le marais sur des pierres que l'on a, ce semble, jettées au hazard au lieu de les arranger prés à prés sur un lit de terre & de sable qui leur servît de ciment comme dans les autres grands chemins. J'eus bien de la peine à passer, & n'arrivai que sur la neuvième heure à cette première couchée. J'y donnai

 ANN. 363.
Mars.

342 LETTRES CHOISIES
audience à la plus grande partie de votre sénat. Vous aurez peut-être appris ce qui fut dit de part & d'autre, & j'espère, s'il plaît aux dieux, vous en rendre compte. Sur la route de Litarbes à Bérée, j'eus un présage par lequel Jupiter m'annonce les plus heureux succès. Je fus à Bérée un jour entier: j'allai voir la citadelle, & j'offris solennellement à Jupiter le sacrifice d'un taureau blanc. Je fis au sénat de la ville un petit discours touchant la religion; discours qui m'attira les louanges de tout le monde (c) & ne gagna presque personne: il ne produisit d'effet que sur ceux qui passaient déjà pour être dans les bons sentimens. Les autres me parlerent avec une extrême impudence qu'ils prenoient pour une honnête liberté (d). Grands dieux! faut-il que les hommes

rougissent de ce qui feroit leur gloire , tandis qu'il se glorifient de ce qui les deshonne , du sacrilège , des sentimens les plus bas (e) , d'une vie fainéante & inutile !

Je me rendis ensuite à Batnes. C'est un lieu charmant. Après Daphné je n'ai rien vu de si beau dans vos cantons. Je parle de Daphné tel qu'il étoit lorsque le temple & la statue d'Apollon subsistoient ; tel en un mot que vous le peignez dans cette harangue inimitable à nos modernes ; qui peut-être auroit fait le désespoir de la plupart des anciens , & à laquelle j'aurois mauvaise grace de vouloir rien ajouter. Daphné avant l'incendie étoit au-dessus de tout. Je le préférois même à la vallée de Tempé. Je trouve qu'il ressemble maintenant à Batnes.

Ff iijj

Cette petite ville est toute gréque & n'a de barbare que le nom. Elle reconnoît Jupiter & Apollon pour ses divinités tutélaires. Nous respirâmes aux environs l'odeur de l'encens dont la fumée s'élevoit de toutes parts. Nous rencontrions à chaque pas des victimes décemment parées. Je fus charmé de ce zèle : mais il me parut trop empressé, trop bruiant, peu conforme à la piété. Les actes de religion demandent plus de recueillement. Il faut que ceux qui conduisent les victimes, & qui portent les choses nécessaires aux sacrifices marchent posément, & ne soient occupés que de ce qu'ils font. Mais bientôt on pourra remédier à cet abus. La plaine de Barnes est couverte de jeunes cyprès. Je n'y vis pas un seul arbre qui fût sur le retour.

Ils ont tous la plus belle tête du monde. Le palais construit de bois & de terre sans aucun ornement n'est rien moins que magnifique. Le jardin plus pauvre que celui d'Alcinoüs ressemble à celui de Laërte. Il y a un petit bois de cyprès. Une allée d'arbres de la même espèce regne le long des murs. Au milieu sont plusieurs carrés, les uns de légumes, les autres d'arbres fruitiers. Le soir & le lendemain à la pointe du jour je sacrifiai selon ma coutume.

Les sacrifices étant heureux, nous partîmes pour Hiéraple. Les habitans vinrent au-devant de nous : & j'allai loger chez un homme que je vis alors pour la première fois, mais qui m'étoit cher depuis long-tems. Quoique vous sachiez ce qui m'attache à lui, j'aime à le redire. C'est

quelque chose de délicieux pour moi d'entendre parler de ces hommes excellens, ou d'en parler moi-même. Sopatre est l'élève & le gendre du divin Iamblique (f). Je me croïois coupable de la plus grande injustice, si je ne chérissois tout ce qui lui appartient. Sopatre m'est précieux à un autre titre qui me touche encore plus. Aïant reçu plusieurs fois dans sa maison mon cousin & mon frere, il eut assez de courage pour résister aux sollicitations réitérées de ces deux princes, qui conformément à leurs préjugés le pressoient d'abandonner le culte des dieux.

Je suis encore à Héracle, & n'ai point de nouvelles à vous mander : car pour entendre mes arrangemens par rapport aux affaires soit de la guerre soit de l'état, il faudroit voir les cho-

ses de ses propres ieux , & soi-même y avoir part. Trois lettres plus longues que celle-ci en donneroient à peine une juste idée. Je vous dirai cependant en peu de mots , que j'ai envoié des députés aux sarazins pour les avertir de me venir joindre , s'ils le jugent à propos. J'ai fait prendre les devans à des coureurs très-éveillés & très-allertes , pour empêcher que quelque traître n'aille chez l'ennemi donner avis de nos mouvemens. Il s'étoit élevé parmi nos soldats un différend que j'ai terminé , si je ne me trompe , avec autant de douceur que d'équité (g). J'ai rassemblé mon armée & fait venir quantité de chevaux & de mulets. On charge des batteaux de blé ou plutôt de biscuit & de vinaigre. Vous comprenez où me meneroit le détail de ces

348 LETTRES CHOISIES
opérations, sans compter les harangues qu'elles ont occasionnées. Quant aux heureux présages (*b*) qui m'arrivent chaque jour, j'en ai écrit je ne fais combien de lettres & même des livres entiers, que je fais porter avec moi. Je m'épargnerai donc la peine de vous les raconter.

(*a*) *A Libanius sophiste & questeur.*]
Il paroît que Julien avoit donné à Libanius le titre honoraire de questeur. Mais Libanius préféra toujours la qualité de sophiste même au titre de préfet du prétoire, que quelques-uns des successeurs de Julien voulurent lui donner, comme nous l'apprennons d'Eunape. Dans cette lettre Julien fait le journal de son voiage depuis Antioche jusqu'à Hiéraple où étoit le rendez-vous de son armée. V. vie de Jul. l. vi. p. 411. & suiv.

(*b*) *Après vous avoir quitté.*] J'ai ajouté ces mots qui m'ont paru nécessaires en françois.

(c) *Je fis au sénat un petit discours qui m'attira les loüanges de tout le monde & ne gagna presque personne.*] Le sénat de Bérée, quoique chrétien, applaudit à l'éloquence de l'empereur, loüa en général ses bonnes intentions &c. *Qui finis omnium cum dominante sermonum, gratias egit*, comme dit Tacite.

(d) *Les autres me parlerent avec une extrême impudence.*] Il semble avoir en vuë la hardiesse avec laquelle le chef du sénat lui parla dans un festin. V. vie de Jul. l. vi. p. 418.

(e) *Des sentimens les plus bas, d'une vie fainéante & inutile.*] Tout cela me paroît compris dans ces mots *μαλακίη γνώμης καὶ σώματος*. Il n'est pas étonnant que le peuple des païens regardât comme bassesse d'esprit le détachement & le mépris du monde qu'inspire l'évangile à tout véritable chrétien. Mais comment Julien est-il peuple lui-même ? Comment ne rougit-il pas de blâmer dans les chrétiens ces vertus dont il adoroit jusqu'à l'ombre dans les philosophes ? Voiez la lettre à Thémistius.

(f) *L'élève & le gendre du divin Iam-*

blique.] Il ne faut pas confondre cet Iamblique avec un autre Iamblique plus ancien , & disciple de Porphyre. Celui dont il s'agit étoit disciple d'E-désius. C'est le même à qui sont adressées six lettres de Julien que je n'ai point traduites. Le lecteur me plaindrait sans doute d'en avoir pris la peine, & ne m'en sauroit aucun gré. C'est principalement à ces lettres que convient ce que M. Fleury dit en général de celles qui s'adressent à des sophistes. *Elles sont pleines de louanges outrées & d'un empressement qui marque plus de légèreté que d'affection.*

(g) *Il s'étoit élevé parmi nos soldats un différend.*] Στρατιωτικὴν δίκην. M. de Tillemont soupçonne que ceci est relatif à un fait rapporté par S. Chrysostome , & que j'ai omis dans la vie de Julien. Etant prêt de passer l'Euphrate, il fit une tentative pour gagner ceux d'entre ses soldats qui étoient encore chrétiens. Quelques-uns se laisserent séduire : mais les autres résistèrent , & l'empereur n'osa les casser de peur d'affoiblir son armée.

(h) *Quant aux heureux présages qui m'arrivent.*] Entêté de son expédition,

il voïoit tout en beau, & ne tenoit registre que de ce qu'il regardoit comme des présages heureux. Il passe sous silence l'accident funeste arrivé lorsqu'il fit son entrée dans Hiéraple. La chute d'un portique écrasa cinquante soldats & en blessa plusieurs autres.

Amm. l. XXIII. 2.

LETTRE XXXVI.

A **** (a).

MON aïeule (b) maternelle m'a laissé en Bithynie une très-petite terre que je vous donne en considération de votre amitié pour moi. Le présent n'est pas assez considérable pour rendre opulent celui qui le reçoit : vous conviendrez pourtant qu'il a son mérite , si vous permettez que j'entre dans le détail. Rien ne m'empêche de m'égaïer

352 LETTRES CHOISIES
avec un homme d'un esprit char-
mant & d'une littérature aimable.
La maison est à vingt stades
de la mer. Le bruit des marchands,
les cris & les injures des matelots
ne se font point entendre jusques-là.
Cependant on y jouit des agrémens
que procure le voisinage de Neptune.
On a le poisson tout en vie : & si
vous montez sur une hauteur qui
n'est qu'à deux pas de la maison,
vous découvrez la Propon-tide
avec les isles dont elle est semée,
& la ville (c) qui porte le nom
d'un illustre empereur. Là vous
n'êtes point au milieu de l'algue
& de ces plantes auxquelles on
ne daigne pas même donner de nom,
aussi desagréables à l'odorat qu'à
la vue, dont la mer couvre les
bords : mais vous vous reposez
un livre à la

la main sur le serpolet , le thym & les autres herbes odoriférantes. Etes-vous fatigué de la lecture? vous pouvez délasser vos yeux en les promenant sur la mer, & regarder les vaisseaux dont elle est couverte. Dans ma première jeunesse je faisois mes délices de ce séjour, parce que j'y trouvois des fontaines passables, un bain assez joli, un jardin & du couvert. Dans un âge plus avancé, je souhaitois passionnément d'y retourner. J'y ai fait plusieurs voïages en bonne & savante compagnie. Je m'y suis même occupé de l'agriculture : témoin la petite vigne que j'y ai plantée. Le vin est d'un gout! Il n'a pas besoin d'être vieux pour être parfait. En un mot vous verrez-là Bacchus & les Graces en personne. La grappe encore au

sep & dans le pressoir exhale
un parfum délicieux. La liqueur
est à peine dans les tonneaux
que c'est déjà du nectar, pour
parler le langage d'Homère.
Puisque la vigne y réussit de la
forte, que n'en avez-vous plan-
té d'avantage me dira-t-on ?
Mais outre que je n'avois peut-
être pas l'agriculture fort à cœur,
j'use peu des dons de Bacchus ;
& les Nymphes me prodiguoient
leurs présens. Je ne voulois avoir
du vin que pour moi & pour
quelques véritables amis. Vous
savez que le nombre n'en est pas
grand. Acceptez encore un coup
cette bagatelle. Il est doux à
un ami de recevoir de son ami.
Le présent ne sort pas de la
maison (*d*) comme dit sagement
Pindare. J'ai écrit cette lettre
rout d'un trait à la lumière de
la lampe. Si vous y trouvez des

7
DE L'EMP. JULIEN. 355
fautes, ne me traitez pas avec la
sévérité d'un rhéteur, qui criti-
que l'ouvrage de son confrere
(e).

(a) ****] On ne fait à qui
cette lettre est adressée. Elle est très-
bien écrite. Mais on y trouve néan-
moins une teinture de pédanterie.

(b) *Mon aïeule.*] Le nom de l'aïeu-
le maternelle de Julien est inconnu.
Elle épousa *Anicius Julianus* qui fut
préfet : & de ce mariage naquirent
Basiline mere de Julien, & le fameux
comte Julien oncle de ce prince.

(c) *La ville qui porte le nom d'un
illustre empereur.*] Constantinople.

(d) *Le présent ne sort pas de la mai-
son.*] Οἶκος ἐν οἴκῳ. Je n'ai point trou-
vé ces mots dans l'indare. Si j'ai bien
cherché, il faut dire que Julien les avoit
pris dans quelqu'un des ouvrages de
ce poëte qui ne sont pas venus jusqu'à
nous.

(e) *Avec la sévérité d'un rhéteur qui
critique l'ouvrage de son confrere.*] Cet-
te fin de lettre sent plus l'auteur
que le prince.

Gg ij

LETTRE XXXVII.

A * * (a).

JE vous croiois en Egypte depuis long-tems , & la trouvois doublement heureuse de posséder à la fois le Nil qui la comble de biens , & un homme dont les Muses valent autant & peut-être plus que toutes les eaux du Nil. Ce fleuve, disois-je, fournit aux Egyptiens le moïen de s'enrichir: mais le savant qu'ils ont au milieu d'eux les instruit & les éclaire. Il allume dans le sein de la jeunesse le désir des véritables thrésors. Il leur inspire le goût des sciences , & leur en trace la route , comme faisoient Pythagore & Platon après lui ; lorsqu'ils voïageoient dans cette

7
DE L'EMP. JULIEN. 357
contrée. Pendant que je m'occupois de ces réflexions , vous étiez caché près de nous.

Votre lettre m'a d'abord surpris. J'étois si persuadé que l'on me trompoit , que je refusois d'en croire mes propres yeux : mais j'en ai cru le style qui ne peut être que de vous. Jugez de la joie que m'ont causé l'espérance de vous revoir bientôt , & le bonheur de votre patrie , qui selon les apparences vous fixera du moins pour un peu de tems. Je ne prends pas au sérieux le procès que vous lui faites. Je conviens avec vous que l'on y respire un air assez mauvais , que l'on y boit de l'eau fallée , & que l'on y mange du pain mêlé d'orge. J'avoûrai même qu'en bon patriote vous n'insistez pas là-dessus autant que vous le pourriez. Mais après

358 LETTRES CHOISIES
tout vous devez lui savoir gré
de l'éducation philosophique
qu'elle vous a donnée pour vous
mettre en état de mépriser les
délices de l'Egypte.

Ulyſſe, cet homme ſi ſage, étoit
né dans une petite iſle ſemée
de rochers ; à Ithaque : c'eſt tout
re. Cependant ni les charmes
de Calypſo ni la promeſſe de
l'immortalité ne purent le dé-
tacher d'Ithaque. Jamais ſpar-
tiate ne ſe plaignit que la diſ-
cipline de Sparte fût trop ſévè-
re. Mais je fais ce qui vous met
de mauvaiſe humeur. Vous vou-
lez devenir riche , & par-tout où
il n'y a rien à gagner , vous vous
déſolez & vous ſoupirez après
les richesses du Nil. Voilà ce
qui vous arrache du ſein de vo-
tre patrie , pour me ſervir de vos
termes, & ce qui vous rend mai-
gre & défigurè comme Chéré-

DE L'EMP. JULIEN. 35
phon (b). Je m'imagine aussi
que vous êtes dans les filets de
quelque Nymphé, & que vous
éprouvez enfin la puissance de
l'amour. Quant à ce point il en
fera ce qui plaira à Venus. Adieu,
portez-vous bien. Puissé-je vous
voir incessamment & vous voir
pere !

(a) A ***.] On ignore jusqu'au
nom du savant à qui cette lettre est
adressée.

(b) *Maigre & défiguré comme Ché-
réphon.*] C'étoit un disciple de Sôcra-
te. La maigreur & la mauvaise mi-
ne de Chéréphon avoient passé en pro-
verbe. Ses études nocturnes lui avoient
attiré le surnom de *νυκτερίς*, *chauve-
souri*; & sa pâleur l'épithète de *πυξινός*,
l'homme de buis.



DE L'EMP. JULIEN. 361
en nous leur faciliter le voïage (c), nous ordonnons que tous les biens de l'église d'Edesse (d) dont ils sont en possession, leur soient enlevés ; l'argent pour être distribué aux soldats , & les terres pour être réunies à notre domaine. La pauvreté les rendra sages en ce monde , & les fera regner en l'autre. Nous déclarons aussi à tous les habitans d'Edesse qu'ils aient à cesser leurs séditions (e) & leurs querelles , de peur que s'ils continuent d'irriter notre clémence, vous qui êtes les chefs de la ville ne deveniez responsables des excès qui s'y commettent , & ne nous obligiez de vous en punir par le bannissement , par le fer & par le feu.

(a). *A Hécébole.*] Ce n'est point le sophiste sous lequel Julien avoit étu-
Hh

dié, & à qui ce prince a écrit une lettre que je n'ai pas jugé digne d'être traduite. Celui dont il s'agit étoit sans doute le premier magistrat d'Edesse, capitale de l'Osrhoéne province entre l'Euphrate & le Tigre.

(b) *Les ariens fiers de leurs richesses.]*

Les ariens s'étoient mis en possession de l'église d'Edesse sous Constance. Il falloit qu'ils fussent bien persécuteurs, pour l'être sous Julien. Les valentiniens tiroient leur nom de l'hérétique Valentin, qui vivoit dans le second siècle après J. C. & qui du mélange de l'évangile, du platonisme & de la théogonie d'Hésiode fit un système si composé, si bizarre, que nous ne l'entendons plus, & que peut-être il ne l'entendoit pas lui même. Quelques restes des valentiniens subsistoient encore dans le cinquième siècle.

(c) *Voulant leur faciliter le voyage.]*

Julien a beau se vanter de n'être point persécuteur. Ces profânes & sanglantes railleries qui sortoient de la plume du souverain, étoient par elles-mêmes une cruelle persécution, & devoient exposer les chrétiens à la fureur

des idolâtres par tout où ceux-ci se trouvoient les plus forts. Pour maltraiter ceux qui ne sont pas de sa religion, la populace n'attend que le moindre signal du prince , & souvent même ne l'attend pas.

(d) *Tous les biens de l'église d'Édesse.*] Les biens de l'église d'Édesse lui furent apparemment rendus par les successeurs de Julien. Au moins elle étoit très-riche dans le cinquième siècle.

(e) *Qu'ils aient à cesser leurs séditions & leurs querelles.*] Ce qui pouvoit causer ces divisions , c'est que les ariens s'étoient emparés de l'église & de ses revenus , quoique le plus grand nombre des habitans fût inviolablement attaché à la foi catholique. On sait que neuf ans après la mort de Julien, sous le regne de Valens , l'évêque , le clergé , les laïques méritèrent à la rigueur le titre glorieux de confesseurs. Les femmes & les enfans mêmes partagerent la gloire de cette confession. Les édesséniens prétendoient que leur ville avoit eu l'honneur de se consacrer la première à J. C. & monstroient dans leurs archives une lettre qu'ils croioient avoir été écrite à un

de leurs rois par J. C. même, pendant le cours de sa vie mortelle. On peut juger à quel point Julien les haïssoit ; & l'on ne doit plus être surpris qu'il écrive à Hécébole ou plutôt à tout le sénat d'Edesse une lettre si amère & si menaçante.

LETTRE XXXIX.

A AMERIUS (a).

J'AI versé des larmes en lisant la lettre où vous m'apprenez la mort de votre femme, & l'excès de votre douleur. Vous perdez une épouse, jeune, sage, féconde, qui faisoit le bonheur de votre vie : vous la voyez s'éteindre comme une lumière qui n'a brillé qu'un instant. Le sort d'un inconnu me toucheroit en pareil cas. Jugez de ma sensibilité, lorsque je vois arriver ce malheur à l'homme qui mérite

le plus d'être heureux, à un savant du premier ordre, au meilleur de mes amis, à mon cher Amérius. Si j'écrivois à tout autre, je lui présenterois avec une certaine étendue les motifs ordinaires de consolation, que peut-être il n'appercevrait pas lui-même. Je lui montrerois que ces sortes de disgraces sont l'apanage de l'humanité; qu'il faut faire de nécessité vertu, & que l'on ne gagne rien en se livrant à sa douleur. Mais j'aurois honte de vouloir instruire celui qui donne aux autres des leçons de sagesse. Je me contenterai donc de vous rappeler le trait d'un philosophe que vous n'ignorez pas sans doute, quoiqu'il soit connu de peu de gens. Puisse-t'il opérer sur vous l'effet que produisit autrefois sur Télémaque le breuvage (b) qu'Hélène

lui présenta ! On raconte (c) que Démocrite voyant Darius inconsolable d'avoir perdu sa femme , princesse d'une rare beauté , promit qu'il la ressusciteroit pourvû qu'on lui fournît ce qui seroit nécessaire. Tout est à votre disposition , lui dit Darius. N'épargnez rien : seulement tenez-moi parole. Peu de tems après Démocrite dit au roi : Tout est prêt. Il ne me manque plus qu'une chose que je ne saurois trouver : mais vous la trouverez sans doute. Rien n'est impossible au monarque de l'Asie. Darius lui demanda ce que c'étoit. Il me faut , répondit le philosophe , les noms de trois personnes, qui n'aient point eu d'affliction dans leur vie. Je ne les aurai pas plutôt écrits sur le tombeau de la reine, que le charme opérera : elle n'y pourra ré-

DE L'EMP. JULIEN. 367
 sifter & reverra la lumiere (d).
 Darius embarrassé cherchoit inutilement à se rappeler quelqu'un dont la vie eût été exemte de chagrin. Alors Démocrite riant à son ordinaire lui dit : A quoi donc pensez - vous de pleurer sans cesse comme si vous étiez seul malheureux , tandis que vous ne pouvez me nommer personne , qui n'ait essuié de pareilles disgraces ? Darius avoit besoin qu'on lui fit ainsi la leçon. C'étoit un prince barbare , un homme sans lettres. Mais un helléne comme vous , un homme chargé d'enseigner la véritable doctrine doit commencer par soi-même. Le tems console de tout. Il seroit humiliant pour la raison de ne pouvoir ce que peut le tems (e).



Hh iijj

(a) *A Amérius.*] Je ne crois pas que cet homme de lettres , païen & sophiste apparemment , soit connu d'ailleurs. Un manuscrit le nomme *Himérius*. Nous connoissons un célèbre professeur de ce nom émule & collègue de Prohérésius , & qui enseignoit comme lui l'éloquence à Athènes lorsque Julien y étoit. Ce prince étant empereur le fit venir à sa cour. Himérius laissa des discours dont nous avons quelques extraits dans la bibliothèque de Photius. On pourroit croire que c'est à lui que s'adresse cette lettre , si le manuscrit ne le qualifioit gouverneur d'Egypte.

Sous le regne de Julien cette province étoit gouvernée par Ecdicius , & la lettre est certainement écrite à un homme qui enseignoit : mais il ne seroit pas impossible que le titre de gouverneur d'Egypte ne fût ici qu'un titre honoraire. Dans ces tems-là on donnoit quelquefois à des gens de lettres les titres honoraires des plus grands emplois. Je n'oserois pourtant assurer que l'on ait donné ce-

lui de gouverneur de telle ou telle province.

(b) *Le breuvage qu'Hélène lui présente.*] Au quatrième livre de l'Odyssée v. 220 & suiv. Ménélas donnant un repas à Télémaque , Hélène met dans le vin une drogue qui avoit la vertu de faire oublier les chagrins les plus cruels.

(c) *On raconte que Démocrite voïant Darius inconsolable d'avoir perdu sa femme.*] On ne trouve ce trait nulle part. Lucien en rapporte un semblable du philosophe Démonax. Quoique Démocrite ait voïagé dans la Perse & connu les secrets du magisme , son entretien avec Darius a tout l'air de n'être qu'une historiette philosophique. Au tems de la mort de Darius fils d'Hystaspe , Démocrite avoit au plus 28 ans : peut-être n'en avoit-il que 23 ou même que 9. Ce philosophe étoit déjà de retour en Grèce , lorsque Darius II. surnommé Nothus monta sur le thrône l'an 423 avant J. C.

(d) *Le charme opérera : elle n'y pourra résister & reverra la lumière.*] Il y a dans le grec : *Εὐθὺς αὐτὴν ἀναβιώσεισθαι*

τῇ τῆς τελευτῆς νόμῳ δυσωπουμένην :
 ce que le traducteur P. Martinius
 rend ainsi : *Illam ab inferis esse reditu-
 ram : fore enim ut EJUS MORTIS CON-
 SUETUDINE ERUBESCERET.* Ces der-
 nières mots ne forment aucun sens : &
 le grec est corrompu. Je crois que
 pour le rétablir il suffit de retrancher
 une seule lettre. Au lieu de τῆς τελευτῆς
 il faut lire τῆς τελετῆς , & traduire :
*fore ut statim revivisceret ejus ceremoniæ
 ritu exorata.* Le mot δυσωπεῖσθαι signi-
 fie non-seulement rougir , avoir honte ,
 mais encore se laisser flechir , être tou-
 ché.

(e) *Le tems console de tout. Il seroit
 humiliant pour la raison de ne pouvoir ce
 que peut le tems.]* Si Julien avoit lû les
 auteurs latins (& pourquoi n'en au-
 roit-il pas lû du moins quelques-uns ?)
 je dirois qu'il a copié cet endroit de
 la lettre de Servius Sulpicius à Cicé-
 ron : *Nullus dolor est quem non longin-
 quitas temporis minuat atque molliat. Hoc
 te expectare tempus tibi turpe est , ac non
 ei rei tuâ sapientiâ te occurrere.*



LETTRE XL.

Aux BYZANTINS (a).

NOUS vous avons rendu tous vos sénateurs & ceux qui sont de famille sénatoriale, soit qu'ils aient embrassé la religion des galiléens, soit qu'ils aient fait quelque autre chose pour s'exemter de prendre place dans le sénat. Nous exceptons seulement ceux qui ont exercé des emplois publics dans la capitale (b).

(a) *Aux Byzantins.*] Ce titre me paroît fautif. Je ne crois pas qu'aucun empereur sur tout dans une loi ait donné le nom de Byzance à la ville de Constantinople. Mais cette raison n'est pas la seule qui me persuade que cette loi de Julien n'étoit

point adressée aux habitans de la nouvelle Rome. Quelle que soit la ville à qui Julien écrit, il déclare aux citoyens qu'il fait entrer dans leur sénat quiconque obligé d'y prendre place soit par sa naissance soit autrement allègue pour s'en dispenser des exemptions & des privilèges. Nous avons parlé plus d'une fois du zèle de Julien pour repeupler le conseil des villes. Mais qu'il ait eu besoin d'employer l'autorité souveraine pour retener dans le sénat de Constantinople ou pour y rappeler ceux qui devoient en être membres, c'est ce qui ne peut se concevoir. Je sais que du moins jusqu'au regne de Théodose le grand, ce sénat n'étoit pas égal en tout à celui de Rome, sans que l'on puisse dire précisément en quoi consistoit cette inégalité. Mais il ne laissoit pas d'être une compagnie très auguste, sur tout depuis que Constance & Julien eurent augmenté ses prérogatives. Par rapport à l'Orient on le regardoit comme le conseil public de la nation romaine. Il y tenoit dans l'ordre politique le même rang que celui de Rome tenoit en Occident. On

donnoit les mêmes titres à l'un & à l'autre sénat. Les empereurs faisoient gloire d'être les membres & les chefs de l'un & de l'autre &c. Ainsi, quoique la place de sénateur, même dans les deux capitales, obligeât à d'assez grandes dépenses, elle devoit être l'objet de l'ambition des particuliers : & nous voïons qu'un des moïens que l'on emploïoit pour se dérober aux dignités municipales, honneurs obscurs & ruineux, c'étoit d'obtenir, quand on pouvoit, la place ou le titre de sénateur soit de Rome soit de Constantinople. Une loi de Constance avoit permis aux ecclésiastiques, dans certains cas & à certaines conditions, de quitter les curies ou sénats municipaux : & l'on conçoit que Julien, autant par haine pour le christianisme que par zèle pour les curies, vouloit y faire rentrer les ecclésiastiques, comme nous voïons par une de ses loix, *XII. cod. Theod. tit. 1. de decurionibus l. 51. Decuriones, qui ut christiani declinant munia, revocentur.* Mais à qui persuadera-t-on qu'il ait voulu les forcer d'être sénateurs de Constantinople ? C'eût été un genre de per-

374 LETTRES CHOISIES
exécution bien étrange. Je pourrois ajouter à ceci plusieurs autres réflexions , si je ne craignois qu'elles ne fissent dégénérer cette note en une dissertation, peut-être curieuse , certainement déplacée. Je crois en avoir dit assez pour prouver que le mot *Bυζαντιοις* qui se lit dans le titre de la lettre , a été mis par erreur à la place de quelque autre mot approchant , que je n'entreprendrai point de restituer , parceque je n'avancerois que des conjectures très incertaines.

(b) *Qui ont exercé des emplois publics dans la capitale.*] *Εν τῇ μητρόπολει.* J'entens Rome & Constantinople.

L E T T R E X L I .

A M A X I M E .

L'AIGLE selon la fable , pour s'assurer si ses aiglons sont de lui , les enlève dans les airs avant qu'ils puissent voler , les approche du soleil , & les re-

connoît ou les rejette selon le jugement qu'en porte ce dieu. Pour moi, je vous présente mes discours comme je ferois à Mercure dieu de l'éloquence. S'ils soutiennent vos regards, c'est à vous de leur permettre de prendre l'essor & de se répandre dans le public. Mais si vous jugez qu'ils n'aient pas les Muses pour meres, jetez-les à terre ou noïez-les comme n'étant pas légitimes. C'est ainsi que (*a*) le Rhin fait justice parmi les celtes. Tantôt vengeur des époux outragés, il engloutit les fruits malheureux d'une union criminelle : tantôt respectant ceux de l'hymenée, il les porte sur ses eaux, & les rend aux meres tremblantes, comme la récompense & le gage de leur sagesse & de leur fidélité.

(a) C'est ainsi que le Rhin fait justice parmi les celtes.] En examinant tous les endroits où Julien s'est servi du mot de *celtes*, j'ai observé qu'il le fait signifier tantôt les gaulois, tantôt les germains, quelquefois les uns & les autres. Je crois que c'est dans ce dernier sens qu'il l'emploie ici. Claudien (*in Rufinum* l. 11.) compte parmi les gaulois ceux auxquels il attribue la coutume de faire passer les enfans par l'épreuve de l'eau en les plongeant dans le Rhin.

*Inde truces flavo comitantur vertice galli,
Quos Rhodanus velox, Aravis quos tardior
ambit.*

*Es quos nascentes explorat gurgite Rhēnus,
Quosque rigat retrò perniciosior unda Garumna
Oceani pleno quoties impellitur aestu.*

Mais ce poëte, ne leur attribue point cette coüture exclusivement aux germains. Les nations établies sur les deux bords du rhin devoient avoir à peu près les mêmes mœurs & les mêmes usages, parce que plusieurs de celles qui

qui habitoient la rive gauche de ce fleuve étoient d'origine germanique. Nous savons d'ailleurs que chez les germains on plongeoit dans l'eau froide les enfans au sortir du sein de la mere, pour s'assurer s'ils étoient vigoureux & pour les endurcir au froid, comme faisoient plusieurs autres nations, & comme font encore aujourd'hui, dit-on, divers peuples américains.

Quant à l'intention d'éprouver la légitimité des enfans, c'est vraisemblablement une fable que les romains inventerent. Voiant plonger dans le rhin ces enfans dont quelques-uns périssoient par foiblesse de tempérament ou par la maladresse de ceux qui les baignoient; & jugeant par leur propre corruption de celle des autres peuples, ils prêterent aux nations germaniques des vûes qu'elles n'avoient point, & une inquiétude dont la sagesse des femmes préserroit assez les maris. Quoi qu'il en soit, les auteurs les plus anciens qui parlent de ce motif sont Julien, S. Grégoire de Nazianze & Libanius: mais plusieurs en ont parlé depuis; entr'au-

378 LETTRES CHOISIES

tres Nonnus , Théophylacte , Eustathe , &c. Je ne fais s'il faut y joindre Claudien , parce qu'il ne dit point quel est l'objet de l'épreuve. Suivant l'auteur d'une épigramme grèque citée par Cluvier (*German. l. 1.*) on exposoit les enfans sur le Rhin dans un bouclier. Lorsqu'une fable est inventée , on ne manque pas de la revêtir de circonstances. J'observerai cependant que Julien qui fait en deux endroits mention de cette épreuve , en parle sur un *on dit* , dans le second panégyrique de Constance ; au lieu que dans la lettre à Maxime postérieure à ce discours, il s'exprime d'une manière affirmative : différence d'autant plus remarquable, que dans la même lettre il a soin de rapporter seulement comme une fable ce qu'il dit de l'aigle & de ses petits. *Ὁ μὲν μῦθος ποιεῖ τὸν ἀετὸν καὶ τ. λ. Fabula fingit aquilam &c.* Mais après tout on peut croire qu'à la vérité Julien s'étoit assuré du fait , qu'il avoit vû les peuples voisins du Rhin plonger leurs enfans dans ce fleuve , mais qu'il ne s'étoit point détrompé sur le motif.

LETTRE XLII.

Aux habitans de la Thrace (a).

UN prince intéressé trouveroit de la difficulté dans votre demande , & craindrait de diminuer les revenus publics en faisant des remises particulières. Pour nous dont l'intention n'est pas de tirer beaucoup des peuples qui nous sont confiés , mais de leur procurer tous les avantages possibles , nous vous déchargeons de la moitié de ce que vous devez , & voulons que l'autre moitié soit employée à païer les soldats à qui vous avez l'obligation d'entretenir chez vous la paix & la sûreté. Ainsi nous vous remettons le reste de ce qui est dû pour le

Ii ij,

380 LETTRES CHOISIES
passé jusqu'à la troisième indication , sans que cette remise puisse tirer à conséquence pour l'avenir. Nous ne devons pas négliger les intérêts de l'état : & la somme que nous vous remettons est considérable. J'ai écrit à mes officiers , afin que la grace que nous vous accordons ait son effet. Je prie les dieux de vous conserver toujours en bonne santé.

(a) *Aux habitans de la Thrace.*] Ni cette lettre ni les billets suivans ne demandent aucune remarque.



LETTRE XLIII.**A LIBANIUS.**

HIER avant dîner je lûs la meilleure partie de votre discours. Au sortir de table j'achevai le reste avant que de prendre un peu de repos. Que vous êtes heureux d'écrire ou plutôt de penser ainsi ! Quel discours ! quel jugement ! quelle finesse ! quelle division ! quelle force de raisonnement ! quel ordre ! quelles transitions ! quelle élégance ! quelle harmonie ! quel tout-ensemble !



LETTRE XLIV.*A la très-respectable THEODORA.*

J'AI reçu les lettres que vous m'avez adressées par le vertueux Mygdonius. Je trouve à peine le loisir de vous en donner avis. Les dieux savent que je n'exagère point. Portez-vous bien & écrivez-moi souvent de semblables lettres.

LETTRE XLV.**A DOSITHEE.**

J'AI eu peine à retenir mes larmes : & comment ne me ferois-je pas attendri à votre nom ? Il m'a rappelé le souve-

DE L'EMP. JULIEN. 383
nir de cet homme admirable,
de votre illustre pere que je re-
gardeois aussi comme le mien. Si
vous marchez sur ses traces ,
vous vous procurerez un sort
heureux , & comme lui vous fe-
rez honneur à l'humanité. Si
vous demeurez dans l'inaction ,
vous m'affligerez , & vous vous
reprocherez d'avoir rendu vos
talens inutiles à vous-même.

LETTRE XLVI

A LUCIEN *sophiste.*

JE vous écris & j'attens la ré-
ponse. Si la multitude de
mes lettres vous ennuie , je vous
conjure de vous venger en m'en-
nuiant à votre tour.



LETTRE XLVII.

A GREGOIRE commandant des troupes.

DEUX mots de votre part
suffisent pour me combler
de joie. Je suis enchanté de vo-
tre billet. Puissiez-vous l'être du
mien ! Ce n'est point par la lon-
gueur des lettres , mais par la vi-
vacité des sentimens , qu'il faut
mesurer l'amitié.

*Fin des lettres choisies de
l'empereur Julien.*

FABLE



F A B L E

ALLEGORIQUE.

UN pere de famille (b) possédoit de grandes terres , beaucoup de troupeaux & de haras , une infinité d'esclaves sans compter les domestiques à gages. Une partie de ses richesses immenses lui venoit de son pere (c). Le reste il l'avoit acquis ; peu délicat sur les moïens d'acquérir : car il respectoit peu les dieux. De différens mariages il avoit eu des enfans de l'un & de l'autre sexe , entre lesquels il par-

n'avoient pas été mieux élevés
 qu'eux. Le sang couloit de toutes
 parts : la colère divine réalisoit
 dans cette famille déplorable les
 horreurs des plus cruelles tragédies.
 L'épée à la main ils se disputoient
 l'héritage de leur pere : par tout
 regnoit un désordre affreux. Leur
 pere avoit méprisé les temples & les
 avoit dépouillés. Ils les renversoient
 de fond en comble sans épargner
 même les monumens de la piété de
 leurs aïeux. En détruisant les temples,
 ils construisoient de nouveaux
 sépulchres (f) & réparoisent les
 anciens, comme s'ils eussent pressenti
 qu'en punition de leur mépris pour
 les dieux ils auroient incessamment
 besoin de plusieurs tombeaux.

Au milieu de cette horrible
 confusion, du scandale que cau-

soient leurs (g) mariages & du renversement de toutes les loix divines & humaines , Jupiter fut touché de compassion , & s'adressant au Soleil (h) il lui dit : Mon fils vous dont la naissance précède l'origine du ciel & de la terre , il paroît que vous conservez toujours du ressentiment contre cet homme audacieux & téméraire , qui pour avoir abandonné votre (i) culte s'est plongé lui-même & toute sa race dans cet abîme de maux. Quoique vous n'aïez pas fait éclater sur lui personnellement votre vengeance ni décoché vos flèches meurtrieres sur ses enfans , la solitude qui régné dans leur maison en est-elle moins votre ouvrage ? J'ai pitié de cette famille , je voudrois qu'il fût possible de la secourir. Appellons les Parques pour les consulter.

Les Parques arriverent aussitôt. Le Soleil d'un air pensif avoit les yeux fixés sur Jupiter ; & l'aînée des Parques dit à celui-ci : La Justice & la Sainteté nous arrêtent. Elles veulent que toute la famille périsse. Vous nous avez assujetties à leurs loix : c'est à vous de fléchir ces divinités. Vraiment dit Jupiter , ce sont mes filles : il est juste de les entendre , & leur adressant la parole , vénérables déesses , dit-il , quel est votre avis ? Mon pere , répondirent la Justice & la Sainteté , vous êtes le maître. Prenez seulement garde que ce zèle pour l'impiété qui ne fait déjà que trop de ravage n'ait absolument le dessus. J'aurai soin de pourvoir à tout , répondit le dieu. Aussi-tôt les Parques firent conformément à la volonté de Jupiter. Ensuite il dit au

Soleil : Vous voïez ce petit enfant (*k*) le neveu de cet homme riche. C'est un orphelin abandonné. Ses cousins n'en font aucun cas. Il est dans un état qui fait horreur. Son visage paroît tout noir de suie & de fumée. Cependant il tire de vous son origine. Jurez-moi donc par mon sceptre & par le vôtre, que vous en prendrez un soin particulier, & que vous le guérirez du mal dont il est atteint. Si vous ne le secourez puissamment, le feu que vous avez allumé dans son âme est prêt de s'éteindre. Chargez-vous de lui. Les Parques & moi nous le permettons. Le Soleil reçut cet ordre avec joie, & prit du goût pour l'enfant dans lequel il appercevoit encore une foible étincelle du feu divin. Il se chargea donc de l'élever :

Et d'abord il le mit à couvert des hazards,
Loin du sang, du carnage & des fureurs de
Mars (l).

Jupiter avoit ordonné à la
chaste Minerve de partager le
soin de cette éducation.

Le jeune élève aiant atteint
l'âge

Où de l'aimable Hébé la main tendre &
légère

Fait éclore au menton une fleur printa-
nière (m)

lorsqu'il vit les malheurs de sa
famille, il fut saisi d'un tel ef-
froi, qu'il se seroit précipité dans
le tartare, si les dieux ses pro-
tecteurs ne lui avoient envoié
un sommeil profond qui lui fit
perdre cette idée. A son réveil
il retourna dans la solitude, &
s'étant assis sur une pierre, il
pensa sérieusement aux moïens

de se dérober à tant de maux : car jusqu'alors tout paroissoit se déclarer contre lui : tout le menaçoit du sort de ses oncles & de ses cousins.

Mercure lui apparut sous la forme d'un jeune homme , le salua gracieusement & lui dit : Suivez-moi. Je vous menerai par le plus beau chemin du monde , dès que nous aurons franchi cette route escarpée & tortueuse qui rebute tous les voyageurs & les oblige de retourner sur leurs pas comme vous voïez. Le jeune homme suit son guide , & marche avec beaucoup de précaution armé de son épée , de son bouclier & de sa pique. Pour de casque , il n'en avoit point. Bien-tôt il se trouve dans un chemin peu fréquenté , mais très-uni. C'étoit un gazon émaille des fleurs les plus belles & les

plus agréables aux immortels, bordé de lierres, de lauriers & de myrtes entremêlés d'arbres fruitiers chargés des plus riches présens de l'automne.

Lorsqu'ils furent arrivés au pié d'une haute montagne, c'est sur la cime de ce mont, lui dit Mercure, que réside le pere des dieux. Prenez garde à l'hommage que vous allez lui rendre. De là dépend votre sort. Il veut être invoqué de la maniere la plus religieuse. Vous avez la liberté de lui demander ce qu'il vous plaira. C'est à vous de demander ce qu'il y a de meilleur. Mercure disparut à ces mots, se déroband aux questions que lui vouloit faire le jeune homme. Celui-ci fut obligé de prendre conseil de lui-même, & se conseilla fort bien. Quoique je ne voie pas encore le pere des dieux,

dit-il sagement , commençons toujours par lui demander ce qu'il y a de meilleur. Pere des dieux , vous que j'invoque sous le nom de Jupiter ; prêt à vous invoquer sous un autre , si je savois qu'il vous fût plus agréable (car le nom m'est indifférent) apprenez-moi le chemin qui conduit à vous. Si les lieux par où mon guide m'a conduit sont si beaux , quelle doit être la région où vous faites votre séjour , où votre beauté se manifeste dans tout son éclat ! C'est sans doute ce qu'il y a de meilleur dans l'univers. En achevant sa priere il tomba dans un profond assoupissement.

Jupiter pendant ce sommeil ou cette extase lui fit voir le Soleil en personne. Le jeune homme frappé d'étonnement s'écria : Pere des dieux , je ne puis

résister à ce que j'ai vû & moins encore à tout ce que je vois : je me consacre à vous pour jamais. Il se jettoit aux piés du Soleil , lui embrassoit les genoux , & prioit ce dieu de le sauver. Le Soleil appella Minerve & lui ordonna de visiter les armes de ce jeune mortel. Voilà , dit Minerve , un épée , un bouclier , une pique. Mais , mon fils , où sont l'égide & le casque ? Hélas , répondit-il , ces armes que vous voïez sont tout ce que je possède. Encore ai-je bien eu de la peine à me les donner. Je suis un pauvre enfant , le mépris & le rebut de ma famille. Cependant , lui dit le Soleil , il faut que vous y retourniez. Ah ! s'écria le jeune homme en pleurant à chaudes larmes , si j'y retourne , je ne reviendrai jamais en ces lieux. Les méchans ! ils

me feront mourir. Grand dieu, daignez me retenir auprès de vous. Non, reprit le Soleil : vous êtes jeune & n'êtes pas encore initié. Retournez donc chez les mortels. Faites-vous initier , & vous n'aurez rien à craindre. Allez & purifiez vous de toutes les souillures de l'impiété. Vous m'invoquerez : vous invoquerez Minerve & les autres dieux.

Pendant que le Soleil parloit ainsi, le jeune homme demouroit dans le silence. Un moment après, ce dieu le conduisit sur une montagne très-élevée dont le sommet brilloit de la plus vive lumière, mais le bas étoit couvert d'un brouillard épais, au travers duquel néanmoins les raïons du soleil jettoient une sombre lueur sur la terre. Voïez-vous votre cousin qui a recueilli toute la succession, lui dit le So-

leil ? Voïez-vous ceux qu'il chargé du soin de ses troupeaux ? Je les vois , répondit le jeune homme. Eh bien , reprit le dieu , à quoi s'occupent-ils ? Que pensez-vous de leur conduite ? Le maître , dit-il , me paroît tout endormi. Il vit dans la retraite pour se livrer aux plaisirs. Les pasteurs sont la plûpart indignes de ce nom , & méritent plutôt celui de bêtes féroces. Ils dévorent une partie des brebis , vendent le reste & font doublement tort à celui qui les leur a confiées. Ils ruinent ses troupeaux , & quoi qu'ils en tirent beaucoup & lui en rendent peu , ils ne laissent pas encore de se plaindre & de dire qu'ils sont mal païés de leurs gages. Il vaudroit bien mieux qu'ils se fissent paier en entier , que de détruire ainsi les troupeaux. Mais , dit le Soleil , si

ALLEGORIQUE. 399

„ les leçons d'une mere tendre.
 „ Ce pere de famille que vous
 „ voïez n'a point de goût pour
 „ les pasteurs qui s'acquiteroient
 „ le mieux de leur devoir. Des
 „ méchans & des flatteurs en
 „ ont fait leur esclave. Aussi n'a-
 „ t'il point l'amour des honnê-
 „ tes gens, & ceux qui passent
 „ pour être ses amis le ruinent
 „ & le deshonorent. Gardez-
 „ vous donc bien de préférer
 „ jamais un flatteur à un ami.
 „ J'ai un autre avis à vous don-
 „ ner. Cet homme sommeille
 „ toujours, & l'on profite de
 „ son inattention pour le trom-
 „ per. Pour vous, soïez sobre &
 „ vigilant. Quelquefois un flat-
 „ teur affecte la hardiesse & la
 „ franchise d'un ami. C'est un
 „ forgeron qui s'est mis du fard,
 „ & qui a pris une robe blan-
 „ che pour épouser s'il peut la

„ fille d'un honnête homme.
„ N'allez pas lui donner la vô-
„ tre. Un troisième avis auquel
„ vous ne pouvez être trop fi-
„ delle , est de ne respecter que
„ nous & les hommes qui nous
„ ressemblent. Une fausse hon-
„ te a fait faire bien des fautes
„ à ce pauvre homme. Voïez
„ comme la sorte timidité le tient
„ tout entrepris.

Le Soleil prit alors la parole
& ajouta : „ Quand vous aurez
„ choisi des amis , regardez-les
„ comme des amis , & nullement
„ comme des domestiques. Vi-
„ vez avec eux cordialement.
„ Traitez-les avec une noble sim-
„ plicité. Pensez les choses obli-
„ geantes que vous direz d'eux.
„ Rien ne lui a plus fait de tort
„ que le défaut de confiance
„ pour ses amis. Aimez vos su-
„ jets comme nous vous aimons.
„ Preferez

„ Préférez à tout notre culte, &
 „ regardez la religion comme la
 „ première des vertus. Nous
 „ sommes vos bienfaiteurs &
 „ vos amis. C'est nous qui vous
 „ avons sauvé.

A ces mots le jeune homme
 sentit son cœur se dilater , &
 tout son maintien annonça la
 plus intime persuasion. „ Partez,
 „ lui dit le Soleil , partez rem-
 „ pli d'espérance. Je serai par-
 „ tout avec vous , aussi-bien que
 „ Minerve , Mercure , tous les
 „ dieux de l'Olympe , ceux qui
 „ habitent la terre , ou qui sont
 „ répandus dans les airs. Nous
 „ vous accompagnerons sans
 „ cesse , afin que vous soiez re-
 „ ligieux envers nous , fidelle à
 „ vos amis , plein d'humanité
 „ pour vos inférieurs ; afin que
 „ vous leur donniez l'exemple
 „ de toutes les vertus , & que

„ & terrible même aux mauvais
 „ démons (*n*). Par considération
 „ pour vos ancêtres, nous vou-
 „ lons purifier votre famille.
 „ C'est vous que nous destinons
 „ à cette œuvre, pour laquelle
 „ vous avez été revêtu d'un
 „ corps mortel. N'oubliez donc
 „ jamais que vous avez une âme
 „ immortelle, qui tire de nous
 „ son origine; qu'en nous obéis-
 „ sant vous deviendrez vous mê-
 „ un dieu, & que vous jouirez
 „ avec nous de la vue du père
 „ commun.

(*a*) *Fable allégorique.*] Dans la pré-
 face nous avons parlé de cette allé-
 gorie.

(*b*) *Un père de famille.*] Ce père
 de famille est Constantin, objet éter-
 nel de la haine & de la malignité de
 Julien.

(*c*) *Une partie de ses richesses immen-
 ses lui venoit de son père.*] Constance-
 Llij

Chlore n'avoit regné que sur les Gaules , l'Espagne & la grande Bretagne. Constantin avec beaucoup de bonheur & peut-être trop d'habileté se rendit maître de tout l'empire.

(d) *[Il avoit eu des enfans de l'un & de l'autre sexe.]* Constantin laissa trois fils entre lesquels il partagea l'empire. Constantin connu dans l'histoire sous le nom de Constantin le jeune eut les Gaules , l'Espagne & la grande Bretagne. Constance eut l'Orient : Constant l'Italie , l'Illyrie & l'Afrique. Nous ne connoissons que deux filles de Constantin le grand ; Constantine & Héléne. Il maria la première à *Flavius-Claudius-Hannibalianus* son neveu , fils de son frere Dalmace le censeur. Cette princesse épousa dans la suite le César Gallus. Héléne fut mariée à Julien. On ne conçoit pas d'abord comment celui-ci a pû dire que le pere de famille partagea son bien entre ses fils & ses filles ; puisque chez les romains les filles étoient exclues de l'empire. Mais cet endroit de Julien nous apprend deux choses : 1°. Que si Constantin donna à son neveu *Hannibalianus* le titre de roi avec

la petite Arménie , le Pont & la Capadoce , ce fut à cause de son mariage avec Constantine , à laquelle d'ailleurs il conféra le titre d'*augusta* & le droit de porter le diadème. 2^e. Que s'il éleva Dalmace frere d'Hannibalien à la dignité de César , & lui donna la Thrace , la Macédoine & l'Achaïe , c'est que Dalmace devoit épouser Hélène qui étoit encore en bas âge. Hannibalien & Dalmace furent enveloppés dans le massacre qui suivit la mort de Constantin. Une faute de cet habile politique , faute bien plus réelle que ce que Julien lui reproche ici , c'est d'avoir élevé ses freres & ses neveux jusqu'au point de les rendre formidables à ses enfans. S'il pouvoit croire qu'il auroit assez d'autorité sur les uns & sur les autres pour arrêter durant sa vie les effets ordinaires de la jalousie & de l'ambition ; devoit-il se flatter qu'ils respecteroient assez sa mémoire pour demeurer dans les bornes qu'il leur avoit prescrites ? Les plus grands princes doivent toujours penser qu'ils ne regneront point après leur mort.

(e) *Il ne songea point à les rendre ver-*

tuens.] Julien dans le premier panegyrique de Constance dit que les enfans de Constantin avoient eu la plus excellente éducation que l'on puisse donner à des princes. Il flattoit peut-être alors. Peut-être qu'il calomnie maintenant.

(f) *Ils construisoient de nouveaux sépulchres & reparoient les anciens.*] Par les sépulchres il faut entendre les églises. Nous avons dit ailleurs que les païens les appelloient ainsi, parcequ'elles étoient bâties sur les tombeaux des martyrs.

(g) *Du scandale que causoient leurs mariages.*] Le grec porte : *des mariages qui n'étoient point mariages.* Constance en premières nôces épousa la fille de Jules-Constance son oncle; Quoique l'histoire ne dise point à qui furent mariés Constantin le jeune & Constant, il est à présumer qu'ils épousèrent aussi leurs cousines germaines. Ces mariages n'étoient point défendus chez les romains jusqu'à Théodose, dont la loi fut dans la suite abrogée par Justinien. Cependant même avant la défense de Théodose ils ne laissoient pas d'être rares, parce qu'ils étoient

dieux. On trouvoit qu'ils approchoient de l'inceste. C'est une particularité que nous apprend S. Aug. de *Civit. Dei* l. xv. c. 16. *Raro per mœres fiebat quod fieri per leges licebat.... Factum etiam licitum propter vicinitatem HORREBATUR illiciti ; & quod fiebat cum consobrinâ penè cum sorore fieri videbatur, quia & ipsi inter se propter tam propinquam consanguinitatem fratres vocantur & penè germani sunt.* Cela posé, nous n'avons pas de peine à comprendre qu'un ennemi passionné tel que Julien qualifie si durement les mariages des enfans de Constantin. Je crois que ce dénouement peut suffire en attendant de nouvelles lumieres historiques.

(h) *Jupiter fut touché de compassion , & s'adressant au Soleil.*] Après ce que j'ai dit dans la préface & ailleurs, il seroit inutile d'avertir que Julien entend par le Soleil cette intelligence produite de toute éternité par le Dieu suprême &c. en un mot le *Logos* de Platon.

(i) *Cet homme audacieux & téméraire qui pour avoir abandonné votre culte.*] On peut juger par quelques médailles de Constantin, frappées avant

sa conversion , qu'il avoit honoré le Soleil d'un culte particulier.

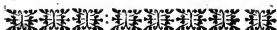
(k) Vous voyez ce petit enfant , le revenu de cet homme riche.] C'est Julien lui même. V. sa vie l. 1.

(l) Et d'abord il le mit à couvert des hazards.] V. Iliade xi. 164. & 165.

(m) Où de l'aimable Hébé.] C'est encore un vers d'Homère , que j'ai un peu paraphrasé. V. Iliade l. xxiv. 348.

(n) Terrible même aux mauvais démons.] On sait que les platoniciens admettoient de bons génies & des génies malfaisans , & qu'ils comprenoient les uns & les autres sous le nom de démons.

F I N.



TABLE

DES MATIERES.

A

A *Bantes* (peuple grec) t. II. 136

Arcaniens (tribu d'Athènes) t. II. 119

Adrien (empereur) bâtit un temple à Trajan, t. I. 151. Abandonne les conquêtes de Trajan en Orient , t. I. 220. Son caractère, t. I. 253. Parallele de ce prince avec Julien, t. I. 327

Aëtius , évêque arien , est la dupe de Julien, t. II. 144. Celui-ci lui écrit, t. II. 225

Alexandre , empereur , t. I. 257

Alexandre le Grand , t. I. 264. 280

&c. t. II. 176. 303. 309

Alexandrins. Julien leur écrit, t. II. 343. 278. 301

M m

Alypius d'Antioche, Julien lui écrit, t. II. 229

Ame, l'immortalité de l'âme crue de toutes les nations, t. I. 369. De Julien, t. II. 213

Amérius. Julien lui écrit, t. II. 364

Amide (la ville d') s'accroît. Jovien y fait bâtir un quartier pour les habitans de Nisibe, t. I. 90

Ammien-Marcellin, son jugement sur la paix de Jovien, t. I. 34. On doit préférer son témoignage à celui d'Eutrope, t. I. 216

Amis de Julien. Leurs noms, leur conduite & leur devise, t. II. 48

Ancyre. Jovien y célèbre la solennité de son consulat, t. I. 161

Antioche (habitans d') se réjouissent de la mort de Julien, t. I. 61. Séjour de Jovien à Antioche, t. I. 96. Schisme de l'église d'Antioche, t. I. 101. Traitent indignement Jovien, t. I. 149. Leur caractère & leurs mœurs. Voyez le Misopogon tout entier.

Antiochus donne son nom à Antioche. Histoire de son mariage, t. II.

27. & suiv,

DES MATIERES. 411

Antonin, empereur, t. I. 252. 328.

Apollon. Sa fête mal célébrée à Daphné. Gémissemens & reproches de Julien à ce sujet, t. II. 65. & suiv.

Aréus, ami d'Auguste, t. II. 179.

Arianisme. Secte cruelle & persécutante, t. I. 100. 188

Arinthée, grand capitaine, député par Jovien à Sapor, t. I. 32. Ami de S. Basile. Reçoit le bâteme, 182

Aristomène. Julien lui écrit, t. II. 253

Aristote. Ce qu'il pense de la souveraineté, t. II. 166. Comment il définit la loi, t. II. 168. Ouvrage de ce philosophe sur la nature de Dieu, t. II. 177. 188

Arfaxe, roi d'Arménie, mérite la disgrâce de Julien, & pourquoi, t. II. 138. est abandonné par Jovien, *ibid*. Lettre de Julien à Arfaxe, t. II. 336

Arfacius, grand pontife de Galatie. Julien lui écrit, t. II. 323

Artabius. Julien lui écrit, t. II. 208

Athéniens. Ce qu'en pense Julien, t. II. 31

Athénodore. Trait hardi de ce philosophe , t. I. 365

Athanasè (Saint). Son portrait , t. I. 120. & *suiv.* banni par Julien, t. II.

296. 301. rappelé par Jovien qui lui écrit , t. I. 121. & *suiv.* Ré-

pond à Jovien , t. I. 124. Viens à Antioche , t. I. 127

Atra (la ville d') Jovien y arrive. Histoire de cette ville , t. I. 148. &

149

Auguste. Voyez *Octavien.*

Aurélien , empereur , t. I. 259

Autolycus. Eloge équivoque qu'en fait Homère , t. II. 32. 115

B.

B *Albin* , empereur , omis par Julien , t. I. 338

Basile. Julien lui écrit , t. II. 233

Bérée. Julien harangue le sénat de cette ville , t. II. 342

Bérénice (la reine). Sa sagesse au moins équivoque. Fait tort à la réputation de Titus , t. I. 328. & *suiv.*

Bésançon (ville de) t. II. 202

Bostres (ville de). Julien écrit à ses

DES MATIÈRES. 413

habitans , t. II.	290
Byzance. Le croissant fut de toute antiquité les armes de Byzance t. I.	373
Byzantins. Julien leur a-t-il écrit? t. II.	371

C

C Aligula , t. I.	250
Caracalla , t. I.	256
Cariton , femme de Jovien , va à sa rencontre , t. I. 172. On ne croit pas qu'il lui ait donné le titre d'auguste , t. I.	175
Cappadociens. Julien en est mécontent , & pourquoi, t. II. 153. Leur religion ,	ibid.
Carres (ville d'). Ses habitans assomment celui qui leur apprend la mort de Julien , t. I.	59
Callixène , prêtresse de Cérès. Julien lui écrit , t. II.	157
Carus (empereur) & ses enfans , t. I.	261. 346
Caton d'Utique. Son éloge , t. II. 56. Ce qui lui arrive à Antioche , t. II.	57. & 58
César (Jules) t. I. 246. 316. Dis-	
M m iij	

- pute devant les dieux contre *Alexandre*, t. I. 274
- Chrétiens*. Joie des chrétiens à la mort de Julien, t. I. 60. Leurs divisions, t. I. 99. Leurs disputes se renouvellent, t. I. 103. Pleurent Jovien, t. I. 172. Se sont long-tems abstenus du sang & des viandes étouffées, t. II. 222. Pratiquent toutes les vertus de l'aveu de Julien, t. II. 318. Plus philosophes que les philosophes, t. II. 327
- Christianisme* (le) Est vengé par les opinions ridicules de ceux qui l'attaquent. Préface xxviii. N'est point responsable des fautes de ceux qui le professent, *ibid.* 40. 11. 209. Ne favorise point la corruption des hommes, quoi qu'en disent les païens, t. I. 390. & *suiv.* Est fondé sur des preuves certaines, t. II. 308. 326. Nécessaire au genre-humain, t. II. 328. Obligation que lui ont les incrédules, t. II. 188. 225
- Claude I.* empereur, t. I. 250. 320
- Claude II.* empereur, t. I. 258
- Commode*, empereur, t. I. 255. 331
- Conseil d'Antioche*, t. I. 136

DES MATIERES. 415

Constance-Chlore, empereur, t. I. 348.

393

Constance, fils de Constantin (empereur) t. II. 210. 225. 242. 399

Constantin-le-grand (empereur). Préface, xxxix. t. I. 263. 270. & suiv.

358. & suiv. 373. 388. & suiv. Ses enfans, t. I. 313. & suiv. 394. t.

II. 388. 402. & suiv.

Constantin-le-jeune, empereur, t. I.

394. t. II. 404

Constant, empereur, *ibid.*

Corduene (la). Sa situation, t. I. 2.

Cotylistes (sorte de farceurs) t. II. 61.

107

Crispe, fils de Constantin, t. I. 386

Curia. Ce que c'étoit, t. II. 136

Curiales. Leurs fonctions, t. II. 137

Cyrille d'Alexandrie (Saint). Ses livres contre Julien, Préf. xxx.

D

D *Adaftane* (ville de) Jovien y reçoit les députés du sénat de Constantinople, t. I. 164. 210

211

Dalmatius, frere de Constantin, t. II.

406

M m iij

Dalmatius, neveu de Constantin, t. II.

407

Damophile, compilateur. Julien s'en moque, t. II.

57. 126

Daphné, fauxbourg d'Antioche. Incendie du temple d'Apolon Daphnéen, t. II.

64

Démétrius, affranchi de Pompée, t. II.

57

Démocrite, à la cour de Darius, t. II.

165

Dieux. Licence avec laquelle les poëtes comiques les traitoient, t. II.

136

Dioclétien, t. I.

261. 262. 347

Dominus. Quels empereurs ont refusé ou pris ce titre, t. II.

99

Domitien, t. I.

259

Donatistes, schismatiques furieux, t. I.

102.

Dosithee. Julien lui écrit, t. II.

382

Dura (ville de). Jovien y perd quatre jours, t. I.

24

E

E *Desse* (ville d') t. I. 94. Persécutée par Julien. Zèle de ses habitans pour la religion chrétienne, t. II.

361. & suiv.

DES MATIERES. 417

Ecdicius, gouverneur d'Egypte. Julien lui écrit, t. II. 280. 300. 313.

Edit, qui défend aux chrétiens d'enseigner les belles-lettres, t. II.

264

Eglise. Etat de l'église à l'avènement de Jovien à l'empire, t. I. 100 &

suiv.

Emèse (la ville d'). Les habitans d'Antioche mettent sur son compte les vers qu'ils avoient faits contre Julien, t. II. 125. La ville d'Emèse brûle les églises, t. II. 126.

Emilien & autres empereurs, oubliés dans la satire des césars, t. I. 338

Erasistrate. Comment il connoît la maladie d'Antiochus, t. II. 29

Ethnarques, chefs des Juifs jusqu'au commencement du V. siècle, t. II.

239

Eusèbe & *Braudion*, eunuques de Constance, t. I. 148

Eusèbie, impératrice. Préface xxii.

Eutrope, historien. Ce qu'il dit du traité de Jovien avec Sapor, t. I. 216

Euzoïus, évêque arien d'Antioche, t. I. 135. 137

F

- F** *Austa*, femme de Constantin fait
périr Crispe par ses calomnies, &
périt elle-même, t. I. 386
Florentius, préfet des Gaules. Julien
se plaint de lui, t. II. 195
Florien, empereur, omis par Julien,
t. I. 344
François I. roi de France se dispense
d'exécuter le traité de Madrid, t. I.
223. 234. & suiv.

G

- G** *Alba*, empereur, t. I. 251
Gallus, empereur omis par Ju-
lien, t. I. 338
Gallus, César écrit à Julien, t. II. 141.
Ce que c'étoit que son christianis-
me, t. II. 142. 146. Occasionne
une sédition à Antioche, t. II.
138
Gallien, empereur, t. I. 258
Gaules (députés des) à Jovien, t. I.
162
Gaulois, éloges qu'en fait Julien t. II.

DES MATIERES. 419

60. & *suiv.* Avanture d'un cappadocien à la cour d'un roi des Gaulles, t. II. 60. 61.
George, évêque d'Alexandrie. Sa mort, t. II. 273. Sa bibliothèque, t. II. 280. & *suiv.*
Géta, empereur, t. I. 256.
Gordiens, (les trois) empereurs omis par Julien, t. I. 338
Grégoire, commandant des troupes. Julien lui écrit, t. II. 384
Grégoire de Nazianze (saint). Son discours contre Julien, t. I. 59. 98.
 Eloge de ses poésies, t. II. 93

H

- H** *Anniballianus*, neveu de Constantin, t. II. 406
Hécébole, magistrat d'Edesse. Julien lui écrit, t. II. 360
Hélagabale, empereur, t. I. 256
Héraclius, cynique. Julien lui adresse un discours, Préf. xvii.
Hermogène, gouverneur d'Egypte. Julien lui écrit, t. II. 210
Histoire. Qualités d'une bonne histoire. Préf. v. vi.

J

- I** *Amblique.* Il faut distinguer deux philosophes de ce nom , t. II. 350
- Januarius* , parent de Jovien. On jette les iëux sur lui pour le faire empereur , t. I. 172
- Jovianus* , officier distingué. Sa mort tragique , t. I. 69
- Jovien* , (empereur) aime mieux abandonner le service que de renoncer à la foi , t. I. 7. Son portrait , t. I. 8. & *suiv.* Conduit le corps de Constante à Constantinople , *ibid.* Elu empereur. 6. Déclare qu'il ne peut commander à des païens. 13. Ecoute les propositions de Sapor , 32. Raisons qui l'engagent à accepter la paix , 3. 9. 40. & *suiv.* Passe le Tigre 47. Fait annoncer son élection aux provinces d'Occident. 55. Campe sous les murailles de Nisibe , & oblige les habitans de l'évacuer. 68. & *suiv.* Entre dans Antioche , 95. Régle les affaires de la religion , 107. Fait une loi pour

DES MATIERES. 421

donner liberté de conscience , 108.
 Restrictions qu'il met à cette liberté , 113. 114. & *suiv.* Ecrit en faveur des chrétiens. 119. Fait une loi en faveur des vierges consacrées à Dieu. 120. Traite avec quelques égards les philosophes qui étoient à la suite de Julien , 116. Rappelle les exilés pour cause de religion , rend aux églises leurs privilèges 119. Rappelle S. Athanase , lui écrit , le fait venir à la cour. 121. & *suiv.* Donne trois audiences aux ariens , 138. & *suiv.* Est méprisé des habitans d'Antioche , 150. Fait les funérailles de Julien à Tarfe , ordonne que l'on décore son tombeau , 155 & 156. Passe par Tyane en Cappadoce, apprend des nouvelles de l'Occident, 159. Entre dans Ancyre & célèbre la solemnité de son consulat , aiant pris Varronien son fils pour collègue. 163. Sa mort, 170. Son apothéose , 173. Est-il excusable d'avoir fait un traité honteux ? pouvoit-il se dispenser de le tenir ?

212. & *suivantes.*

Joyens , corps de troupes , t. I. 7.

Jovinus , commandant des troupes dans les Gaules , t. I. 55. 161

Isménias , joueur de flûte. Mot que Julien lui attribue , t. II. 3

Juifs. Julien leur écrit , t. II. 337. & *suiv.* Moins odieux aux païens que les chrétiens , & pourquoi , t. II. 123

Julien (empereur). État de son armée à sa mort , t. I. 3. Idée que les perses avoient de lui , t. I. 16. Divers sentimens sur sa mort , t. I. 20. & *suiv.* Mauvaises suites de son gouvernement , t. I. 96. Sa vie domestique , t. II. 8. 96. Etrange portrait qu'il fait de lui-même , t. II. 4. Hait le théâtre & l'hippodrome , t. II. 67. Ne peut souffrir qu'on l'appelle seigneur , t. II. 17. Hait de la ville d'Antioche , & pourquoi , t. II. 35. Fait des vers , t. II. 93. Cite mal-à-propos Homère , t. II. 20. 103. Étoit-il aussi chaste qu'on le dit ? t. II. 103. & *suiv.* Accusé d'avoir renversé le monde , t. II. 60. Fait son apologie au sujet de la famine d'Antioche , t. II. 82. & *suiv.* Croit aux

DES MATIERES. 423

songes , t. II. 194. 199. Croit à la
théurgie , t. II. 103. 205. 212.
218. Croit l'immortalité de l'âme ,
déteste les matérialistes & les es-
prits forts , t. II. 213. 219. Fait ve-
nir un obélisque à Constantinople ,
t. II. 243. 247. Fait rassembler la bi-
bliothèque de George , t. II. 280.
& *suiv.* Persécute les chrétiens bas-
sement , t. II. 290. 293. Attaque
le christianisme par des raisonne-
mens pitoiables , t. II. 302. & *suiv.*
308. & *suiv.* Maltraite Arsace roi
d'Arménie , t. II. 336. & *suiv.* Part
d'Antioche , passe par Litarbes ,
Berée & Batnes, arrive à Hiéraple ,
t. II. 341. & *suiv.* Accident qui lui
arrive à Hiéraple , t. II. 351. Fait
présent d'une maison de campagne
à un de ses amis , t. II. 351. Con-
fisque les biens de l'église d'Edesse ,
t. II. 361. Rend un témoignage
honorables aux chrétiens , t. II. 318.
Veut établir dans le paganisme la
discipline de l'église. *ibid.* & *suiv.*
Convoi de ce prince , t. I. 92. 93.
Est enterré à Tarse *ibid.* mis au nom-
bre des dieux , t. I. 157. Son tom-

beau est décoré par trois princes chrétiens , t. I. 156. Idée & jugement de tous les ouvrages de Julien. v. la Préf.

Julien (le comte). L'empereur Julien lui écrit , t. II. 206

L

L *Abarum*. Jovien y remet le monogramme de Jesus-Christ , t. I. 118

Libanius , sophiste. Ce qu'il pense sur la mort de Julien , t. I. 20. A envie de se tuer , t. I. 57. Compose deux discours à l'honneur de Julien , t. I. 58. Se plaint des rigueurs que l'on exerce contre les païens , t. I. 115. 194. Julien lui écrit , t. II. 316. 341. 381.

Licinius empereur , t. I. 263. Vaincu par Constantin , t. I. 372

Logos de Platon. Ce que c'étoit. Préf. xlii.

Loi de Julien touchant les médecins , t. II. 259. Au sujet des professeurs , t. II. 261. Au sujet des violateurs des tombeaux & concernant les funérailles ,

DES MATIÈRES 425

- nerailles, t. II. 329
Loix romaines contre les libelles dif-
matoires, t. II. 2. 93
Lucillien, beau-pere de Jovien est en-
voïé à Milan, t. I. 54. Est tué dans
les Gaules, t. I. 161
Lucius évêque arien, choisi pour suc-
ceder à George, t. I. 137. Envoïé
à Jovien, ibid. Jovien se débarrasse
de lui, t. I. 146
Lucius Verus, empereur, t. I. 339
Lutèce, ou Paris. Sa situation, son cli-
mat, t. II. 10. Julien court risque
d'y perdre la vie, t. II. 11 & 12

M

- M** *Acédoniens (hérétiques). De-*
mande qu'ils font à Jovien, t. I.
135
Macrin, empereur, t. I. 256
Magnence (le tyran), t. I. 263. 353.
Ressemblance de ce prince & de Ju-
lien, t. I. 354
Magnus, (le comte) brûle l'église
de Béryte, obtient sa grace, t. I.
120. & suiv. Son caractère ibid. Ses
cruautés, t. I. 201

N n

426 * T A B L E

<i>Matume</i> (la fête de la). Histoire de cette fête, t. II.	132
<i>Malarich</i> , (officier françois) nommé commandant des troupes dans les Gaules , t. I. 55. Refuse cet emploi, t. I.	159
<i>Marc-Aurèle</i> , empereur, t. I. 255. 268. 295. 308. & suiv. Blâmé sur la conduite envers sa femme & son fils ,	379. 381 382
<i>Mariages</i> entre cousins germains, t. II.	408
<i>Mardonius</i> gouverneur de Julien, t. II.	38. & suiv.
<i>Maxence</i> (le tyran) t. I.	351
<i>Maxime & Balbin</i> , empereurs , omis par Julien, t. I.	338
<i>Maxime</i> , le séducteur de Julien. Ce prince lui écrit , t. II. 201. 224. 251. 374. Est persécuté sous Valens, t. I.	197
<i>Maximien-Hercule</i> , t. II. 261. 347	
<i>Maximien-Galère</i> , t. I. 261. 348	
<i>Maximin I.</i> empereur, t. I.	338
<i>Maximin II.</i> surnommé <i>Daïa</i> , t. I.	272. 350
<i>Médecins.</i> Exemptions qui leur sont accordées, t. II. ...	359. & suiv.

DES MATIERES. 427

Mémoride, tribun envoié en Occident,
t. I. 53. Rend compte de la com-
mission, t. I. 159. Annonce à Jovien
l'arrivée des députés des Gaules, t. I.
162

Meléce (saint) & Paulin, évêques d'An-
tioche, t. I. 190. 191

Metanée signifie en grec *repentir*. Ju-
lien le personnifie, t. I. 364

Misopogon. Ce que signifie ce mot,
t. II. 91. En quel tems Julien a
composé cette satire, t. II. 102

Mois macédoniens & romains, t. II.
130. 131

Morts. Usage des païens dans les con-
vois, t. I. 92

Murse, (bataille de), t. I. 230. 237.

Musonius, chevalier romain & philo-
sophe stoïcien, maltraité par Ne-
ron, t. II. 190

Mycone (isle de) t. II. 117

N

N *Eron*, t. I. 251

Nerva, t. I. 252

Névitta, général d'armée, t. I. 4

Nicolas de Damas, philosophe, t. II.
179, 189

N n. ij

- Nisibe* (ville de). Son histoire, t. I. 72 & suiv. Consternation des habitants de Nisibe, contraints par Jovien de quitter leur ville, t. I. 82. Ils demandent inutilement la permission de se défendre eux-mêmes, t. I. 84. Ils se retirent à Amide, t. I. 90.
- Novatiens* (hérétiques) t. I. 102. 192. Insupportables aux ariens, & pourquoi, t. II. 293

O

- O** *Clavien* (Auguste) t. I. 247. 316. 268. 312. t. II. 304.
- Oribase*, médecin de Julien. Ce prince lui écrit, t. II. 194
- Othon* empereur, t. I. 251

P

- P** *Aganisme*, (le) à proprement parler n'avoit point de dogmes, t. I. 113. Moïens dont se sert Constantin pour le sapper, 114. N'avoit point de morale, t. II. 325
- Paiens*. Leur désespoir à la mort de Julien, t. I. 59. Leur indifférence

DES MATIERES. 419

pour leur religion , t. II. 215. Les
vertus rares chez les païens , t. II.

325

Philippe (les deux) empereurs omis
par Julien , t. I. 338

Philosophes , effraïés à l'avenement de
Jovien , t. I. 98. Bien traités par
ce prince, t. I. 116. Persécutés sous
Valens , t. I. 194. & suiv.

Philosophie. Elle est incapable de ré-
former le genre humain , t. II. 186.

& suiv.

Porphyre, trésorier général d'Egypte.
Julien lui écrit , t. II. 28

Probatius, grand chambellan, t. I. 147

Probus (empereur) t. I. 259. 345

Procopé , parent de Julien , commande
en Mésopotamie : on le rend sus-
pect à Jovien. Son portrait , t. I.
28. & suiv. Reconnoît Jovien , t.
I. 68. Conduit le corps de Julien à
Tarfe , t. I. 92. Se cache , t. I.

94

Procopé , secretaire d'état , t. I. 53.

155. 162

Prohéréfius , sophiste chrétien. Julien
lui écrit & lui témoigne beaucoup
d'estime , t. II. 227

<i>Pertinax</i> , empereur, t. I.	255
<i>Phéaciens</i> , habitans de l'isle que l'on nomme aujourd'hui Corfou. Idée qu'en donne Homère, t. II.	15
<i>Platon</i> , cité, t. II.	45. & suiv.
<i>Plutarque</i> , t. 2.	58.
<i>Pompeianus</i> , gendre de Marc-Aurèle,	t. I. 331.

Q

<i>Q</i> <i>Uintillus</i> , empereur, omis par Julien, t. I.	344
---	-----

R

<i>R</i> <i>Eims</i> (ville de), t. I.	160
<i>Romulus</i> , t. I.	243. 355.
<i>Rhin.</i> Les peuples voisins de ce fleuve y plongeoi- ent leurs enfans, & pourquoi, t. II.	377

S

<i>S</i> <i>Abinus</i> , citoïen de Nisibe, parle à Jovien avec hardiesse, t. I.	85
<i>Salluste-second</i> , préfet d'Orient, re- fuse l'empire après la mort de Ju- lien, t. I. 4. Est député vers Sa-	

DES MATIERES. 431

por , t. I. 32. Refuse encore l'empire après la mort de Jovien , t. I.

172

Salluste , préfet des Gaules. Julien fait un discours sur son départ , Préf.

xx

Sapor II. (roi de Perse) apprend la mort de Julien , t. I. 15. Attaque l'armée romaine : t. I. 16. Fait les premières démarches pour la paix , t. I. 29. Trouve étrange que la mort de Julien ne soit pas vengée , t. I.

33

Sébastien (le comte) vient rendre ses devoirs à Jovien , t. I.

68

Séleucus Nicator , fondateur d'Antioche , t. II.

27. III

Sépulchres. Punition de ceux qui les profanoient. Excès de quelques chrétiens. Loix à ce sujet , t. II.

332. & suiv.

Sérapion , sénateur. Abrégé de la lettre que Julien lui écrit , Préf. III.

Sévère (empereur). t. I.

258

Singare (ville de) demandée par Sapor , t. I. 36. Jovien en fait sortir les habitans , t. I.

91

Socrate , philosophe , écarte de la tri-

- buné plusieurs sujets médiocres , t.
 II. 52. Préféré à Alexandre , t. II.
 176. 185. Incapable de réformer
 le genre humain , *ibid.*
Sopatre , gendre d'Iamblique , t. II.
 346
Sozoméne , historien. Sa doctrine
 meurtrière , t. I. 22. 23.
Spanheim (Ezéchiel). Jugement de sa
 traduction des césars , Préf. xlv.
Stratonice , femme de Séleucus , épou-
 se son beau-fils , t. II. 27. III
Suréna (le) , généralissime de la ca-
 valerie persienne , député à Jovien
 par Sapor , t. I. 30

T

- T** *Acite* , empereur , omis par Ju-
 lien , t. I. 344
Tarentins (les) insultent les ambassa-
 deurs romains , & sont punis , t. II.
 51. 123
Thémistius , sénateur de Constantino-
 ple , prononce le panégyrique de
 Jovien , t. I. 107. 165. Morceau
 de cet éloge , 107. & suiv. Conte-
 nu de ce discours , t. I. 112. Ju-
 lien

DES MATIERES. 433

- lien lui écrit sur les écueils de la
souveraineté, t. II. 146
- Théodora*. Julien lui écrit, t. II. 383
- Théodore*, pontife, Julien lui écrit,
t. II. 212
- Théognis*, poëte de Mégare, t. II.
116
- Thrace* (habitans de la). Julien leur
écrit, t. II. 379
- Tibère*, empereur, t. I. 248
- Tillemont* (Sebastien le Nain de) se
trompe sur la position de la Cor-
duenne, t. I. 215. Sur celle de Da-
dastane, t. I. 210. Prend à la ri-
gueur un passage de Julien, t. II.
106. Un peu trop peiné des vertus
de certains empereurs, t. II. 109
- Titus*, empereur, traité trop durement
par Julien, t. I. 25. Justifié, t. I.
325
- Titus*, évêque de Bostres. Julien veut
le mettre mal dans l'esprit du peu-
ple, t. II. 290. & suiv.
- Tisalphates*, nom d'un lieu où Jo-
vien rentre sur les terres des ro-
mains, t. I. 168
- Traduction*. Quelle méthode on a sui-
vi en traduisant, Préf. lviii. Tra-

434 T A B L E

ductions de Julien par <i>Cantoclarus</i> ; par <i>Martinius</i> , par <i>Cunæus</i> , par le P. <i>Petau</i> , par <i>Spanheim</i> , <i>ibid.</i> lx.	
<i>Trajan</i> , empereur , t. I. 49. 250. 268. 271. 292. 305. 312. 367.	
<i>Trajan-Dèce</i> , empereur , omis par Julien , t. I.	377 338
<i>Thrasylle</i> , philosophe , t. II.	290

V

V <i>Alérien</i> , empereur , t. I. 257.	
	340
<i>Valentinien</i> (empereur) , accompa- gne <i>Lucillien</i> dans les Gaules , t. I. 159. Court risque de la vie , t. I. 161. Est fait capitaine des écuiers de la garde , t. I. 162. Succède à <i>Jovien</i> , t. I.	172
<i>Valentiniens</i> (hérétiques) , t. II.	362
<i>Varronien</i> (le comte) , pere de <i>Jo-</i> <i>vien</i> , t. I. 6. 7. Meurt nommé consul par son fils , t. I.	56
<i>Varronien</i> (fils de <i>Jovien</i>) fait con- sul à la place de son aïeul , t. I. 163. Sa malheureuse destinée , t. I. 174	

D'ES MATIERES. 435

Vespasien , empereur , t. I. 252. 323

Vindex (C. Julius). Julien semble le compter parmi les empereurs , t. I.

251. Se soulève contre Neron , t.

I, 322

Vitellius , empereur , t. I. 251

Ur , château de Mésopotamie , t. I.

51

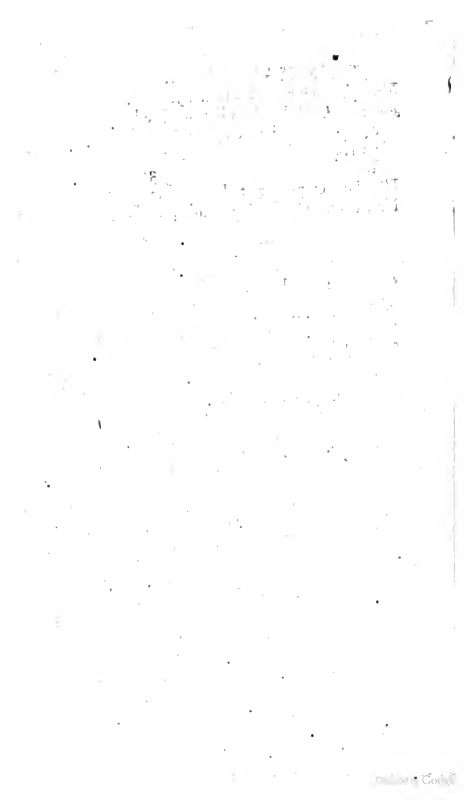
Z

Z *Amolxis* , législateur des gètes , t. I. 292. 368

Zénon (le philosophe) t. I. 248

Zénon , médecin célèbre. Julien lui écrit , t. I. 284

Fin de la Table.



féaux Conseillers & Secrétaires, foi
soit ajoûtée comme à l'original. Com-
mandons au premier notre Huissier ou
Sergent sur ce requis, de faire pour
l'exécution d'icelles, tous Actes re-
quis & nécessaires, sans demander au-
tre permission, & nonobstant Clameur
de Haro, Charte Normande, & Let-
tres à ce contraires. CAR tel est notre
plaisir. Donné à Versailles le vingt-
troisième jour du mois de Juin, l'an
de grace mil sept cent quarante six ; &
de notre Regne le trente-unième. Par
le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

*Registré sur le Registre XI. de la
Chambre Royale & Syndicale des Li-
braires & Imprimeurs de Paris, N^o.
671. fol. 593. conformément au Re-
glement de 1723. qui fait défense à
toutes personnes de quelque qualité
qu'elles soient, autres que les Librai-
res & Imprimeurs, de vendre, débi-
ter & faire afficher aucuns Livres
pour les vendre en leurs noms, soit
qu'ils s'en disent les auteurs ou autre-
ment, & à la charge de fournir à ladite*

Chambre Royale & Syndicale des Li-
braires & Imprimeurs de Paris huit
Exemplaires prescrits par l'article
108. du même Reglement. A Paris
le 22. Juillet 1746.

Signé, VINCENT, Syndic. —

*Fautes à corriger dans le second
Volume.*

P Ag. 50. lig. 10. livres, lisez libre.

P. 52. l. 12. tous d'une voix, lisez
tout d'une voix.

P. 61. l. dern. que vous me redinez ;
lisez rendiez.

P. 86. l. 6. du pain a en abondance ;
effacez a.

P. 102. l. 25. délivrés, lisez délivrées.

P. 103. l. dern. ne lui confesse, lisez ne
lui conteste.

P. 115. l. 9. Autolycus. . . . , sur les
autres hommes, lisez Autolycus. . . .
l'emportoit sur les autres hommes.

P. 152. l. 12. On dit que Socrate
même, effacez même.

P. 189. l. 11. Dursus, lisez Drusus.

P. 197. l. 9. pa- dû, lisez pas dû.

P. 205. l. 12. titre d'auguste, lisez
titre d'auguste. .

P. 215. l. 9. nos peres avoit, lisez nos
peres avoient.

P. 241. l. 15, substan-iellement, lisez
substantiellement.

P. 329. l. 13. Mettez un point après
le mot Portiques.

P. 336. l. 5. Quelque, *lif.* quelques.

Ibid. ANN. 362. *lif.* ANN. 363.



